

courts brouillons



Atelier de Saint-Nicolas
2025-2026

Avant-propos

Beaucoup d'ateliers d'écriture se ressemblent ; celui de Saint-Nicolas-d'Aliermont n'échappe pas à la règle. Une consigne d'écriture offre la nourriture à l'imagination des participants qui se lancent à cogiter.

Après un temps de réflexion et d'écriture, la lecture à voix haute permet d'échanger des avis immédiats à propos du premier jet produit. Comme partout, celui-ci n'est pas parfait : des lourdeurs, des contradictions, des imperfections, des répétitions, etc. Même les grands auteurs avouent leurs tâtonnements et leurs améliorations ultérieures. Prenant exemple sur eux, les *Amis des Mots* veillent à aller au-delà de leurs esquisses.

À Saint-Nicolas, l'atelier se prolonge après que les membres se sont séparés. Chacun repart avec son texte et dispose de quelques jours pour en transmettre une version affinée, agrandie, allongée à l'extrême... ou laissée en l'état.

Ces secondes versions sont réunies dans les pages disponibles sur le site amisdesmots.fr ; elles se retrouvent aujourd'hui et forment le présent recueil.

L'atelier offre beaucoup de libertés : venir ou pas, retravailler son texte ou pas, le transmettre ou pas. Dès lors, le nombre d'œuvres associées varie d'une consigne à l'autre. L'essentiel est le plaisir éprouvé et la fierté du labeur achevé.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Les auteurs, membres de l'atelier d'écriture mentionné, sont les seuls propriétaires des droits et responsables du contenu de ce recueil.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur cité ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

La taupe



Le héros, c'est toi. Tu manques d'argent pour un grand projet.
Tu apprends qu'un trésor dort dans un jardin, le tien ou un autre,
mais il est gardé par une taupe géante. Raconte-nous la suite

Le piège à taupe

Ah si j'étais riche ! jamais je n'aurais pensé avoir un jour cette phrase à l'esprit. C'est pourtant une vraie obsession depuis quelque temps. Toute ma vie, j'ai trouvé le bonheur dans des choses tout à fait ordinaires. Mais il est peut-être temps de réaliser mon rêve : survoler les châteaux de la Loire avec une montgolfière. Ce ne serait que le début, j'aimerais revoir « d'en haut » tous les endroits que j'ai adorés depuis ma plus tendre enfance. Deux obstacles majeurs : j'ai la trouille et surtout pas un rond pour m'offrir ma jolie montgolfière ! La peur, je ferai avec ; en revanche, il me faudrait un vrai pécule pour acquérir mon beau dirigeable, ma liberté...

J'ai peut-être une idée. J'ai surpris une discussion, vendredi matin, sur la place de Saint-Nicolas. Le poissonnier racontait une histoire fort étonnante à sa cliente. Un trésor serait enfoui dans un jardin du village. Personne n'a jamais réussi à le découvrir et, de toutes façons, il serait dangereux de s'en approcher, car il serait gardé par une taupe géante !

En entendant ces mots, mon sang ne fit qu'un tour. Je sais où se trouve ce trésor. Je le sais parce que la taupe je l'ai vue de mes propres yeux, je sais où elle se trouve. J'étais à vélo, à la sortie du village. Quand je l'ai aperçue, quel choc ! J'ai bien failli tomber ! La bête a l'apparence d'une taupe, mais elle est énorme et plus haute que moi... La taupe est un animal qui n'inspire aucune crainte mais celle-là, je vous jure, c'est un cauchemar !

Remarquez, ce qui est plutôt encourageant, elle n'a pas l'air agressive, mais quand même !

Il faudrait trouver un moyen de la faire sortir du jardin pour aller creuser en toute sécurité, plutôt un mardi car le propriétaire des lieux est occupé ailleurs, dans un atelier d'écriture. La taupe mange des vers, des insectes, des larves. Toutefois, cet animal est très friand d'escargots.

Une petite barrière permet de sortir dans la campagne par le fond du jardin. Par chance, elle n'est pas fermée à clé. Je vais discrètement y déposer quelques jolies bêtes à cornes. La gourmandise de la gardienne fera le reste. Il me suffira, comme le Petit Poucet, de semer des escargots sur le chemin qui l'amènera jusqu'au bosquet où je lui tendrai un piège. Je l'attendrai avec un grand filet. Une fois, empêtrée dans les mailles, elle sera bien roulée. J'aurai tout le temps de retourner le jardin et de mettre la main sur le coffre qui y est enfoui...

Si un jour prochain, vous apercevez dans le ciel du Pays de Caux la plus belle des montgolfières, vous saurez que j'ai réussi et que je pars vers Chambord. Soyez gentils, allez libérer la taupe de son filet, ça vous portera bonheur à vous aussi...

Pascal

La chapelle abandonnée

J'avais vingt ans et j'étais sans le sou. Je venais de perdre mes parents et les dettes s'étaient accumulées. Depuis quelque temps pourtant, je concevais jour après jour un projet fou.

Près de mon village se trouvait une vieille chapelle oubliée de tous. Je m'étais quelques fois aventurée sur le terrain abandonné où elle était située. Ayant enfin réussi à dégager une petite porte, je pénétrai dans cet ancien sanctuaire. L'émotion me saisit dès l'entrée : la vue qui s'offrait à moi était teintée d'irréel.

Je m'avançai dans la nef et découvris une magnifique architecture romane. Quelques statues, couvertes de poussière, laissaient entrevoir leurs singularités. Dans le halo de lumière baignant le chœur, j'eus une vision : je restaurerai cette chapelle afin qu'un jour elle retrouve son lustre d'antan.

Dès lors, je consultais tous les documents s'y rapportant. Et un jour, quelle ne fut pas ma surprise de découvrir une vieille légende évoquant un trésor enfoui près de la chapelle ! Je ressentis le désir brûlant de le trouver afin de réaliser mon rêve.

Mais quelle ne fut pas ma consternation lorsque, quelques paragraphes plus loin, je découvris que tous ceux qui avaient tenté de mettre la main dessus avaient disparu mystérieusement. Apparemment ce trésor était gardé par une taupe GÉANTE ! Quiconque s'en approchait le faisait à ses risques et périls.

Cette nuit-là, la taupe m'apparut dans le ciel de mes rêves. Elle était impressionnante et ne semblait pas très contente que je m'intéresse à elle. Chaque nuit, je lui parlais, comme à une amie. Je lui décrivais la beauté des soleils couchants, de l'aube au bord de la mer... Elle ne semblait pas trop s'intéresser à mes bavardages, mais son attitude, effrayante lors de notre première rencontre, laissait place à quelque chose de plus neutre. Mais elle ne voulait pas quitter son trésor.

À force de persuasion je finis par la convaincre. Je louais le matériel nécessaire pour la transporter, et comme nous étions devenues amies, le trajet jusqu'à Varengueville fut des plus agréables. Elle aima tant ce que la nature offrait à ses yeux qu'elle voulut y rester. Elle y est peut-être encore ! Je crois qu'elle découvrit que le vrai trésor n'était peut-être pas là où on l'imagine.

Alors, après m'être assurée qu'elle était heureuse, je m'en retournai près de la chapelle. À peine arrivée, j'entrevis un passage parmi les hautes herbes. Je m'y engouffrais et le trésor m'apparut.

Depuis, la chapelle a retrouvé sa destination première. On y vient du monde entier pour communier dans un idéal de fraternité. Un immense tableau végétal représentant une taupe géante trône à quelques mètres de l'entrée. C'est la gardienne de la chapelle, comme elle fut si longtemps celle du trésor.

Annette

C'est la fête

Pour mes 60 ans je rêve de faire une grande fiesta. J'inviterais mes amis, mes collègues et ma famille. Mais comment faire entre les impôts, les factures et les besoins quotidiens ? Je n'ai plus un kopeck.

Soudain, en voyant ma chienne Fanette gratter dans la terre du jardin, je me dis qu'il y aurait bien un trésor caché quelque part dans les environs. Je me mets à lire des comptes-rendus d'expédition dans la région.

Eurêka : dans un livre, il est écrit qu'il y aurait un trésor au niveau du château d'Arques-la-Bataille. Me voilà partie avec pelle, boussole et ma chienne au lieu dit. Avec tout ce barda la montée est difficile. Que cela ne tienne je suis motivée.

Arrivée au château, je scrute chaque recoin, aidée par le plan que m'a fourni l'historien Pépité. Tout à coup, je vois, derrière une muraille, bouger quelque chose de gris. Qu'est ce donc ?

En m'approchant à pas de loup, je m'aperçois que c'est une taupe géante couchée sur une caissette remplie de pièces d'or. Que faire ? La bête a l'air féroce, mes jambes flageolent. La taupe est immense, comment la faire sortir de sa planque ?

J'ai une idée : je lance ma chienne dans sa direction, elle se détourne un instant, et là, dans un grand élan, je lui assène un grand coup de pelle entre les deux yeux. La pauvre bête gémit et s'en va agonisante dans un coin.

Je m'approche du trésor et, à cet instant, je me rends compte que ce ne sont pas des pièces d'or mais des médailles en chocolat dorées. Déçue je m'en vais en emportant la bête.

Il n'y aura certainement pas de grande fête, mais un beau méchoui avec la taupe pour déjeuner.

Magali

Trésor protégé

Nos enfants sont adultes et n'ont plus besoin de nous. Les petits enfants suivent leurs études et notre présence devient superflue. Profitons donc de cet épisode de notre vie pour voyager. Un tour du monde, pourquoi pas ? Mais nos maigres économies ne suffiront pas.

Je me souviens alors que nos voisins avaient enfoui des lingots d'or dans leur terrain. Ils sont décédés et leur maison n'est toujours pas vendue. Essayons de les déterrer avant l'arrivée d'un nouveau propriétaire.

André regarde à travers la haie et aperçoit une énorme taupe couchée dans l'herbe. C'est la gardienne de ce trésor. Impossible de s'en approcher, elle a la taille d'un taureau. Réfléchissons.

— Je vais louer un drone, dit André, je pourrai faire tomber un petit explosif entre la taupe et le trésor. Tu feras alors beaucoup de bruit derrière la haie pour attirer l'animal de ton côté et j'en profiterai pour entrer sur le terrain et déterrer le magot.

Le lendemain matin, nous passons à l'action : l'explosif tombe au bon endroit, mon mari entre discrètement tandis que j'attire l'attention de la gardienne. Je me retourne et aperçois la pelle à mes pieds !

Je la soulève et crie :

— Tu l'as oubliée.

Trop tard, l'énorme bête se retourne. André prend les jambes à son cou, saute au-dessus de la barrière et rentre à la maison, tremblant de peur et très déçu.

Nous ne ferons pas le tour du monde, nous sommes bien chez nous finalement.

Danièle

Le magot

J'avais un projet fou de faire construire un pont suspendu de plusieurs kilomètres de long et quatre cents mètres de haut. Pour réaliser ce rêve j'avais appris, par une indiscretion, qu'un braqueur de banque avait caché son magot sous les racines d'un arbre. Je connaissais l'emplacement.

Au début, une simple pioche et une pelle suffisaient. Mais un énorme trou apparut. Je me suis glissé dans cette sorte de tunnel et suis tombé nez-à-nez avec une tête énorme au long museau. La bête me faisait penser à un animal préhistorique. Impossible de faire reculer cette grosse taupe.

J'ai donc fabriqué une grosse boule avec des débris de verre et l'ai envoyée dans le tunnel. Les taupes sont hémophiles et, le lendemain, elle s'était vidée de son sang. Le butin se trouvait juste à l'entrée de son terrier. J'avais maintenant assez d'argent pour réaliser mon projet.

André

Le trésor caché

J'ai appris qu'il y avait un trésor caché dans le jardin, mais gardé par une taupe géante. J'ai alors fait appel à un chasseur de taupes, un taupier, pour qu'il la trouve et la fasse partir. Il a cherché longtemps avant de la trouver et a réussi à la faire partir. J'ai alors pu accéder à ce trésor et en ai fait profiter toutes les personnes que je côtoyais. De quel trésor s'agit-il ? De la bienveillance.

Léa

La Bête

Elle était là, devant moi, toute poilue, toute velue. Elle grondait, elle grognait. Ses yeux étaient flamboyants de méchanceté. Comment aurais-je pu imaginer une telle créature devant ce magnifique coffre ! Quelle gardienne ! Il me fallait faire quelque chose. Vite, un coup d'œil autour de moi mais rien ne pouvait me servir d'armes et j'étais dans un désert minéral. Quelle déconvenue !

J'ai besoin de ce coffre et surtout de ce qu'il contient : tant de pièces d'or et de bijoux que je pourrais revendre et ainsi mener une vie de pacha à l'autre bout du monde ! Je devais trouver quelque chose, je devais réfléchir.

Soudain, une idée me traversa l'esprit ! Et si j'utilisais ce que j'avais sur moi ? Pas mes pauvres habits, mais mes sabots de bois. Et puis, j'ai une épingle qui tient mes cheveux !

Je me détournais doucement de la créature, j'enlevais mes sabots et retirais l'épingle de mes longs cheveux. Je suis jeune et souple comme un roseau. On verra bien qui gagnera !

Me retournant vers la bête furieuse, je m'approchai, le cœur battant la chamade. Soudain, je poussai un cri aigu qui la surprit et elle tendit ses pattes avant musclées pour me saisir. Je l'évitai et lançai, l'un après l'autre, mes lourds sabots. D'un coup de rein, je bondis sur son dos et lui enfonçai mon épingle à cheveux dans l'œil. Elle était folle de douleur et me secouait dans tous les sens, ne sachant pas se débarrasser de moi. Je restais perchée sur ses épaules et tentais de résister à sa puissance et à sa rage. Je devais tenir !

Puis, d'un coup, elle tomba de tout son long par terre et poussa un long râle d'agonie. La Taupe était morte.

Échevelée, essoufflée par le combat, je me dirigeai vers le coffre, Mon Coffre. J'avais réussi ! À moi la belle vie !

En le regardant de plus près, je vis qu'il était hermétiquement fermé. Pas de cadenas, pas de serrure, juste une inscription en lettres gothiques que je déchiffrais péniblement : *Bravo ! vous avez gagné ce coffre mais pour l'ouvrir vous devez traverser le désert devant vous et entrer dans une grotte. Et là, peut-être, trouverez-vous la solution pour l'ouvrir et ainsi combler vos rêves les plus fous. Bonne chance.*

Furieuse, dépitée, et quelque peu découragée par la tâche qui m'attendait, je regardais le désert qui s'étalait devant moi et entr'aperçus l'entrée d'une grotte sur la ligne d'horizon. Il était maintenant sûr que la vie de pacha tant rêvée était encore bien loin de moi.

Isabelle

Un ver ça va, trois verres...

Le courrier contenant le devis de mon projet de garage souterrain vient d'arriver. C'est bien au-delà de mes possibilités financières. Comment faire ? Y renoncer, ça jamais ! Le modifier c'est possible, mais comment ? Un garage semi-enterré, c'est peu esthétique, changer son emplacement j'y réfléchis et pourquoi pas dans le jardin où on raconte qu'il y aurait un trésor enfoui ?

Je loue une pelle mécanique et commence les fouilles. Le terrassement avance bien quand soudain la pelle bascule déplacée par une taupe géante. J'essaie de passer en force, impossible la taupe réagit violemment.

Une taupe ça mange quoi ? des vers ! Et on dit aussi que ça a une très mauvaise vue : myope comme une taupe ! Profitons-en.

Je trouve un tuyau en plastique vert de quatre mètres de long, le bouche à ses extrémités après l'avoir rempli de calvados, cognac, gin, de tous les alcools trouvés dans ma cave. Je pousse le tuyau dans le trou vers la taupe et j'attends.

Au bout de quelques minutes, j'entends un grand bruit dans le trou : la taupe s'y tortille, ressort du trou et va batifoler dans les légumes du jardin.

Je reprend ma pelle, creuse à nouveau et découvre enfin ce fameux trésor. Je vais l'avoir mon garage souterrain !

Claude

Le projet enfoui

Depuis des années, j'ai un énorme projet : acheter une maison à ma petite fille, dans une ville qui lui conviendrait, ou un appartement à Dieppe, avec tout le confort, à proximité de la mer. Je pense que cela lui plairait bien, car, à mon âge, je n'ai plus de projet personnel.

Quel bonheur si je pouvais réaliser ce projet pour elle, qui a la vie devant elle.

J'ai ouï dire qu'un trésor était enfoui dans un jardin à proximité de chez moi, gardé par une taupe géante. Je sais le mal fou pour attraper ces bêtes qui envahissent les jardins ou pour s'en débarrasser. Tous les moyens sont bons : pièges, naphtaline.

Comment saisir cette taupe géante : de la dynamite ? Comment découvrir sa galerie ? Les mottes de terre se ressemblent, mais à elle seule, du fait qu'elle est géante, elle peut ravager le site et ne pas se faire prendre. Le trésor serait perdu, surtout pour moi qui n'ai pas beaucoup d'imagination.

Si je fais appel au cultivateur voisin, il va retourner le terrain, et nous allons le trouver, ce satané trésor., mais il ne sera pas pour moi seule. Tant pis, pas de chance, mon projet reste enfoui à tout jamais.

Nicole

La taupe et son trésor

Quand la taupe explique son travail fourni tout l'hiver, elle en oublie presque les bienfaits de son trésor.

Les petits-enfants pensent que les trophées de chasse du grand-père et grand-mère ne sont plus qu'utopies. Tout se trouve dans le jardin. L'année passée, pépé et mémé en avaient fait une chasse au trésor.

Qui, de l'un ou l'autre, aurait pourchassé les taupes du jardin et laisser le mot de passe par une taupe ? Qui aurait pu sauver le trésor ? Mystère !

Les enfants comprennent que le mystère d'une taupe est d'être pourchassée par le dératiseur et qu'un beau jour, la clé de la taupe en sera sur le coup.

Laurie

La bonne poire



Ton personnage principal est truculent, sympathique, attachant. Il ne fait pas de manières. Il a une gouaille sans pareille, une bonhomie tranquille.

Mais quelqu'un cherche à le berner, à lui faire des entourloupes.

Un sacré numéro

Un bon mètre soixante-quinze, costaud, des pommettes rouges, des yeux rieurs sur une tête ronde balafrée par un large sourire : c'est Albert Dupont. Bon ouvrier chaudronnier, sérieux et compétent, il crée une bonne ambiance partout où il travaille.

Il a beaucoup d'amis et, parfois, cela l'amène à faire un peu la fête, une « écapée » comme il dit. Certaines étaient connues, comme ce samedi où il avait amené des copains chez lui pendant que sa femme était partie faire des courses ; ayant bu et mangé tout ce qu'ils avaient trouvé, ils étaient partis dans un bistrot finir la fête. À son retour, son épouse avait trouvé le frigo vide, avec seulement une boîte de dominos à l'intérieur !

Une autre fois, traversant la cour de l'usine avec une tôle d'inox, il s'en était servi comme miroir, déformant et apostrophant une ouvrière qui passait. Il lui avait demandé de soulever un peu sa jupe pour voir ses jambes déformées, elle riait, mais ne s'était pas aperçue que le directeur passait dans la cour à cet instant. Complètement paniquée, elle s'était mise à pleurer en disant : « C'est lui qui me l'a demandé, monsieur le directeur ».

Sous Giscard, les anciens prisonniers de la Seconde Guerre mondiale peuvent partir en retraite à 60 ans. Albert est du nombre, mais pas question pour lui de rester inactif. Très rapidement, il aide un commerce lexovien « Au poussin bleu » qui vend des petits meubles en kit pour bébés et petits. Albert se charge de la livraison et parfois du montage. Quand cela l'amène près de l'usine, il vient dire bonjour à ses anciens collègues, il héritera alors d'un surnom : le poussin bleu.

Quelques années plus tard j'aperçois Albert sur une place du centre-ville, qui me fait de grands gestes :
— Ça me fait plaisir de vous revoir ! toujours en forme ? me dit-il.

Lui non plus n'a pas changé, mais ce qui m'intrigue, c'est de le voir charger du matériel dans une remorque automobile : tondeuse à gazon, taille haie.

— Dites-moi : vous êtes devenu entrepreneur paysager, belle voiture, remorque neuve.

— La bagnole ? c'est de l'occase, mais pour le reste, j'ai dû m'équiper. Vous savez : je n'habite plus Lisieux, on a repris la maison de mon beau-père, près de Pont l'Evêque. C'est ma femme qui a voulu, ça lui rappelait sa jeunesse, encore que les gens qu'elle a connus sont au cimetière ou chez les petits vieux. Mais le changement ne me déplaît pas. C'est petit, vous savez : 3 pièces et un petit herbager, mais ça nous suffit. Dans le coin, il y a pas mal de Parisiens qui ont acheté des maisons pour y passer le week-end et profiter du bon air, qu'ils disent.

Un jour, il y en a un qui m'a demandé de lui tondre sa haie. je n'allais pas refuser, mais de fil en aiguille un autre a voulu que je tonde son gazon et d'autres ont profité de l'aubaine. Ce qui fait que maintenant je tonds, je taille, je répare les barrières. Vous me croirez si vous voulez, mais y a des semaines où je fais plus d'heures qu'à l'usine ! Vous savez, dans l'ensemble, ce sont de braves gens, à part quelques grincheux qui rouspètent parce que la pelouse n'est pas tondue, mais qu'est-ce qu'on peut faire quand il pleut tous les jours ? Et c'est pas tout, faut que ma femme leur achète un poulet, des œufs, de la crème et aussi un litre de calva de ferme, de temps en temps.

— Mais ils vous paient pour tous ces travaux ?

— Les sous ? c'est l'affaire de ma femme, moi c'est le boulot, chacun son truc.

La connaissant un peu, je me doutais qu'elle devait faire danser l'anse du panier, mais si chacun y retrouvait son compte.

— Y en a même qui me laissent leur clé. Pour que j'allume leur poêle et qu'il fasse bon quand ils arrivent. Si on les écoutait, on finirait par faire la vaisselle et laver par terre... Faut pas charrier ! Enfin, ça nous occupe, car quand on est à la retraite, c'est pas bon de rester le cul sur une chaise à regarder la télé, on devient vite gnangnan et on finit chez les bonnes sœurs ou au cimetière.

— Bon, ça m'a fait plaisir de causer avec vous, mais il faut que je rentre, car ma femme va croire que je suis passé au bistrot et elle va encore râler. Surtout, si vous passez dans le coin, n'hésitez pas, venez prendre un café, ça nous fera plaisir. Au revoir.

Une bonne poignée de mains, Albert monte en voiture et démarre vers d'autres aventures.

Claude

La gentillesse d'Agnès

Agnès est une dame très gentille qui ferait n'importe quoi pour rendre service. Elle a la soixantaine, est mariée et a 2 filles.

Elle aime beaucoup les animaux ; elle est un peu la Brigitte Bardot locale.

Elle n'exerce plus d'activité. Elle s'occupe de sa famille, de sa maison et prend soin des bêtes qu'elle recueillent . Les habitants de la commune le savent. Certains attachent le chien à sa barrière.

Quand elle le découvre le lendemain, elle se dit que la personne qui a fait ça abuse un peu car elle doit l'emmener chez le vétérinaire pour savoir s'il est en bonne santé et régler les frais des médicaments s'il en faut ainsi que la consultation.

Elle dépense une partie de son argent de ce côté, alors que de l'autre côté, elle ne part pas en vacances.

Léa

Brave garçon

John était si gentil. Un peu rondouillard, les yeux bleus pétillants, le cheveu blond et raide, c'était un garçon quelconque, mais il avait toujours le sourire aux lèvres, le bon mot pour faire rire autour de lui. Son oreille écoutait les maux de chacun, il attirait les confidences et il consolait. Incorrigible optimiste, il voyait le bien partout. Tout le monde l'aimait, car il aurait redonné le moral à un mort. Il avait le cœur sur la main. Ne voyant le mal nulle part, il était généreux, bienveillant. Il était prêt à aider la terre entière. Bref, l'ami, le copain idéal, celui dont on disait : « il est tellement gentil » sous entendant, « qu'il est naïf, le pauvre » ou pire « quel c..., ce John ».

John, « ce brave garçon », était moins crédule qu'on aurait pu penser... sous ses dehors bonhommes, il s'était forgé une carapace et regardait ses interlocuteurs gémissants comme autant d'insectes curieux et ses harceleurs comme des ennemis dont il aurait la peau.

Effectivement, certains abusaient de sa gentillesse naturelle, se moquaient de lui, le pourchassaient en le traitant de « gros lard », le rançonnaient. Il était harcelé. Mais il ne disait rien, supportant ces mauvais moments en silence et se réfugiant dans sa chambre, il écrivait dans son journal toutes les turpitudes que lui faisaient subir certains de ses camarades.

Personne ne le connaissait donc vraiment et il avait toujours tu son plus gros défaut car il en avait un : il était très rancunier et il était patient.

Des années après, devenu adulte, John écrivait toujours et était devenu un écrivain reconnu par ses pairs. Il avait un public, son public et il décida d'écrire sur son enfance de « petit gros gentil ». Il dédia nommément sa biographie à ses harceleurs, les remerciant d'avoir donné matière à cet ouvrage.

Il reçut le prix Pulitzer de cette année-là.

Isabelle

On l'appelait "Carton"

C'était il y a bien longtemps, j'étais gamin. Ce bonhomme me fascinait. On le voyait en ville, le jeudi et le dimanche, rarement les autres jours. Ce qui le faisait sortir, c'était le marché. En début d'après-midi, la place de nouveau déserte, il arrivait avec sa brouette. Le dimanche, il équipait son engin d'une sorte de rallonge articulée, fixée à l'avant. Il arrivait, tranquille, c'était l'heure. Son éternel béret vissé sur la tête, un foulard rouge autour du cou, la chemise à carreaux, la veste grise en hiver et pour finir, le vieux pantalon rapiécé accroché à une paire de bretelles aussi rustiques que ce brave homme.

Été comme hiver, il avait le nez et les joues bien rouges. On peut supposer qu'il y avait un rapport avec la bouteille de rouge, qu'on devinait dans sa précieuse musette. On le voyait arriver, mais on l'entendait aussi. C'est que la roue de la brouette chantait au rythme de ses gros souliers qui résonnaient dans la grande rue.

Il aimait qu'on le salue, nous les enfants. Au passage il nous balançait un petit salut de la tête et, parfois un clin d'œil complice, comme pour nous remercier de notre présence amicale.

Il commençait alors son ouvrage. Tous les cartons laissés sur la place par les camelots étaient alors patiemment pliés et empilés sur la brouette. C'est peut-être lui l'inventeur du tri sélectif. Il fallait voir la hauteur des deux colonnes de carton. Derrière, on ne voyait plus Roland Girard, c'était son nom.

Place nette, il traversait alors toute la ville pour aller chez « Jarry » qui récupérait la ferraille et donc les cartons. Quelques pièces en échange : maigre salaire pour ce labeur ingrat.

Pas de merci et des moqueries pour seul remerciement. Il s'en trouvait toujours pour se gausser de lui. Le bougre n'avait pas été gâté par la nature, il était venu au monde avec un vilain bec de lièvre. J'entends encore toutes les blagues de mauvais goût qu'il subissait au passage. C'était cruel, aussi bête qu'injuste. Il ne répondait jamais et continuait sa route.

Mais que dire aussi de tous ceux qui profitaient de son courage et de sa gentillesse ? Chaque semaine, on l'attrapait au vol, de place en place.

— Eh, Carton, viens voir deux minutes ! J'ai un tas de bois à rentrer sous la remise...



— Carton, puisque ta brouette est vide, emmène-moi donc ces ballots de foin dans l'étable...

— Carton, fais ceci, Carton, fais cela...

Le pauvre en avait pour le reste de l'après-midi. Aucun remerciement, aucun témoignage de gratitude. Il rentrait alors chez lui, seul et bien fatigué.

C'est une histoire bien triste mais la fin l'est plus encore. Je n'ai pas le cœur à vous la conter aujourd'hui. Rolland, sache que tu es encore avec nous les jours de marché !

Pascal

Grosse déception

Au cours d'une randonnée au Luxembourg, nous avons rencontré un couple de marcheurs qui nous paraissaient fort sympathiques. Ils aimaient plaisanter, ils nous racontaient aussi comment ils aidaient les autres. Ils faisaient partie des Restos du cœur et accompagnaient une jeune femme aveugle pour l'aider à faire ses courses. On les trouvait simples et généreux.

À la fin de notre marche, nous leur avons offert un café et avons échangé nos numéros de téléphone, en leur proposant de venir chez nous et visiter la Normandie. Une date fut fixée et ils partirent de la ville de Metz, où ils habitaient, pour passer trois jours à la maison. Nous leur avons concocté de bons plats normands, cuisinés à la crème, et cela leur plaisait, car ils n'hésitaient pas à se resservir, en ajoutant encore de la crème. Le plateau de fruits de mer, pourtant copieux, fut aussi mangé jusqu'à la dernière crevette. Finalement nous avons été contents de les voir partir, pensant qu'ils étaient peut-être des profiteurs.

— On les a mal jugés, me dit Danièle, ils viennent d'appeler pour nous inviter chez eux.

Nous voilà à notre tour hébergés dans un logement de la poste, où il travaillait en tant que receveur.

Pour les remercier, je leur avais apporté une bouteille de champagne, du cidre et même du calva.

Ce soir-là, nous avons mangé une boîte de thon et des nouilles (les placards de la cuisine étaient pleins de conserves). Le lendemain, nous les avons accompagnés au supermarché, mais ils n'ont pas voulu qu'on entre avec eux, ils sont passés par une porte sur le côté et sont revenus les bras chargés de pains de mie destinés aux Restos du cœur. C'était le seul pain, à la bordure un peu moisie, qu'ils allaient nous proposer.

Déçus par leur comportement malhonnête, nous avons donc décidé de partir, mais voilà qu'ils nous proposent de nous inviter au repas dansant organisé par le personnel de la poste.

Arrivé sur place, je sortis mon chéquier pour payer nos places, mais il refusa et donna un chèque à l'entrée.

Ce changement d'attitude n'était qu'une illusion. Quand des convives se levaient pour aller danser, ils se précipitaient pour récupérer des bouteilles pleines et des brioches. Leur sac était plein.

Bloqués ici, car nous étions venus dans leur voiture, nous avons réfléchi à la façon d'exprimer notre désaccord. En plus, ils s'étaient vantés que leur chèque ne serait pas débité.

Une fois rentrés chez eux, nous avons fait nos bagages après avoir écrit une carte postale pour leur dire à quel point leur attitude était ignoble, que nous avons posée bien en évidence sur la table.

Pas question de leur dire au revoir, nous avons récupéré nos bouteilles de champagne et de calva, car ils avaient omis de les ouvrir avec nous, espérant sans doute les garder pour eux.

Une fois sur la route du retour, nous avons fait une pause et avons pleuré en réalisant que des gens comme eux pouvaient exister.

André

Le déménagement

Albert, Bébert pour tous ceux qui le côtoient est un garçon très sympa, toujours souriant, une histoire drôle à raconter et toujours prêt à rendre service.

Un jour, Jules lui demande de l'aider à déménager. Pas de problème, Bébert arrive avec sa camionnette et un ami en renfort. On charge les armoires, chaises et tables, et c'est parti pour le premier voyage. Les meubles sont déchargés dans la nouvelle demeure, et vite, on reprend la route pour un second chargement. Ce sont les pièces plus lourdes et encombrantes : frigo, congélo et surtout la cuisinière en fonte.

Ouf, c'est terminé, on repart pour le dernier voyage.

Soudain, débouche d'un petit chemin un tracteur et sa remorque. Bébert pile pour éviter l'accident, la camionnette dérape un peu dans le fossé, quelques rayures sur la tôle, rien de grave. On a eu un peu peur, mais ça va. Au déchargement, on constate que la cuisinière a ripé lors du coup de frein et qu'elle est venue déformer le côté du congélo. Désolé, mais ça aurait pu être pire.

Le lendemain, au boulot, Bébert raconte sa mésaventure aux copains avec le sourire, estimant qu'il a eu de la chance.

Mais les jours suivants, Bébert fait une drôle de tête. Ce n'est pas son habitude, alors les copains s'inquiètent :

— Qu'est-ce qu'il t'arrive mon vieux ?

— Ben voila, la femme de Jules dit que son congélo est foutu et veut que je lui en paie un autre, Jules lui a dit que je roulais trop vite et que c'est de ma faute.

Les copains sont outrés :

— Quel culot, ne te laisse pas faire, de toutes façons, elle ne peut rien contre toi, si elle voulait être indemnisée en cas d'accident, elle n'avait qu'à prendre un déménageur.

Bébert est un peu rassuré,

— Mais ça me gêne un peu cette histoire dit-il.

Claude

De beaux légumes

Bernard vit seul depuis le décès de son épouse. Pourtant, il continue à cultiver son jardin et à fleurir ses platebandes. Bien sûr, sa récolte de légumes est trop importante, mais le jardinage le passionne et occupe son esprit, il compense sa solitude.

Victor, son nouveau voisin, lorgne au-dessus de la haie.

— Vos tomates sont magnifiques, vous n'allez pas toutes les manger.

Bernard va chercher un panier, le remplit et lui tend.

Ils entament alors une discussion au sujet du jardinage. Bernard apprécie de trouver un ami à qui parler et va même cueillir un bouquet de fleurs :

— Tenez, vous les offrirez à votre femme.

Le soir, il s'endort, satisfait. Sa vie sera moins monotone, puisqu'il a trouvé quelqu'un pour discuter.

Le lendemain Victor frappe à sa porte :

— Vos choux de Bruxelles sont bons à cueillir, vous permettez que j'en prenne quelques-uns, ainsi que des laitues. Vous avez beaucoup trop de légumes pour vous seul.

La journée suivante se déroule de la même manière et le voisin emplit son panier.

Le dimanche matin, Bernard va boire un café dans le bar situé face à la place où se tient le marché. Toute cette animation lui plaît. Un nouveau marchand de légumes vient de s'installer, il vend des tomates, des choux de Bruxelles, des laitues et même des fleurs coupées.

Danièle

Les belles lettres

Marguerite, ma mémée est une femme de forte corpulence. Elle a toujours son tablier à grosses fleurs où des biscuits traînent dans sa poche. Mémée en donne à n'importe qui, même aux oiseaux du jardin. Elle est très appréciée du village et n'aime pas les ragots. Le cœur sur la main, toujours un mot gentil pour le voisinage.

C'est une très bonne cuisinière. Il y a toujours un plat qui mijote sur le fourneau.

Tous les matins elle guette le facteur derrière sa vitre ornée de rideaux rouge à carreaux.

Midi pile, il ne devrait pas tarder. Une clochette retentit. C'est lui avec sa grosse moustache et son énorme besace à courrier.

— Bonjour Marguerite, j'ai du courrier pour vous aujourd'hui.

Celle – ci est aux anges. Elle ouvre d'un coup sec la porte, et fait tomber le facteur. Celui-ci se relève péniblement en ramassant les lettres qui jonchent le sol.

— Bah alors Marguerite, sacrée chute que j'ai fait là, j'aurais bien besoin d'un petit remontant.

Cette dernière va dans la cuisine chercher une bonne tasse de café bien fort.

— Je ne voudrais pas abuser ; mais vous n'auriez pas quelque chose de plus fort ?

Mémée sort la bouteille de calva qu'elle garde pour les grandes occasions et en verse quelques gouttes dans la tasse. En une gorgée le facteur boit le breuvage.

— Dites Marguerite vous pourriez m'en servir un autre j'ai mal aux jambes à cause de la chute.

Que cela ne tienne, elle ressert du calva.

Pendant que Marguerite a le dos tourné, il se ressert encore. Et encore. Jusqu'à la dernière goutte.

Il zigzague, il est saoul comme un Polonais. Ma mémée rit intérieurement. Le facteur repart sans sa sacoche.

— Très bien, se dit Marguerite, avec toutes ces lettres, je vais avoir de la lecture pour tout l'après-midi.

Magali

Le coup de main

Firmin a le cœur sur la main. Toujours prêt à aider quand on a besoin de lui. Du coup, il est de toutes les fêtes dans la commune. À la kermesse du 14 juillet, il apporte un grand baquet d'eau et de glace pour que les gamins boivent une grenadine fraîche. En décembre, il amène le Père Noël avec son tracteur qui pétarade dans les rues du bourg.

— Si ça peut aider, dit-il à chaque fois qu'on le sollicite.

Un Parisien a acheté l'ancienne épicerie, en face de la mairie. Il s'est vite intégré dans la population, faisant le joli cœur à tout le monde. ; le bruit a même couru qu'il lorgnait la mairie. Il a connu Firmin et sa gentillesse naturelle.

Un jour, le nouvel habitant avait abattu du bois dans une parcelle communale et il avait du mal à le transporter chez lui. Sa voiture avait beau être grande, il se disait que, même avec une remorque, une di-

zaine de tournées, voire quinze, étaient à prévoir. Et il pensait au chemin dans la forêt et à la pluie qui était de saison !

Croisant Firmin, l'idée lui vint de le recruter pour charrier le bois :

— Si ça peut aider, répondit le brave gars.

Le moment fut convenu et tout le monde promit d'être là, quel que soit le temps.

Deux jours après, le tracteur de Firmin tirait son plateau de dix mètres, au rythme des pétarades sur les deux kilomètres à parcourir. Une fois dans la forêt, avec un bon quart d'heure d'avance sur l'heure dite, Firmin a commencé à charger les bûches qui bordaient le chemin. Il aurait bien bu un coup entre deux, mais il n'avait rien apporté et le Parisien n'était pas encore arrivé.

Le premier tas fini, Firmin s'est demandé s'il fallait prendre celui d'à-côté. Dix minutes plus tard, toujours seul et tirant la langue, il s'est décidé à remettre le contact et rejoindre l'ancienne épicerie.

— Ah, mon pauvre, dit pompeusement le quidam. Un cher ami a débarqué de Paris sans crier gare. Je t'ai cherché partout, mais pas le moyen de te prévenir et reporter le rendez-vous. Je suis navré. Tu as chargé tout seul !

Le ton de faux-cul a l'art de déplaire au brave Firmin ; il accepte de se relever les manches, si ça peut aider, mais il n'aime pas les guignols qui font des manières ou des fioritures :

— C'est pas grave, répondit-il en baillant le chargement, d'un coup sec, sur le devant des voitures. Puisque tu as de la main d'œuvre, il sera pas venu pour rien : il t'aidera à ranger ton bois !

Jean-Patrick

Dédé

Lorsque j'habitais à Muchedent, j'ai connu notre Dédé, un pauvre bougre, pas simple d'esprit, mais un esprit simple.

Au début, un ami, qui tenait la pisciculture me le présente pour éventuellement tondre ma pelouse et faire des bricoles, il me faisait peur, édenté, mal rasé, un rire idiot, marchant d'une drôle de façon. D'après ce que j'apprends, sa mère, fille de ferme, s'est fait construire quelques bâtards, dont mon Dédé.

Employé dans les fermes voisines, les patrons lui donnait du "mou" à manger, heureusement de bonne constitution malgré l'apparence, rémunération zéro, il s'est débrouillé comme il pouvait, il attrapait les ragondins dans la rivière et vendait la peau, de la débrouille, toujours de la débrouille. Il touchait un peu de la bouteille. Dans le village, on l'accusait de tous les larcins possibles.

On lui faisait faire n'importe quoi. Un jour, il a tué un brocard, action interdite, pas de permis, le cultivateur du coin, la bête une fois débitée, s'est emparé des meilleures pièces.

Il vivait dans une caravane, dans un chemin, au-dessus de chez moi.

Un hiver, la neige fait son apparition et le froid.

Je ne peux le laisser ainsi, je l'invite donc à venir à la maison, avec des conditions, plus de vin, rien du tout, et mon Dédé est devenu un être super, mes amis l'adoraient. Il effectuait les travaux d'intérieur, comme ceux de l'extérieur.

Lorsqu'il mettait la table, il me demandait : « est-ce que je mets les "Gergets", cela voulait dire les bols à potages.

Je lui ai apporté beaucoup, mais lui m'a émue et m'a permis de voir la vie autrement.

Moi non plus, je ne l'ai pas rémunéré, je lui ai apporté une famille, pour sa retraite, ce n'était pas l'idéal.

J'ai déménagé, et mon Dédé se retrouvait seul. Des amis, du château de Fumechon, m'avaient déjà demandé les services de Dédé, ils l'ont pris, lui ont donné le gîte, mais pas la gentillesse ni l'empathie qu'il

méritait. Considéré comme le larbin, il est devenu triste, il m'appelait "petite Pomme, tu sais, me disait-il, je regrette beaucoup de plus être chez toi."

Heureusement, le Château Michel l'a accueilli, lui ont donné une chambre particulière, lui ont permis d'avoir un poulailler, un petit jardin. Tous les résidents le connaissaient, lui faisant faire quelques emplettes au-dehors. Il y a un moment que je n'ai pas de nouvelles, j'espère de tout cœur que sa fin de vie sera heureuse.

Nicole

Ma sœur

Ma sœur et moi sommes inscrites au collège Claude Monet. Nous avions à l'époque 12 et 14 ans.

Pour anecdote le nom que porte le collège s'appelle Claude Monet, peintre et vivant toujours dans nos cœurs à Giverny.

Dans l'année scolaire, une copine de ma classe a remporté le concours de Givenchy consistant à une visite du parc Claude Monet. Nous y allons, toute la classe invitée.

Deux jours après la visite, ma sœur n'allait pas fort. Je me dis :

— Ce n'est que un coup de mou, une petite jalousie.

Eh bien, non. En menant ma petite enquête, trois filles avaient soudoyé un peu d'argent à ma sœur durant mon séjour. Ni une ni deux, je prends rendez-vous avec la direction du collège qui a permis de sauver ma sœur de leurs emprises.

Pour finir, ces trois gazelles ont fini par être amis avec ma sœur.

De peu la jalousie, la méchanceté a gâché les quelques jours après cette excursion.

Laurie

L'obstination



Relate, à la première personne, une aventure – réelle ou fictive, un souvenir ou une invention – qui montre l'obstination du personnage et/ou sa détermination pour obtenir ce qu'il désire.

Autrement dit, ton personnage central conte lui-même son histoire..

Moi, Paul Wittgenstein

J'avais 26 ans lorsque la guerre fut déclarée à l'été 1914.

Pendant les premiers temps du conflit, je ne fus pas trop exposé. Cela changea radicalement lorsque mon régiment fut posté en première ligne. J'y fis la connaissance de compagnons d'infortune pour qui chaque jour, chaque minute étaient des moments d'éternité gagnés sur la mort. Malgré une propagande très présente, ils ne se faisaient aucune illusion : tôt ou tard, ils périraient.

Je m'accrochais néanmoins à l'espoir de revoir ma famille, mes amis. J'espérais que le conflit ne durerait plus trop longtemps et que je pourrais reprendre ma vie d'avant. Hélas, quelques jours plus tard, lors d'un assaut, je fus blessé à l'épaule et on m'amputa du bras droit. A l'hôpital, les infirmières étaient aux petits soins pour moi ; était-ce dû à mon jeune âge ? Qui sait ? Je repris des forces et mon état se stabilisa.

En revanche mon moral était au plus bas. En 1913, j'avais débuté une carrière de pianiste virtuose qui s'annonçait sous les meilleurs auspices. J'avais joué avec les plus grands orchestres européens et j'espérais conquérir l'Amérique. Après quelques mois pendant lesquels j'envisageai de mettre fin à mes jours, j'eus, dans un éclair la certitude que je serais de nouveau un grand pianiste. Un pianiste sans la main droite ? Oui, je serais le pianiste à la superbe main gauche.

À la fin de la guerre, je m'attelai à ce projet. Ce furent de longues heures d'apprentissages, de batailles intérieures. Même mon entourage n'était pas convaincu et s'obstinait à me parler de changement de carrière : pourquoi n'étudierais-je pas la direction d'orchestre ? Un chef d'orchestre sans main droite était déjà plus envisageable. Mais je m'obstinais envers et contre tous – et même contre moi-même. Mais combien de fois, après des heures à essayer de trouver comment rendre ma main gauche capable de prouesses, avais-je, dans un moment de découragement, jeté mes partitions à terre !

Enfin, après des mois éprouvants, j'écrivis à mon vieux professeur et je lui demandai de m'écrire un concerto pour la main gauche. Qui sait, je pourrais peut-être reprendre les tournées avec orchestre. Les critiques furent positives, et je décidai de m'adresser aux plus grands compositeurs de l'époque : Prokofiev, Richard Strauss et même Ravel acceptèrent de m'écrire des concertos. Ils étaient d'une telle difficulté que je ne savais jamais si j'arriverais à les jouer. Mais je m'obstinais, et le succès fut tel que je sus que j'avais, sur mon lit d'hôpital, pris la bonne décision.

Depuis, nombre de pianistes, manchots ou non, ont mis ces œuvres à leur répertoire. Maintenant je vois comment une tragédie, qui aurait pu me coûter la vie, a permis l'éclosion de ces musiques, pour le plus grand plaisir de tous.

Annette

Basket

J'ai 18 ans, un peu tard pour jouer au basket. Je tente un entraînement, déjà me familiariser avec le ballon, apprendre à dribbler et shooter, ps une mince affaire. C'est très dur, l'entraîneur exige beaucoup, pour la petite histoire, c'est mon futur mari. Je suis déterminée à continuer malgré les contraintes. Entraînements intensifs, condition physique très très physique, malgré tout cela je continue, et je ne suis pas trop mauvaise, le bon sens du jeu, assez adroite, tout va pour le mieux.

Vient la compétition, le Dieppe Université Club joue déjà dans une bonne catégorie et je suis le mouvement, non sans mal et sans engueulade de Monsieur l'entraîneur qui ne m'épargne jamais par rapport à l'équipe.

Puis avec l'obstination, la rage, je m'accroche, l'équipe monte en Excellence nationale, les entraînements sont de plus en plus intensifs, des déplacements dans le Nord, Paris, la Bretagne, sans oublier la vie professionnelle.

Je suis arrière central, je distribue, je lance des contre-attaques, bien entourée d'un bon pivot, de bons ailiers, qui courent très vite et qui aboutissent au panier. Assez adroite du haut de la raquette, je participe à de bons scores. Je suis capitaine. Dans les années 60, la taille importe peu, plus tard viendront les géantes.

Je suis heureuse, fatiguée, mais fière d'avoir accompli des prouesses sportives, qui resteront des souvenirs inoubliables.

Nicole

Voyage au temps de la COVID

En 2021, voyager en pleine pandémie de Covid n'était pas une mince affaire : peu de destinations accessibles, aéroports presque fermés, test obligatoire de moins de 48 heures. Nonobstant cet accueil international, je décidais de prendre quinze jours de vacances au bord de la Mer Rouge, en plein mois de janvier, afin de me ressourcer au soleil, rêvant de lumière dorée, de ciel bleu et de sable chaud.

Prudente, je pris mon billet d'avion et la réservation d'hôtel via une agence, contrairement à mes habitudes de grande voyageuse. Pour le test, pas de problème, je passais devant le labo pour prendre le résultat obligatoire, écrit en anglais, en partant pour l'aéroport.

Ayant déposé mon auto au parking de Roissy, je gagnais le seul et unique terminal ouvert de l'aéroport. Masquée, je pris place dans la file pour enregistrer mes bagages au comptoir d'Egypt-Air. Planquée derrière un plexiglas, masque sur le nez, l'hôtesse me souhaita un bon voyage d'une voix étouffée en me précisant la porte d'embarquement « porte B » à 17h30. Tout cela dans le brouhaha indescriptible de voyageurs, appels généraux, et j'en passe.

Muni de ma carte d'embarquement, je me dirigeais pour la porte sans me presser, j'avais deux heures d'avance. Passage de la police, vérification des bagages à main, un peu de shopping aux "duty free shops" et me voilà devant la porte B, où on me prend la température et on me laisse entrer dans le salon.

Encore une heure d'attente, que je comblais par de la lecture et l'observation des autres voyageurs, dont je ne voyais que les yeux, essayant de deviner leurs traits sans ce maudit masque.

Au bout d'une heure et quelques poignées de minutes, pas d'appel pour l'embarquement, je ne m'affolais pas. Les retards sont courants dans les aéroports. Machinalement, je pris ma carte d'embarquement pour situer ma place dans l'avion et là... mon cœur loupait un battement, ma tension monta à 18... je venais de lire : « embarquement porte G à 17h30 ». Il était 17h45 !

Rassemblant mes affaires, expliquant au preneur de température que je n'étais pas à la bonne porte, je courus comme une folle jusqu'à la porte G. Haletante et transpirante, je ne pus que constater que la porte

G était vide de voyageurs et que mon avion était parti sans moi. Ce fut un grand moment de solitude. Décidant que pleurer ne servirait à rien, je récupérais mes bagages qui n'étaient pas partis avec l'avion dans un local dédié, pris une chambre d'hôtel et surtout, un rendez-vous sur place à l'aéroport pour refaire un test le lendemain matin qui, bien entendu, était un dimanche. J'aurai les résultats ce même dimanche en fin de journée.

Après ma nuit à l'hôtel et mon test, je suis retournée à la maison. Sur Internet, je trouvais un vol pour Hurghada le lundi, mais via Istanbul... pas de problème je prends !

Je refis donc le même circuit que quelques jours auparavant, sans oublier de regarder la lettre de la porte d'embarquement inscrite sur ma carte et, arrivée à Istanbul, je découvris un aéroport tout neuf avec ses restaurants et bars ouverts. J'en aurais pleuré de joie ! Je suis rentrée dans un de ces endroits, accueillie par un serveur et commandais joyeusement mon repas.

J'avais peut-être perdu plus d'une journée, mais j'avais mangé dans un restaurant. Et ça, en France, ce n'était pas du tout possible à cette époque. Ces établissements n'existaient plus. C'était le temps de la COVID.

Isabelle

Xylocopa violacea

Par une belle journée d'été soyeuse, je parcourais la campagne.

Mes grandes ailes bleues et translucides m'emmenèrent de mon habitat boisé vers des horizons fleuris.

Allant de fleurs en fleurs à travers les champs, j'aperçus un jardin coloré et foisonnant.

Une femme dans ce jardin sauvage fut surprise de mon bourdonnement. Elle eut l'air émerveillée, quand une bande de mes congénères arriva et se mit à butiner avidement dans un vacarme assourdissant. Les abeilles charpentières, auxquelles j'appartiens, sont très bruyantes et cela semble inquiéter les humains.

Entraînée dans notre sillon, je vis que cette femme se mit à regarder tout ce petit monde qui voletait, courait, tissait dans son jardin. Nous autres les insectes, nous sommes petits mais notre diversité est immense.

Depuis je la vois prendre des photos, identifier les espèces, étudier et même écrire un petit livre pour que les gens n'aient plus peur de nous. Elle est devenue notre alliée et une entomologiste amatrice. Alors dans ce jardin fait pour nous, nous sommes de plus en plus nombreux, de toutes espèces, à venir la visiter pour son plus grand plaisir.

Véronique

L'enfant sauvage

Il s'est dirigé vers le dernier rang, tout au fond de la classe. Il s'est assis en posant son cartable sur le siège voisin, pour bien montrer son souhait de rester seul. Impossible de croiser son regard sombre et fuyant. Un animal aux abois !

C'était bien ça, hélas ! Une vraie souffrance irradiait de ce garçon. J'ai senti que cette rencontre allait marquer l'instituteur et l'homme. J'avais raison.

Ce fut une année difficile, un long travail de patience. Il fallut des mois pour trouver une petite faille, ouvrir un dialogue longtemps impossible. J'ai trouvé et compris rapidement l'origine de ce mal-être pro-

fond. Il vivait avec son père et son frère de deux ans son aîné. Sa maman était partie, après avoir détruit la famille et semé beaucoup de mépris et de haine autour d'elle. Les enfants lui avaient fait payer le mal que sa mère avait fait. Moqué, rejeté, il s'était réfugié dans la solitude, le silence et peu à peu la violence. L'école était pour lui un monde hostile, vide de sens. Il ne montrait aucun intérêt pour toutes les activités proposées en classe, ne participait pas à la vie de groupe. Les conflits se multipliaient, les provocations, les colères, les bagarres. Ses accès de violences verbales ou physiques constituaient une vraie menace pour tous les élèves. Patience et persévérance, j'ai mis toute ma volonté, ma détermination dans ce sauvetage improbable.

Je l'ai apprivoisé un peu. Il s'est ouvert lentement. Le déclencheur fut les sorties « nature » que je trouvais indispensables pour ouvrir les enfants au monde qui les entourent, pour développer aussi le sens de la collectivité, la solidarité. Visiblement, nous partagions le même attrait pour la beauté du monde extérieur. Nous avons fini par échanger quelques mots, puis bien davantage. Je m'aperçus qu'il avait mis à profit sa solitude pour trouver une vraie place dans la nature. Ses connaissances étaient bien supérieures à celles des enfants de son âge. En les mettant en valeur, je lui ai sans doute permis de prendre confiance en lui, de sentir que tout pourrait être différent.

J'ai utilisé cette ouverture au maximum. Il m'a sollicité, m'a demandé de l'emmener aux champignons, à la pêche surtout. Ces moments de partage faisaient tellement de bien.

Cela n'a pas empêché les coups durs. Des parents se sont plaints de harcèlement, de menaces, de brutalités, à l'école et en dehors. Les services sociaux sont intervenus, sans grand succès. J'ai cru perdre un jeu de clés de l'école. Il les a cherchées avec moi ! En fait il me les avait subtilisées pour les donner à un copain de quartier ! Celui-ci venait téléphoner à sa chérie la nuit, de mon bureau. Encore plus malin : il passait de maison en maison pour vendre, en mon nom, des boutures de géranium, au profit de la coopérative scolaire ! Pour finir en beauté, il a déserté, deux semaines avant la fin, en oubliant de me ramener l'argent des tickets de tombola vendus pour la kermesse... Joli final !

Le bilan de mes efforts peu paraître bien dérisoire, mais...

J'ai perdu sa trace assez vite. Renvoyé du collège, divers larcins dans le quartier, déménagement... On lui prédisait la prison, il y a fait un séjour de deux ans. Puis, plus rien pendant une vingtaine d'années. Pourtant je pensais souvent à lui, en particulier en pensant au petit mot qu'il m'avait écrit quand ma Maman était décédée. On ne peut pas être si mauvais quand on écrit des mots aussi touchants.

Le temps a fini par me donner raison. Je l'ai « retrouvé », il va bien. Il m'a envoyé une vidéo lourde de sens. On le découvre aux commandes d'un petit avion, au-dessus de la baie du Mont St Michel ? heureux. Il passe beaucoup de temps seul dans les nuages, libre. Il a passé un brevet de pilote et dirige le restaurant d'un golf. J'ai aimé son message et je lui ai répondu que j'avais hâte de l'entendre. J'attends son appel, ce ne doit pas être facile.

Je savais bien qu'il ne fallait pas lâcher !

Pascal

La bonne bouffe

Qu'est-ce c'est que cette « ragougnasse » que tu nous as faite ? Ce n'est pas mangeable. Ah oui la nouvelle cuisine comme ils disent, eh bien ils n'ont qu'à se la manger. Moi, il me faut du beurre, de la crème, de l'huile, et que ça tienne au corps.

Quand je fais un ragoût, avec du bœuf, des patates et des carottes, c'est de la cuisine, ça a du goût et ça sent bon. Tu ne me feras pas croire que tes invités apprécieront cette espèce de liquide blanchâtre que tu appelles une sauce. S'ils ne disent rien, c'est qu'ils sont polis.

Mon cholestérol, qu'il dit mon toubib, bof ! ça ne m'empêche pas de dormir, je suis bien dans ma peau. Après chaque repas, un petit roupillon, un café et une goutte pour me réveiller, et me revoilà en forme.

Ce n'est pas toi ou le toubib qui me feront changer d'avis, crois-moi. Si tu veux avoir des forces pour travailler, il faut manger, et de bon appétit surtout, des bonnes choses. Comme disait mon père : un sac vide, ça tient pas debout !

Claude

Faire ce qui me plaît

L'école ne me plaît pas. Mes parents m'obligent à me lever tôt, mais j'ai mal dormi. Cette nuit encore, je me suis plongé dans la lecture d'Ali Baba et les quarante voleurs. Je l'ai lu trois fois de suite, ce livre me passionne. Forcément je me suis endormi très tard. J'aime bien mon institutrice, mais je ne veux pas aller à l'école.

Ce matin, j'ai très mal au ventre, ça marche, je reste à la maison. Mais demain, il faudra trouver un autre stratagème.

Mes parents, inquiets, sont allés voir ma maîtresse pour lui demander si je ne suis pas victime de harcèlement de la part d'autres élèves. Bien sûr que non, j'ai de bons copains. Mais elle a expliqué que je semblais m'ennuyer dans la classe. Elle a tout compris, tout m'intéresse, sauf l'école.

D'après des tests que je viens de passer il paraît que je suis un surdoué. Je vais donc maintenant faire beaucoup d'activités : je vais jouer au basket, faire du théâtre, jouer de la contrebasse, faire du dessin et de la peinture aux Beaux-arts. Tout ce que j'aime.

Mon institutrice me félicite pour mes bons résultats, même s'il m'arrive encore de boudier certaines leçons. Je fais maintenant ce qui me plaît et tout le monde est content.

Danièle

Le cabas

Aujourd'hui c'est vendredi matin, jour de marché. Je me lève à 6 h, les cloches ont retentis dans la bourgade. D'un coup sec je m'extrais du lit en entendant un craquement dans la hanche. Que cela ne tienne il m'en faut plus pour de détourner de mon objectif.

J'enfile pantoufles et robe de chambre. Me voici dans la cuisine en train de me battre avec la cafetière dernière génération, que mon fils m'a offert pour mon anniversaire. Après quelques manipulations, me voilà avec le breuvage brûlant dans ma tasse.

6h1/4, il est temps que je me lave et que je m'habille. En 10 minutes me voici prête.

Je prends mon cabas direction la grande place, je marche d'un pas décidé. À moi les fruits, les légumes tout frais. Je prends des patates, des carottes, des poireaux et des pommes, cela me permettra de faire une bonne soupe ainsi qu'une tarte pour ce soir.

Sur le chemin du retour, je boite légèrement. Que se passe-t-il ? Soudain, je me souviens du craquement du matin. Me serais-je déboîté la hanche !

Je rentre avec difficultés, je ferme la porte, laisse mon cabas et avec moult efforts, je me dirige vers le téléphone pour appeler le médecin. J'ai rendez-vous le jour même à 10 h.

Il me reste 10 minutes, je me précipite dans l'entrée et là, patatras, je m'emmêle les pinceaux dans les commissions qui sont tombées du cabas. Je m'écroule, je tombe dans les pommes. En ne me voyant pas arriver, le docteur a appelé ma voisine. Celle-ci frappe aux carreaux et me voit allongée au milieu des patates. Elle se précipite à la porte et m'aide à me relever. Un nouveau craquement, seulement celui-là a tout remis en place. Je la gratifie et m'en vais à la cuisine préparer ma soupe, quelle aventure ?

Je ne suis pas prête à retourner au marché. Je ferais appel à l'épicier de la commune qui livre les personnes âgées comme moi. Croix de bois, crois de fer, si je mens, j'irais en enfer

Magali

Jusqu'au bout

Du plus loin que je me souviens, nous allions chaque année ramasser des coquillages au bord de la mer. Mes parents parlaient des grandes marées, je n'en connaissais aucune autre. Elles sonnaient pour nous comme le signal de prendre les seaux, chausser les bottes et piétiner le sable mouillé.

À mes vingt ans, plus question de suivre Papa et Maman. J'avais mon permis, ma bagnole d'occasion et surtout Brigitte, ma copine, que je voulais épater. Entretemps, j'avais compris ce qu'étaient les grandes marées et quelques principes de la pêche à pied.

Le temps était de la partie, avec une fraîcheur d'automne qui n'arrête pas l'amateur de coques. Emmittoufflée, Brigitte avait l'air d'un épouvantail à moineaux avec ses bottes rouges, son ciré jaune, un vieux foulard enroulé autour du cou et un chapeau plaqué sur la tête. En cours de route, elle se plaignait d'avoir trop chaud :

— Attends d'être là-bas, tu vas voir vu la météo marine !

Mon expression était assez vague pour dire que je ne savais pas ce qui nous attendait.

Au bord de la mer, nous avons marché, marché. Quand j'étais gamin, il me semblait toujours que Papa allait loin, très loin et je tenais à suivre son exemple, du moins celui gardé en mémoire. Quand ma copine me supplia, nous nous sommes arrêtés et mis à piétiner le sable détrempe qui collait aux bottes ; nous avons gratté le sol et capturé les coquillages dérangés par notre impatience. En guise de récompense, le quart du seau était plein après vingt minutes d'effort. Décidé à ne pas en rester là, j'invitai Brigitte à maintenir le rythme ; nous avons piétiné, piétiné pour une coque, puis deux, puis trois. À la dixième, le tiers du seau n'était pas atteint.

— T'en veux encore ? me supplia-t-elle.

— Je porterai le seau s'il est trop lourd, dis-je en fausse réponse.

Et nous avons continué. Pas question de rentrer à la maison avec quatre poignées de coquillages. Je me souvenais que naguère deux immenses seaux garnissaient le coffre de la 4L de Papa. Petit à petit, le trésor augmentait, mais il n'atteignait pas encore le trop plein. Alors, allons-y.

Une espèce de corne retentit. J'ignorais de quoi il s'agissait : l'heure de sortie d'une usine de la côte, une bande de fêtards célébrant leur journée ? La tâche inachevée, inutile de se laisser distraire.

Quand la première vague vint lécher le seau, je me souvins des mises en garde paternelles entendues la veille au soir.

— Oh merde, dis-je à agrippant la main de Brigitte. Faut qu'on se tire.

Abandonnant là le seau et les coques, nous avons détalé comme des cinglés, éclaboussant nos bottes dans les flaques qui commençaient à nous encercler. Je guidais ma copine vers une maison lointaine, près de laquelle j'avais garé la voiture. Ce repère nous a sauvés. Quant à notre récolte, elle est retournée à la mer.

Jean-Patrick

Ma fête foraine

Comme tous les ans, je souhaite rendre visite aux forains. Quelle beauté ce village tous réunis.

J'y suis allée cet été, vivement le feu d'artifice.

Moi et mon amie sommes allées au marché nocturne. Alors que mon enfance revient, je me pose au restaurant, toujours accompagnée.

Quel bonheur, le marché comme ma douce enfance et souffrance.

Quel retour en arrière un bond de trente ans, si ce n'est 35 ans.

Mais je n'avais toujours pas vu le fameux feu d'artifice.

Au retour de cette journée, je m'aperçois que j'ai une invitation pour un Mini Puy du Fou, je regarde plus précisément et là, bonheur : repas et spectacle de 900 bénévoles devant moi.

Laurie

Rude épreuve



En vue de la nouvelle dans le recueil collectif, chacun imagine un embryon d'histoire et le profil du personnage principal.

Ce potentiel héros est mis à rude épreuve, dans une situation différente de son caractère.

Chouchou

Un bébé chouette trouvé en forêt, et que nous avons sauvé, vivait maintenant dans notre garage.

Avant de partir en vacances, nous avons demandé à une amie de bien vouloir venir la nourrir pendant notre absence.

Après lui avoir expliqué comment je faisais et donné les consignes de sécurité, elle est venue pour faire connaissance avec Chouchou.

Ensuite, chacune de ses visites se passait bien. Mais un jour, au lieu d'entrer directement dans le garage, elle entrouvrit la porte et passa la main pour allumer la lumière.

La réaction fut immédiate. La chouette sentit une menace, bondit sur la main et la griffa toutes serres dehors.

L'instinct sauvage de l'animal est toujours présent, c'est la nature.

Notre amie garda une cicatrice en souvenir et Chouchou, après avoir grandi et appris à voler, retrouva les grands arbres de la forêt.

André

Un intrus

À notre retour de vacances, avant même d'entrer dans la maison, nous faisons comme d'habitude le tour du terrain pour vérifier que nos fleurs n'ont pas souffert de la chaleur estivale. Surprise : une tête et un bec dépassent d'un pot de géranium suspendu au-dessus de la terrasse.

Quel est cet oiseau qui a osé s'installer chez nous ? C'est un intrus.

Je suis très contrariée, les fleurs seront écrasées, des fientes tomberont sur les pavés et comment faire pour arroser ma plante ?

Mon téléphone sonne.

— Maman, je dois partir en stage dès demain matin, pour un mois. Tom va se trouver seul à la maison. Pouvez-vous venir Papa et toi pour le conduire au collège et le récupérer le soir ? Vous dormirez à la maison.

Impossible de refuser, notre fille a besoin de nous et s'occuper de notre petit-fils nous procure tellement de plaisir. Que du bonheur ! Nous n'avons pas le temps de vider les bagages, nous partons donc aussitôt.

Un mois après, nous retrouvons notre géranium avec trois oiseaux : une tourterelle et deux petits.

Ils n'ont pas fait de dégâts et nous assistons avec émotion au premier envol hésitant des jouvenceaux.

Danièle

Mon âme sœur

J'ai à peine 44 ans, blonde aux yeux bleus, fine comme une brindille. J'ai du vécu en termes d'amour. Je suis restée fleur bleue. Je tombe facilement amoureuse, mais jamais des bonnes personnes. J'ai le chic de trouver des mauvais garçons, pas toujours tendres. Il a fallu que je me forge une carapace pour éviter ce genre d'énergumène.

Désormais, pour me conter fleurette, le garçon devait passer un examen complet avant que je lui tombe dans les bras. Ce n'était pas une mince affaire ! Un CV sur sa vie professionnelle et personnelle. Son pedigree en quelque sorte.

Une fois que j'avais ferré le poisson, Je le laissais en plan, histoire de le faire mijoter un peu. Cela pouvait durer des jours, voir des semaines, Je ne me laissais pas avoir par de belles paroles. Discrètement, je me renseignais sur le personnage auprès de mes amis, pour avoir une vue d'ensemble. Je me renfermais dans ma coquille, le futur élu n'était pas encore né. Mieux valait être seule que mal accompagnée. Ce fut ma devise pendant de longs mois.

Jusqu'au jour où je suis tombée sur la bonne personne. Nous étions tous les deux en maison de convalescence, mais pas dans la même session. Là ce fut le coup de foudre, Cupidon nous avait transpercé le cœur. Il ne ressemblait pas du tout à l'homme idéal. Gringalet, des tatouages partout sur le corps, un chapeau de cow-boy, des santiags, un boléro en cuir sur une chemise western. Bref il sortait de l'ordinaire, il avait son propre style.

L'alchimie fit le reste, j'étais sur d'avoir trouvé le bon. Avec son allure de mauvais garçon, il était tout le contraire. Un homme simple, compréhensif, sensible qui lui aussi avait un lourd passé affectif.

J'avais enfin trouvé chaussure à mon pied, après de longues années d'errance et de mauvaises rencontres. Cette fois-ci, c'était lui l'homme de ma vie.

Chacun vivait chez soi, lui à Arcueil, moi à Saint-Nicolas. Il prenait le train de Paris à Dieppe le week-end pour me retrouver. C'était un plaisir immense. Parfois c'était moi qui prenais la voiture pour le rejoindre.

Nous avons visité la capitale comme deux adolescents, nous étions heureux et amoureux. À l'époque, j'avais un fils de 7 ans, qu'il a tout de suite accepté et adopté comme son propre fils. C'est dire sa bonté.

Nous avons vécu des moments merveilleux. Puis la maladie l'a rattrapé. Après 7 ans de calvaire et de longs combats, il s'est éteint dans son sommeil, son corps meurtri a lâché. Il nous a quittés pour un autre voyage sans retour celui-là.

« Tu as laissé un grand vide, Je te pleure encore. Je m'accroche à nos souvenirs heureux. Les vacances à 3, les photos, tes dessins qui parcourent mes murs, tes bijoux que je garde précieusement, l'acrostiche que j'ai déclamé à tes funérailles, ainsi que ma lettre de déclaration d'amour. Cela fait 2 ans maintenant, jamais je ne t'oublierais. Au revoir mon amour, mon alter ego, mon amant, mon confident. On se retrouvera un jour.

» Tu m'as dédié deux chansons : *Pardonne-moi* de Johnny Halliday et *Puisque c'est écrit* de Jean-Baptiste Guegan, je les écoute en boucle en pensant à nous. »

Comme quoi, un homme aux allures de mauvais garçon m'a transpercé le cœur. Il ne faut pas se fier aux apparences, un loup solitaire peut se transformer en un doux agneau.

Magali

Juste à temps

— Punaise, se dit Kafka. Ce foutu éditeur réclame mon manuscrit pour demain, dernier délai !

Le pauvre écrivain, que ses copains ont baptisé Kafka à cause de ses tracasseries, avait la fâcheuse habitude d'attendre la dernière minute avant de se mettre au boulot. Pour ses articles au *Courrier du Coin*, il avait trouvé une astuce : il reprenait un papier similaire, changeait les noms et les dates et vas-y que je te roule !

Kafka avait une vague idée pour le bazar de son éditeur. Il envisageait une romance entre un correspondant de presse, comme lui qui mettait du beurre dans ses épinards, et la mairesse d'une commune, il en croisait une demi-douzaine, dont une bien roulée. Ah, il se voyait déjà dans ses bras et même sous ses draps et la caresser avec sa plume plus ou moins journalistique. Mais quelle intrigue allait-il nouer ?

Son imagination, qui elle ne procrastinait jamais, lui inspira un correspondant bègue et une mairesse sans cesse pressée ; elle comprenait tout à demi-mots et refusait d'attendre la fin du laïus avant de passer à l'actuel. Comment les concilier ?

Là, un éclair de génie littéraire le percuta en plein vol. Il inventa une rencontre entre les deux tourtereaux et faire rédiger le discours enflammé par le scribouillard complexé. Les mots venaient au secours du Don Juan torturé ; ils s'épalaient sur les feuilles, ils glissaient un à un sans que Kafka ait à ouvrir le bec.

Le jour de la rencontre, liquéfié par sa timidité maladive, il mélangea les feuillets et son discours s'en trouva chamboulé : l'argument venait avant la question, qui précédait la conclusion suivie du problème de base. La déclaration romantique prit l'allure d'une étude sociologique sur la baisse de la natalité, imputable à la municipalité vieillissante ! Fin du roman.

Kafka passa la nuit à vider trois bouteilles d'encre et autant de whisky. Le lendemain, il eut du mal à entendre la sonnette de sa porte. L'éditeur découvrit son auteur fétiche dans un état proche de l'Ohio.

Par chance, le roman semblait complet et crédible. Par intérêt, l'éditeur le publia. Par arrangement, il remporta le prix Goncourt et par la publicité, il se vendit à 600 000 exemplaires. Kafka n'osa pas en offrir un seul à sa muse municipale.

Jean-Patrick

Jeanne

Jeanne n'était ni belle ni laide, ni jeune ni vieille : c'était tout simplement Jeanne. Elle était connue de tous les habitants de cette jolie petite ville et même aux alentours. On parlait d'elle car elle était unique en son genre à des lieues à la ronde.

Sa petite maison en pierre adossée au mur d'enceinte de la ville était reconnaissable par sa porte en bois sur laquelle une chouette était clouée et à sa cheminée de guingois qui fumait sans arrêt. Quiconque

avait eu l'occasion de la visiter, se retrouvait dans une pièce minuscule où des herbes séchées pendaient aux poutres, où des mixtures de toutes les couleurs rangées sur une étagère semblaient attendre le client. Et si une table en bois entourée de bancs, un lit clos et un coffre immense complétaient l'intérieur de cette maisonnette, on ne pouvait pas ignorer l'âtre dans lequel un chaudron bouillonnait suspendue à une antique crémaillère. Des odeurs d'herbes médicinales, sauge, achillée, romarin embaumaient les lieux.

Jeanne y vivait simplement. Elle était aimée et crainte à la fois car elle était la guérisseuse locale. Mais elle se faisait très discrète depuis qu'une chasse aux sorcières avait été menée par le seigneur du château suite au décès de sa fille. Il pensait qu'on lui avait jeté un sort et, tout à sa douleur de père, il battait la campagne afin de pourchasser guérisseurs, sorcières et rebouteux en tout genre. Jeanne était prudente et sereine à la fois et elle n'oubliait pas qu'elle avait une mission à mener prochainement : elle l'avait lu dans les cartes.

Isabelle

Les grenouilles du petiot

La pauvre Sarah ! Elle ne veut surtout pas contrarier son petit Gabin. Aujourd'hui c'est son anniversaire, il fête ses trois ans Il est revenu tout heureux de l'école, avec Papa. Il a bien sûr soufflé les bougies avec ses camarades, mais, en plus, il a ramené triomphalement deux grenouilles. Les grenouilles c'est sa passion !

Il n'est pas peu fier de prendre sa maman par la main et de l'entraîner dans la salle de bains. Quelle surprise pour Maman ! Le petit bougre a revu la décoration de la baignoire. Elle est joliment aménagée. Gabin y a ramené tous les Lego pouvant constituer un beau milieu de vie pour les batraciens. Du vert, beaucoup de vert, des plantes, quelques fleurs et surtout les canards, les poissons, une tortue aussi. MA GNI FIIIIII QUE ! Il manque juste un peu d'eau. En revanche, elles sont bien là, les deux grenouilles, très intimidées. Elles fixent Sarah, muette elle aussi, mais de stupeur.

Merci Papy ! Voilà le résultat ! Tout est parti de la chanson de Steve Waring, « les grenouilles », écoutée en boucle. Ils ont passé des heures tous les deux à reproduire tous les bruitages, des heures aussi à imiter les cris de grenouille trouvés sur Internet. Bien sûr il a fallu emmener le CD à l'école, pour faire écouter aux copains. Le plus difficile a été de convaincre la maîtresse d'emmener tout le monde à la mare communale, avec des seaux et une épuisette. Deux adorables petites créatures vertes ont ainsi été invitées à passer quelques jours de vacances dans le bel aquarium de la salle de repos. Trop fort, Gabin ! Les vacances arrivent il va être temps de remettre en liberté nos deux petites amies. Nouvelle idée de génie :

— Tu sais maîtresse, Maman veut bien que je les ramène ce soir à la maison, demain Papa ira les remettre dans la mare, et voilà !

Après tout, c'est son anniversaire, la maîtresse valide la proposition...

Maman n'a pas pris la mouche mais elle a la trouille des grenouilles. Elle pousse un petit cri et se sauve bien vite dans la cuisine. Elle finit tout de même par accepter de garder les grenouilles ce soir, mais promis, demain j'irai avec Papa les porter à la mare...

Joyeux anniversaire Gabin !

Pascal

Les deux sœurs

J'ai accueilli 2 sœurs de 15 et 17 ans pour 5 jours en août. Elles n'aimaient pas la vie à la campagne. La famille qui devait les accueillir en ville s'est désistée. Elles ont dû faire leur rentrée scolaire au lycée de campagne.

Elles me l'ont fait payer, en disant que je ne leur donnais pas à manger, alors que j'essayais de leur faire plaisir à chaque repas. J'ai souhaité avoir une explication avec elles et elles ont fugué.

Je l'ai vécu comme un échec et me suis demandé si j'allais continuer ce métier.

Léa

L'universitaire

Mes bagages scolaires m'ont poussé à devenir la femme que je suis.

Une femme combative, rigoureuse.

Au fur et à mesure des années passant j'ai appris ceux qu'être une universitaire.

À 25 ans, les chercheurs dans ma discipline me nomment économiste. Grâce à quoi, peux être l'attente à un parcours militaire. Mes parents ont été généreux car toujours sur le qui vivent.

Et bien d'autres philosophies partagée

Bonheur à la vingtaine, l'insouciance au tournant ?

Laurie

La Callas

Ce rêve de cantatrice ? Impossible, il faut une voix ! Je me cantonne à m'inscrire à la chorale du village, déjà plus facile. J'ai l'oreille musicale, OK. Mais pas de solfège, je ne peux chanter avec des partitions.

Dans cette chorale, notre chef de chœur est sympa, les chants à notre portée. Il n'y a pas de Maria Callas et je ne tiens pas non plus à lui ressembler complètement, une vie sentimentale très compliquée, difficile et perturbée. La Callas en a souvent fait les frais, avec Onassis et tous les autres partenaires.

Ma petite chorale ne convient parfaitement, je me réalise à un petit niveau et me donne l'occasion de faire de petits concerts en public, ce qui valorise un peu ces prestations.

Nicole

Les mots sous masque



Après la visite de l'exposition d'art contemporain à Saint-Nicolas, chacun est invité à décrire un personnage, en s'inspirant ou non d'un tableau.

Préciser ses traits physiques et ce que l'apparence évoque comme sentiment, questionnement, attrait ou crainte...

La femme sans visage

C'est une femme très quelconque car on ne distingue pas vraiment son visage. Elle a un visage ovale, le teint blafard. On voit à peine ses yeux, sa bouche et son nez. Elle ne sourit pas. Elle a des cheveux foncés. Sont-ils lisses ou ondulés ? Elle ne semble pas porter de boucles d'oreilles ni de collier.

Elle est vêtue d'une robe noire informe. Est ce pour cacher des rondeurs ou des marques sur son corps ?

Est ce une femme soumise, battue, terrorisée, discrète ?

Léa

Monsieur Lenoir

Monsieur Lenoir intrigue toujours par son regard. Son monocle obscur semble planté dans le visage, il aimante celui qui lui fait face, il efface ses autres traits.

La barbe blanche taillée avec soin et le costume au col carré assurent les soins que Monsieur Lenoir apporte à sa personne. Pourtant, son seul souci est de ne jamais provoquer, ne jamais émerger. Son principal souhait est de passer inaperçu. Son rêve est de se fondre dans ce qui l'entoure, se noyer dans le paysage.

Quand Monsieur Lenoir vague dans les rues, les couleurs du ciel se reflètent sur sa veste, la forme des bâtiments glisse sur les plis de son habit. L'homme au monocle saillant ambule en fantôme de la ville.

Jean-Patrick

La femme voilée

Quel bonheur de vous regarder.

Vous, femme des pays orientaux.

Votre hidjad est magnifiquement blanc, la couleur de la pureté. On remarque des plis et de la dentelle. Le buste est voilé. Le visage ressort. Des yeux marron noir. Des cheveux à la couleur des yeux reflètent une bouche pulpeuse. Les joues bronzées et des sourcils froncés.

On imagine une chevelure débordante et chatoiante

Cette description lui donne un côté charnel d'une femme sauvage.

Une expression à la fois innocente et remplie de douleurs. Ces souffrances de guerre de religion et l'obligation aux femmes à se doter d'un voile qui cache tout sauf le visage.

Laurie

Liberté et migration

Quatre feuilles accolées où se suivent les grues volant dans la même direction. Migration.

Ce dessin m'évoque la liberté. J'entends le froissement de leurs ailes et sens le souffle d'air qui l'accompagne.

Elles ne font que passer sur le papier. Pas besoin de couleur. Pas besoin de réalisme. Pas besoin de voir pour sentir l'envol. On l'imagine. On le respire. On le rêve.

Toutes solidaires, volant en groupe. Toutes avec le même objectif. La chaleur.

Nous laissant seules avec notre hiver.

Cette gravure bien que noir et blanc est en couleur. La couleur de l'âme.

L'imprécision des traits propose de tracer sa propre route. Il n'y a plus de frontières, plus d'histoires de migrants, ni autorisations ni interdictions.

Avec elles, je respire et je suis inspirée.

Je redécouvre la beauté de la terre que je survole. La migration à travers ces contrées est longue et rude mais joyeuse et chaleureuse.

J'apprends de la liberté de ces oiseaux sans frontières. La terre est à tout le monde que l'on soit oiseaux, animaux, humains ou même végétaux. Juste j'attends leur retour et j'ouvre mon cœur à la différence.

Véronique

Visite d'un tableau... dans le noir !

Chère Ilona

Mercredi dernier, en visitant une exposition d'artistes contemporains, j'ai été bouleversée par un tableau de Gaëlle H. Alors je me suis donnée pour but de te le décrire afin que toi aussi tu puisses te le représenter, malgré ta cécité.

C'est sûr, j'aurai besoin de ta coopération active !

Je pourrais dire simplement : visage de femme sur fond noir, signature de l'artiste en bas à droite.

J'imagine que cela ne t'évoquera pas grand chose, ou bien des milliers de possibilités. Alors je vais faire appel à ta mémoire et à ton imagination.

Lorsque j'ai vu ce portrait (mais en fait, est-ce un portrait, car c'est simplement intitulé : Visage et main) j'ai instinctivement pensé à Amélie Nothomb. Nous sommes toutes les deux des « lectrices » assidues de ses romans et tu connais comme moi la vie pleine de péripéties de cette écrivaine. Il serait plus juste, à mon avis de parler de tragédies.

Or le visage de cette jeune femme me semble exprimer la douleur, l'angoisse, voire l'incompréhension. Sa main, recroquevillée ne fait qu'accentuer ce ressenti. Les phalanges de sa main droite sont recourbées sous son menton et l'auriculaire est replié dans sa bouche légèrement entrouverte. L'ensemble est, plutôt pâle, tu sais comme quand tu ne te sens pas très bien.

La seule touche de couleur qui ressort de ce visage est le rouge brillant de ses lèvres, comme un soleil dans la nuit.

Les yeux sont orientés vers le haut, à gauche. Se souvient-elle d'une expérience traumatisante ? Ou bien vient-elle de la vivre ?

Ce qui a attiré mon attention, ce sont ses yeux. Bien qu'ils ne nous regardent pas, ils nous touchent profondément. Cette femme a pleuré et les larmes sont encore visibles dans ses yeux et sur ses joues.

Il y aurait beaucoup d'interprétations possibles. Parmi celles-ci je t'en propose deux :

— Elle revit-revoit une situation dramatique. Les yeux orientés vers la gauche, comme lorsque l'on se souvient de quelque chose, les doigts recroquevillés, tout exprime l'angoisse.

— L'horreur du vécu l'a déconnecté du présent. Elle est ailleurs, elle rêve d'un monde meilleur où elle serait en sécurité. D'où l'ombre d'un espoir, reflété par l'orientation vers le haut de son regard.

En dernier lieu, j'ajouterai que, malgré son malheur, cette femme est belle.

Alors Ilona, la vois-tu cette héroïne ?

Je vais rencontrer l'artiste pour en savoir plus !

Annette

Ed

Il s'appelait Ed. Il vivait chez sa mère depuis sa naissance, trente ans auparavant. C'était un garçon quelconque. Ed traînait sa grande carcasse dans les rues de la ville, toujours vêtu d'une chemise de buche-ron écossaise dans les tons rouille au col soigneusement fermé, d'un pantalon de velours marron usé jusqu'à la trame, les pieds chaussés de méchants godillots,. Somme toute, il n'était pas vraiment vilain juste quelconque. Il avait un large front, des cheveux courts, ternes séparés par une raie bien droite, un nez un peu busqué et des lèvres très fines. Sa seule beauté résidait dans ses yeux. Des yeux qu'il avait bleus, bleus comme la glace des montagnes, des yeux qui vous transperçaient quand il était contrarié car ils s'assombrissaient, alors, seulement, il semblait menaçant. On devinait sous sa chemise une musculature sèche mais puissante. Ses mains longues rendues rugueuses par les travaux des champs étaient capables d'empoigner un mouton pour le coucher à terre quand venait la saison de la tonte. Était-il violent ? nul ne le pensait. Il était un peu nigaud, timide, discret. Même au café lorsqu'il allait boire une bière, il ne se mêlait pas aux autres gars du village. Il était transparent. C'était Ed et c'était un brave garçon.

Personne n'aurait pu se douter de ce qu'il était vraiment. Personne n'aurait pu penser que la jeune fille retrouvée dans les bois avait été étranglée par ses mains car elle ne l'avait pas compris. Il l'avait prise en stop sur le bord de la nationale en fin de journée, ils avaient discuté : elle de son futur métier de coiffeuse et lui, de l'amour que lui portait sa mère adorée et il lui avait dit qu'il cherchait une fiancée qui lui plairait à lui et surtout à sa mère. La future coiffeuse avait ri et s'était moquée de lui, lui disant qu'il n'était plus un bébé et là, les yeux de Ed s'étaient assombrés, il lui avait dit de se taire dans un grondement. Elle avait continué à se moquer et à rire. Puis devant ses yeux noirs et le rictus qui lui déformait la bouche, elle avait pris peur, avait sauté du van en marche et avait pris la direction de la forêt. Il l'avait rejointe et mettant les mains autour de son cou gracile, il avait serré très fort en lui disant : « tais-toi, ce n'est pas vrai, je ne suis

plus un bébé » puis, l’abandonnant, il avait repris son véhicule et était rentré chez maman. Il était devenu un assassin.

Isabelle

La nuit porte conseil

Cette femme semble endormie, des cheveux lisses entourent son doux visage aux traits fins. Elle est apaisée mais recouverte d’un papier plié et chiffonné.

La consigne d’écriture de l’après-midi ne l’avait pas inspirée. Son texte, plutôt décevant, devait être repris et modifié à la maison.

Rentrée chez elle, elle attend le soir pour se mettre au travail.

Bien installée dans son lit, une tablette sur les genoux en guise de support, elle écrit, rature, recommence, toujours insatisfaite du résultat.

Epuisée et déçue, elle se sent incapable de continuer. Alors elle arrache sa feuille, la plie, la replie, la chiffonne et la lance en l’air avant de s’endormir, le visage recouvert de papier.

Son cerveau continuera à travailler pendant son sommeil et demain matin ses idées seront plus claires.

Danièle

Visage de femme

Le cadre noir et la couleur sombre font ressortir les traits de ce visage d’une jolie femme qui paraît presque réel.

Comment l’artiste a-t-il pu s’approcher si près de la réalité ?

Les cheveux, les pommettes saillantes, la lumière, pourraient nous faire croire qu’il s’agit d’une photo. Quelle que soit notre position par rapport au tableau on a l’impression que les yeux nous regardent.

Je crois que pour obtenir ce résultat il faut beaucoup de talent et d’expérience et j’ai beaucoup d’admiration pour ce peintre.

André

L’enfant abandonné

Il est là, immobile, devant moi, tout surpris de me voir arriver. Je m’arrête à quelques pas de lui, je ne bouge plus. Je n’ose lui adresser la parole. Lui non plus ne dit pas un mot. Le temps est suspendu, c’est le silence absolu. Pourtant ses grands yeux noirs me parlent. Son regard si profond m’hypnotise presque. Il s’en dégage une telle force ! Il a dix ans peut-être et semble en bonne santé. Vêtu d’une jolie tunique traditionnelle aux couleurs vives, il porte aussi un collier très fin autour du cou. Les pieds nus dans la poussière, il a beaucoup d’allure. Il est beau et mystérieux. Pourquoi cette méfiance, cette crainte ? Peut-être même a-t-il peur. Heureusement, je crois qu’il a compris que je ne lui ferai aucun mal, bien au contraire. Je voudrais lui tendre la main, caresser ses cheveux courts et frisés, le serrer contre moi. J’aimerais le rassurer, le réconforter.

Qu'a donc pu subir ce petit bonhomme pour avoir le visage aussi triste ? Où sont passés les gens qui vivent avec lui, sa famille, sa tribu ? Il n'y personne dans le village, il est tout seul ! Je tente de lui sourire...

Pascal

L'enfant Africain

Mon petit bonhomme, je vais te parler d'un tableau qui m'a interpellé : l'encadrement est noir et carré. Il y a un entourage en lin écru à l'intérieur. C'est le portrait d'un jeune « black » de 7/8 ans.

Il me regarde avec ses yeux pleins de méfiance ou de tristesse. Ses cheveux frisés sont très courts. Il porte des piercings à chaque oreille, un collier brun autour du cou. Sa tunique bariolée au trait rectiligne est composée de rose pastel, de rose soutenu et de brun. En dessous il a un tee-shirt blanc.

Ses traits sont fins. Il semblerait qu'il me supplie de faire quelque chose pour lui.

On dirait une photo, pourtant c'est de la pastel.

Il doit venir d'un pays d'Afrique d'après sa couleur de peau brune. J'aimerais bien l'aider, mais que faire sinon d'acheter le tableau.

La peintre se prénomme Gaëlle Huchin, je souhaiterais la rencontrer, elle m'en dirait plus sur cette belle frimousse enfantine.

Magali

Subtilités

Dans ce magnifique tableau de la nature, entre les feuillages, les fleurs, les branches, les oiseaux, les papillons, les nids et toute la poésie qui en découle, un œil apparaît sur le dos d'une feuille. Dans le milieu du bouquet, deux visages, deux bouches et des lèvres se joignent. Une fougère avec une main, et en face, dans les fleurs, une autre main, qui semblent entourer le bouquet.

Puis en bas une oreille écoutant la sérénade des oiseaux.

Il y a même une petite souris posée sur une branche de houx. Une libellule. Même un lézard.

Ce tableau est plein de subtilités que je découvre à chaque regard.

Nicole

Amorce



En atelier, les participants ont étudié l'intrigue, ses étapes et ce qu'il est possible d'y insérer. Puis ils ont brouillonné ce qui est susceptible de devenir les premières lignes de leurs nouvelles dans le recueil collectif...

Beaucoup de chemin encore. La seule certitude : l'objectif est de boucler le recueil en mars 2026 !

La louve

Ce soir, la forêt a retrouvé son calme. Mais pas sa sérénité. Il faudra un peu plus de temps.

Elle était douce, cette forêt, avec tous les animaux qu'elle abritait. Même ceux qui vivaient avant dans les prairies y avaient trouvé refuge.

C'était tellement magique de suivre les sentiers tracés par les animaux, de se perdre dans les fourrés et les ronces défensives. Désorientée. Perdue. Retrouvée.

C'était si bon de respirer le parfum de l'humus et des fleurs sauvages pleines de ressources désormais oubliées, d'observer les rochers couverts de mousse, formant des petites forêts miniatures, abritant toute une faune minuscule, de se questionner sur les champignons terribles ou délicieux et de se sentir faire partie de ce monde, du vrai monde.

Et les arbres. Les vieux arbres qui inspirent le respect d'avoir traversé tempêtes, sécheresses et inondations. Et tous les petits qui poussent tout joyeux et innocents, comme tous les petits de toutes les espèces. Tous solidaires et accueillants. Et au cœur de la forêt, le grand prince. Un grand hêtre ou oserai-je dire un grand être.

Avant-hier, il y a eu des bruits assourdissants de tronçonneuses et d'engins trop efficaces, qui opèrent des coupes rases en un temps record. Le son des arbres tombant au sol a fait trembler la terre et des parties de la forêt ont été défigurées. Beaucoup d'animaux ont perdu leurs territoires.

Et aujourd'hui, c'est la battue. Toute la journée, ont résonné des braillements de chasseurs se croyant dans leur bon droit, des coups de feu d'une portée beaucoup trop grande et des cors de chasse qui claieronnent : « On en a tué un ».

Ce soir, le calme est revenu, mais dans la forêt, tout le monde est choqué.

Méfiant, les animaux encore vivants sortent de leurs cachettes et le grand hêtre entouré de ses pairs tremble encore.

La forêt n'est plus un endroit sûr.

Véronique

Le petit Tom

Dans la forêt, fort lointaine et bien touffue, de grands hêtres voisinèrent avec les chênes, les bouleaux et des sapins gracieux avec leurs pommes de pin. Toutes les espèces d'arbres y sont représentées. Là-bas vivent de nombreux animaux.

Un jour, Tom s'y promenait. Il était songeur, il traînait sa tête entre les jambes. Il remarqua à peine le grand cerf admirable avec ses longs bois, ainsi que la biche aux yeux en amande. Il ne les voyait presque jamais, parce que ces animaux lui semblaient gigantesques ; tous le dépassaient de dix têtes ou plus.

Le petit garçon était haut comme trois pommes malgré ses 8 ans ; il aurait bien aimé grandir, mais rien à faire ! Il avait beau essayer la soupe de sa grand-mère mais cela ne fonctionnait pas. Il a tenté les échasses, trop compliqué il ne faisait que tomber.

Soudain, en se promenant, Tom rencontra une sorcière qui lui proposa une potion magique qu'il devait prendre 3 fois par jour pendant une semaine.

Cette potion contenait de la bave d'escargot, une patte de grenouille et enfin une écaille de tortue qu'il fallait faire macérer pendant toute une nuit.

Le petit bonhomme était sceptique, pourtant il était décidé à boire ce nectar.

Dès le lendemain il commença à s'abreuver de cette tambouille.

Au bout d'une semaine rien ne s'était passé il avait seulement mal au ventre, il avait attrapé une gastro.

Il ne distinguait jamais le haut du ciel.

Mais voilà, il manquait à Tom quelques centimètres pour être à la bonne taille et profiter des éléments autour de lui. Mais ses yeux ne voyaient que ce qu'il y avait au ras du sol, comme les fourmis, les champignons, en fait tout ce qui était minuscule.

— Qu'à cela ne tienne, se dit-il un jour de rage, j'ai trouvé la bonne idée ; je sais comment faire pour arrêter ce cruel problème.

Tom décida de rentrer chez lui, il était malheureux.

Il passa devant une boutique de chaussures et là miracle il y avait une paire de basket à semelles compensées, il l'essaya et là il prit tout de suite 10 centimètres.

Il était aux anges, le voilà grandit.

Il peut enfin admirer tout ce qu'il y a autour de lui.

Tom parcourut jusqu'à la forêt et là il put enfin profiter de toute cette beauté.

Magali

Brunehilde

Cette jolie petite ville flamande était depuis toujours animée et prospère.

Mais, aujourd'hui l'air était lourd et silencieux, troublé par des gémissements et des pleurs. On entendait aussi le pas des chevaux fatigués qui tiraient des chariots remplis de morts sur les pavés mouillés et parfois le rire incongru d'un enfant innocent qui fusait d'on ne sait où.

La Grande Peste était rentrée dans la cité.

Brunehilde vaquait à ses occupations dans sa mesure nichée au flanc de la muraille d'enceinte. Des odeurs d'herbes médicinales, sauge, achillée, badiane embaumaient la pièce noircie par l'âtre. Elle les faisait pousser sur un petit lopin de terre non loin de chez elle.

Même les médecins venaient la voir pour mettre dans leur masque en bec d'oiseau des plantes qui les protégeraient des miasmes. Brunehilde était une guérisseuse, mais pas seulement, car elle avait été investie d'une mission bien peu commune...

Isabelle

La rencontre

Le Bosc-Bourg est un village de quatre cents habitants. À part l'église, et encore pas toujours, le café-tabac-épicerie est le seul endroit public ouvert le dimanche après midi. Jules, le vieil ouvrier agricole de la ferme du bas, y vient à vélo pour boire un verre, jouer aux dominos et surtout recueillir les derniers potins.

— Alors Jules, tu vas avoir de voisins ! Il paraît que quelqu'un va retaper la maison du père Caquelard.

— Oh ce n'est pas la première fois que quelqu'un s'intéresse à cette ruine, dit Jules. (2) Inhabitée depuis plus de dix ans, il pleut dedans, les vitres sont cassées et la porte défoncée. Il n'y a que la grange qui tient encore debout et bien sur l'herbage tout autour.

— Et Jeanne, ta patronne, qu'est-ce qu'elle en dit ?

— Je ne sais pas trop, dit Jules, elle bougonne après Benoît comme d'habitude.

— Le pauvre Benoît, dit un autre consommateur, toujours aux ordres de sa mère. Je me demande comment il a fait pour se marier avec Corinne, car entre la belle mère et la bru c'est plutôt tendu.

— Oui, dit un autre, quand elle parle de sa belle fille, elle dit la piqueuse.

— Elle a bientôt quatre-vingts ans, la Jeanne, et c'est pas maintenant qu'elle va changer.

Le sujet étant épuisé, car Jules n'en dit pas plus, on passe à autre chose.

Claude

Il s'appelait Roland

Écoutez cette histoire, je vais vous la conter. Au fond de ma mémoire, elle est toujours restée. C'était il y a bien longtemps, une cinquantaine d'années au moins. J'étais gamin. Nous habitions dans cette ville depuis 1969. À cette époque, il y avait des personnages extraordinaires, en tous cas aux yeux du petit gamin sensible que j'étais. Celui-là me fascinait vraiment.

Il arrivait en ville en début d'après-midi, les jours de marché, le jeudi et le dimanche. Le temps semblait s'arrêter. À cette heure la rue était vide de tout véhicule, seulement quelques traînards déambulant sur les trottoirs.

Il se dirigeait vers la place du marché, trahi par le couinement régulier de la roue de sa brouette. Par le bruit aussi, bien reconnaissable de ses gros souliers frappant le bitume. Il occupait toute la scène. Reconnaisable au premier coup d'œil, toujours habillé pareil. Le béret sur la tête, un foulard rouge autour du cou, il portait une chemise à carreaux sous une veste grise, un vieux pantalon rapiécé accroché à des bretelles sans âge. Finalement je le trouvais beau. Il avait belle allure ! En été comme en hiver, ses joues étaient plutôt rouges, rapport sans doute à la bouteille qui chambrailait au fond de sa musette. Il y avait aussi ce bout de mégot, moitié fumé, moitié chiqué aussi.

Il aimait je crois que je lui dise bonjour, bonjour Monsieur. Je dis ça parce qu'à chaque fois ses yeux s'éclairaient un peu, qu'il esquissait l'amorce d'un sourire et m'envoyait une sorte de clin d'œil accompagné d'un léger signe de tête. J'étais content !

Pour pousser sa brouette, il mettait tout son cœur. Le dimanche, il l'équipait même d'une espèce de rallonge articulée, fixée à l'avant. Je n'ai jamais revu ça depuis. Il pouvait alors commencer son ouvrage sur la place désertée. Vivant d'humilité, il se rendait utile auprès du cantonnier. Il ramassait tous les cartons laissés par les camelots. Il les découpait patiemment et les rangeait méticuleusement sur son outil de travail. En fait, il a peut-être inventé le tri sélectif ! Il fallait voir la hauteur du chargement ! Deux immenses châteaux de cartons, plus hauts que le bonhomme. Et ça tenait !

Il descendait alors la rue de la gare pour aller livrer son chargement précieux. IL paraît que Jarry, ferrailleur, récupérateur de tout, lui filait un petit billet en échange.

Pascal

La vie du château

Anne avait eu la précaution de passer à l'Office de tourisme acheter les billets pour éviter la queue à l'entrée, ces moments d'attente avaient l'art de lui gâcher une visite par avance. Comme toujours, Pierrot traînait à boire son café, à préparer son appareil photo et à obliger le chien à revenir dans la maison :

— Tu attends la dernière minute, s'était-elle plainte pour la centième fois, comme d'habitude ! Et maintenant, on poireaute dans les embouteillages. Toujours la même histoire : tu ne veux jamais m'écouter. Pourtant je t'ai prévenu je ne sais pas combien de fois. Si on nous refuse à la visite guidée parce qu'elle est commencée, tu vas m'entendre...

Pierrot, de son côté, ne se souciait guère du jour, de l'heure et de la visite. Il acceptait d'accompagner son épouse dans ses sorties culturelles, sans aucun attrait ni pour les pierres ni pour l'histoire. À vrai dire, les machins de naguère, les trucs d'autrefois, les rois gothiques dans des églises romanes, les vitraux qui décoraient les remparts lui donnaient le sentiment de retourner au collège. De temps à autre, une anecdote croustillante ou un portrait plus ou moins croquignolesque le distraient, mais le plus souvent, il confondait les siècles, mélangeait les styles et suivait des raccourcis hasardeux :

— Louis XIV, c'était au XIVe siècle ?

Quand Anne rapportait une pareille question à une copine, elle racontait aussi sa colère immédiate et sans bornes. Un malheur n'arrivant jamais seul, les colères d'Anne amusaient Pierrot !

— Tiens, gare-toi là. On va finir à pied. Au pas de course. Dépêche-toi. Allez, vite...

Aussitôt, le couple fila le long des trottoirs, franchit la voûte fraîche, présenta les billets qu'Anne tenait à la main comme de précieux sésames. Ils rejoignirent le groupe réuni à l'ombre d'un gros arbre, où le guide discutait avec des visiteurs, les questions à brûle-pourpoint semblaient plus jetées en vrac que consécutives à un exposé.

— Tu vois, glissa le mari essoufflé, si ça se trouve, on n'est même pas les derniers.

Jean-Patrick

Le père "la pouque"

Ce bonhomme passait chaque jour devant notre maison, en pleine campagne, une seule route, il me faisait peur. Mes parents l'appelaient le Père « la pouque ». il ramassait les peaux de lapins, les gens lui donnaient un morceau de pain, des loques, des cartes et toutes choses dont ils voulaient se débarrasser.

Lorsque je n'étais pas sage, mes parents me disaient : « on va te donner au Père "la pouque" », d'où ma détresse.

Maman avait une buanderie, je me cachais derrière la lessiveuse ou le baquet, je ne savais pas quel jour il passait, je l'entendais par contre, il criait assez fort.

Il a marqué mon enfance, qu'est-il devenu à cette époque ? Je ne m'en souviens pas. un jour peut-être n'est-il plus passé, peut-il être tué, je ne pense pas. Tout le monde l'aimait bien. Il est peut-être mort de sa belle mort. Ou alors, j'ai grandi et il ne me faisait plus peur.

Nicole

Premières lignes



Trouver une idée n'est pas le plus difficile ; en retenir une seule est plus délicat. En réalité, le plus difficile est le démarrage de l'histoire. Un auteur plante le décor, un autre présente un personnage de son récit, un troisième expose une scène surprenante, voire cruciale. Chaque conteur choisit sa manière d'attirer l'attention du lecteur.

Bruges

Depuis le XI^e siècle, Bruges était animée, prospère. Son port marchand, avec ses bateaux venant de contrées lointaines, attirait les commerçants flamands, anglais, italiens. Les bourgeois, les banquiers faisaient leurs affaires. Les boutiquiers gagnaient aussi leurs sous dans cette belle cité. Bruges était riche, renommée et bruyante.

En ce jour de printemps 1349, il pleut et le soleil se lève difficilement sur les remparts de pierres bleues, protection bien illusoire contre le destin tragique de la ville. Le temps semble s'être arrêté.

Au cœur de la cité, les maisons à colombages se penchent dangereusement vers le centre des ruelles, au milieu desquelles coule une eau noirâtre et putride. La grande place au pavé luisant est vide et le vent du Nord y court sans s'arrêter, tourbillonnant dans les ruelles et faisant claquer les enseignes des échoppes. Des cris, des pleurs, des sanglots, des râles s'échappent des maisons serrées les unes contre les autres dont la porte fermée est barrée d'une croix rouge. L'odeur sucrée de la mort se dispute à celle des plantes que l'on brûle dans les foyers, du vinaigre que l'on asperge un peu partout.

Soudain, le pont levé se baisse en grinçant. Il laisse passer un attelage tiré par des chevaux qui semblent fourbus de fatigue. Le chariot bringuebalant rempli de corps se dirige lentement vers le nord, là où se trouve le cimetière.

La peste est entrée dans la ville. La mort en sort.

Isabelle

Petite reine

Petite fille, reine, très gâtée, nous habitions une petite maison en bois, avec un gros poil à bois. C'était très simple, mais plein de chaleur. À table, j'ai toujours eu tout ce que j'aimais. Nous n'avons jamais été privés : papa, de par sa profession, avait les bonnes choses de la ferme.

Ma maman avait une buanderie avec une chaudière, derrière laquelle je me cachais lors du passage du Père La Pouque. Elle allait *pucher* l'eau à la rivière, en bas du jardin, ça devait être très pénible. Elle faisait bouillir le linge, ensuite c'était le baquet, la planche de bois, la brosse en chiendent et elle frottait. À

la fin de toutes ces tâches, elle étendait sur un fil à linge. Cela sentait bon le frais. Pas de pollution, déjà pas de voiture sur la seule route qui passait devant la maison.

Il y avait aussi les clapiers, avec tous les lapins, tout un travail pour les tenir propres : le changement de paille, qui faisait du fumier pour le jardin, et la corvée sur les talus pour cueillir le manger à lapins. Les petits lapins naissaient, c'était mignon, mais il fallait bien en tuer pour se nourrir. D'où les peaux de lapin pour le Père La Pouque.

Je jardinais aussi avec papa. Il était beau, son jardin : pas de mauvaises herbes entre les belles rangées de légumes. Il me permettait de venir l'aider, il ne pouvait rien me refuser. Je mettais de vieilles bottes à lui, sont béréty. Il me prêtait des outils et m'en fabriquait à ma taille. J'étais la perle de ses yeux, ce qui ne l'empêchait pas de me gronder quand je marchais sur ses rangées de salades.

Nicole

La louve

Ce soir, la forêt a retrouvé son calme. Mais pas sa sérénité. Il faudra un peu plus de temps.

Elle était douce, cette forêt, avec tous les animaux qu'elle abritait. Même ceux qui vivaient avant dans les prairies y avaient trouvé refuge.

C'était pour moi, tellement magique de suivre les sentiers tracés par les animaux, de se perdre dans les fourrés et les ronces défensives. Désorientée. Perdue. Retrouvée.

Si bon de respirer le parfum de l'humus et des fleurs sauvages pleines de ressources désormais oubliées, d'observer les rochers couverts de mousse, formant des petites forêts miniatures abritant toute une faune minuscule, de se questionner sur les champignons terribles ou délicieux, de ne pas avoir peur de cette diversité et de se sentir faire partie de cette richesse du monde.

Et les arbres. Les vieux arbres qui inspirent le respect d'avoir traversé tempêtes, sécheresses et inondations. Et tous les petits qui poussent tout joyeux et innocents comme tous les petits de toutes les espèces. Tous solidaires et accueillants. Et au cœur de la forêt, le grand prince. Un grand hêtre, ou oserai-je dire, un grand être que je viens souvent rencontrer avec toujours l'appréhension qu'on l'ai abattu.

Avant-hier, des bruits assourdissants de tronçonneuses ont effacé les chants des oiseaux. Des engins trop efficaces ont opéré des coupes rases en un temps record. Le son des arbres tombant au sol a fait trembler la terre et des parties de la forêt ont été défigurées. Beaucoup d'animaux ont perdu leurs territoires.

Et aujourd'hui, c'est la battue. Toute la journée, ont résonné des braillements de chasseurs, se croyant dans leur bon droit, des coups de feu d'une portée beaucoup trop grande et des cors de chasse qui claieronnent « On en a tué un ».

Je me suis souvent demandé qui a le plus peur de l'autre. Certes, que peut faire un homme face à un ours, un loup ou un sanglier ? Sans son fusil et ses chiens, il est perdu.

Ce soir le calme est revenu, mais dans la forêt tout le monde est choqué.

Méfiant, les animaux encore vivants sortent de leurs cachettes et le grand hêtre entouré de ses pairs tremble encore.

C'est l'automne et la forêt n'est plus un endroit sûr.

Véronique

Un bien étrange...

Il y a bien longtemps, dans un endroit merveilleux, j'ai découvert un étrange manoir entouré de forêts profondes.

Son accès en avait été particulièrement difficile. D'ailleurs aucune mention de route ou même de chemin ne figurait sur la carte IGN. On pouvait lire, en petites lettres : Forêt. Je décidai de m'y aventurer.

Il me fallut grimper sur un sentier rocailleux, étroit et sinueux. La cime des arbres formant canopée l'obscurcissait totalement par endroits.

J'avais découvert ce lieu par hasard, ou était-ce le destin ? Alors que je randonnais, curiosité avait guidé mes pas vers cette forêt, et après une ascension silencieuse, car aucun son n'était parvenu à mes oreilles, j'avais découvert cet ancien manoir au sommet de la colline. S'offrirent à moi toute une ribambelle de marches dont les pierres étaient si usées par endroit que cela rendait la montée malaisée. J'arrivai alors à un portail, de belle dimension et orné de statues. Je pénétrai dans un vaste cour au centre de laquelle se trouvait un puits.

En m'approchant, je pus voir l'eau tout au fond. Je me penchai et j'eus l'étrange sensation de pénétrer dans un autre monde, une autre époque. Je me redressai : j'étais bien dans la cour mais son aspect avait changé ! Je voyais des petits jardins en forme de triangles ; tout au fond, une vieille charrette et, tapis derrière, des yeux énormes m'épiaient.

Je restai quelques instants ébahie. Enfin, je m'approchai de la porte d'entrée et après quelques hésitations, je frappai. Mon cœur battait à tout rompre : Où étais-je ? Que se passait-il ? Au bout d'un moment qui me parut une éternité, la porte s'ouvrit. Mes yeux s'étant accommodés de l'obscurité de la pièce, j'aperçus un homme portant habits anciens. Son aspect étrange m'inspira une crainte mêlée de respect. Comme il gardait le silence, j'essayais de parler, mais aucun son ne sortait de ma bouche ! Enfin je réussis à balbutier quelques mots ; tout s'emmêlait dans mon esprit et je me rendis compte que ce que je disais ne faisait aucun sens.

L'homme ne sembla pas étonné et, sans une parole m'invita à pénétrer à l'intérieur.

Annette

La vie du château

Anne avait eu la précaution de passer à l'Office de tourisme acheter les billets pour éviter la queue à l'entrée, ces moments d'attente avaient l'art de lui gâcher une visite par avance. Comme toujours, Pierrot traînait à boire son café, à préparer son appareil photo et à obliger le chien à revenir dans la maison :

— Tu attends la dernière minute, s'était-elle plainte pour la centième fois, comme d'habitude ! Et maintenant, on poireaute dans les embouteillages. Toujours la même histoire : tu ne veux jamais m'écouter. Pourtant je t'ai prévenu je ne sais pas combien de fois. Si on nous refuse à la visite guidée parce qu'elle est commencée, tu vas m'entendre...

Pierrot, de son côté, ne se souciait guère du jour, de l'heure et de la visite. Il acceptait d'accompagner son épouse dans ses sorties culturelles, sans aucun attrait ni pour les pierres ni pour l'histoire. À vrai dire, les machins de naguère, les trucs d'autrefois, les rois gothiques dans des églises romanes, les vitraux qui décoraient les remparts lui donnaient le sentiment de retourner au collège. De temps à autre, une anecdote croustillante ou un portrait plus ou moins croquignolesque le distraient, mais le plus souvent, il confondait les siècles, mélangeait les styles et suivait des raccourcis hasardeux :

— Louis XIV, c'était au XIVe siècle ?

Quand Anne rapportait une pareille question à une copine, elle racontait aussi sa colère immédiate et sans bornes. Un malheur n'arrivant jamais seul, les colères d'Anne amusaient Pierrot !

— Tiens, gare-toi là. On va finir à pied. Au pas de course. Dépêche-toi. Allez, vite...

Aussitôt, le couple fila le long des trottoirs, franchit la voûte fraîche, présenta les billets qu'Anne tenait à la main comme de précieux sésames. Ils rejoignirent le groupe réuni à l'ombre d'un gros arbre, où le guide discutait avec des visiteurs, les questions à brûle-pourpoint semblaient plus jetées en vrac que consécutives à un exposé.

— Tu vois, glissa le mari essoufflé, si ça se trouve, on n'est même pas les derniers.

Jean-Patrick

Variations hivernales



Toutes les têtes sont tournées vers la venue du Père Noël ; on reste au chaud pour se protéger du froid qui s'installe ; rien n'est plus important que les yeux des enfants émerveillés.

Pour participer à ce moment de bonheur, parfois naïf, parfois sincère, raconte-nous une belle histoire, un bon souvenir.

L'âne et la citrouille

— Qu'est-ce que tu fais là, sur le seuil de la maison alors que tu devrais être dans le jardin avec les autres citrouilles ?

— Tu es surpris, Bourricot, mais aujourd'hui c'est un grand jour et j'en suis la vedette.

— Toi, une vedette de quoi ?

— J'ai été choisie parmi toutes les citrouilles du jardin comme étant la plus belle.

— C'est vrai que tu as une belle couleur orange, tu es bien ronde, pas de défaut d'aspect, tu es une belle citrouille.

— On prépare Halloween, bientôt on va me dessiner une bouche, des yeux et à l'intérieur on va allumer une bougie. Je vais être installée sur le rebord de la fenêtre afin que tout le monde puisse m'admirer.

— Tu crois faire fuir les cambrioleurs peut-être ?

— Idiot, c'est la fête et j'en suis le symbole.

— Ah oui, ce truc qui vient des Américains, les enfants se déguisent en croque-morts en criant et faisant du bruit dans la rue pour effrayer les passants.

— Pas exactement, ce n'est pas le but. Ils viennent quémander des bonbons, ça les amuse, en groupe c'est rigolo.

— C'est une forme de racket, car si on ne donne pas ils menacent de jeter un sort !

— Mais c'est un jeu pas méchant du tout. Les gens s'en amusent.

— Et que font-ils des bonbons récoltés ?

— Comme ils sont en bande, eh bien ils se les partagent, c'est l'esprit d'équipe. Et bien sûr, ils les dégustent.

— Ouais, ça ne me plaît pas trop. J'avoue que je préfère la fête de Noël, c'est plus calme, plus intime, il y a la décoration du sapin, puis l'attente des cadeaux pour les enfants.

— C'est plus familial, disons.

— Et puis il y a la crèche qui est présente dans presque toutes les maisons. Et au village, il y a la crèche vivante... et je deviens la vedette. Avec le bœuf, nous attendons la venue du petit Jésus, ça sent bon la paille et le foin. C'est bucolique, c'est simple et c'est beau.

— Et pourquoi les maisons sont-elles décorées ?

— Mais pour la fête de Noël, l'arrivée de Jésus !

— Dis Bourricot, tu as de grandes oreilles mais une mauvaise vue, car pour la simplicité tu repasseras. Quand on voit cette débauche de lumières, à l'intérieur et à l'extérieur, je me demande si certains croient que Jésus n'est pas né à Bethléem mais à Las Vegas.

Claude

Mes jours pluvieux

Au travail à Dieppe, nous sommes amenés à utiliser l'outil qui quoi dont où.
À quel bonheur
De jours pluvieux, nous pensions à connaître cet outil qui nous fait tant rêver.
Nous pensions à construire un questionnaire.
Si bien que le rallye nous guette.
Partager l'essence même de la gestion locale de cette ville.
L'excultoire à la réussite se faisait ressentir.
Mais à quoi nous attendre.

Laurie

Noël dans la clairière

Noël approchait. Jolie Poupée et Gentil Garçon, les deux jeunes renardeaux étaient tout excités par l'approche de cette belle fête. Ils avaient envoyé une belle lettre au Père Noël :

Jolie Poupée voulait une cuisine comme Maman pour faire de beaux gâteaux et Gentil Garçon, lui, voulait des outils pour aider Papa à bricoler. L'humeur était joyeuse dans la maison qui sentait bon le gâteau tout juste sorti du four. Mais, car il y avait un mais...

Jolie Poupée avait un souci. Elle appela doucement Gentil Garçon et lui murmura dans le creux de l'oreille :

— Je vais écrire au Père Noël pour Papa et Maman...

Gentil Garçon lui demanda, interloqué :

— Mais pourquoi ? le Père Noël vient pour les petits enfants, pas pour les grandes personnes !

Jolie Poupée lui répondit :

— Pourquoi pas ? Ils sont gentils aussi avec nous, ils nous grondent peut-être, mais c'est pour notre bien. J'ai vu Maman qui regardait dans un magazine un beau tablier vert à volants, il y avait des broderies de coccinelles dessus. Elle avait les yeux qui brillaient. Et Papa, ne crois-tu pas qu'un beau bonnet lui tiendrait chaud les oreilles quand il va chasser dans la forêt plutôt que ce vieux galurin tout mité ? Allez, on va écrire une autre lettre au Père Noël !

Gentil Garçon était d'accord avec elle. Le père Noël allait venir aussi pour Papa et Maman.

Ils annoncèrent à Maman Renard qu'ils allaient se promener dans la neige toute fraîche qui était tombée la nuit. En réalité, ils cherchèrent une belle feuille de chêne, qui leur servirait de papier, et une aiguille de pin, qui ferait l'affaire comme crayon. Assis sur une pierre, ils écrivirent une belle lettre au Père Noël dans laquelle ils mirent tout leur cœur pour lui demander un cadeau au pied du sapin pour Papa Renard et Maman Renard. Ils glissèrent la feuille dans la boîte aux lettres des lutins, qui trônait fièrement au milieu de la clairière, et revinrent tout gais vers la maison.

Le jour passa à toute vitesse. La nuit de Noël approchait. Jolie Poupée et Gentil Garçon étaient au lit après une soirée magique. Papa racontait des blagues et Maman riait de toutes ses dents en voyant la joie se peindre sur le minois de chacun de ses petits renards. Ils avaient déposé un verre de lait pour le Père Noël et des carottes pour les rennes près de la cheminée.

Puis, pelotonnés dans leurs petits lits, ils essayèrent de ne pas s'endormir. Mais ce fut vain, leurs yeux se fermèrent sur des promesses de cadeaux.

La lune était haute dans le ciel glacé et étoilé, quand soudain, des bruits de tintements de clochettes, de claquements de sabots se firent entendre dans la clairière... Le père Noël arrivait. Sans bruit, il passa par la cheminée, déposa quatre beaux paquets au pied du sapin, but son verre de lait et prit les carottes pour les rennes qui méritaient bien une petite gourmandise.

Puis, il alla voir Jolie Poupée et Gentil Garçon dans leur chambre, caressa leurs petits museaux endormis et leur murmura pour ne pas les réveiller :

— Vous êtes de gentils enfants, vos parents sont fiers de vous. Ils vous aiment.

Et il repartit vers d'autres contrées... car il était très attendu...

Le lendemain matin, réveillés par les rayons d'un pâle soleil d'hiver, Jolie Poupée et Gentil Garçon se précipitèrent dans le salon vers le sapin décoré, au pied duquel se trouvaient quatre beaux cadeaux enrubannés, avec le nom de chacun écrit dessus. Maman Renard découvrit un beau tablier vert avec des volants et des coccinelles brodées. Elle le mit de suite, les yeux pétillants de joie. Papa, heureux, son nouveau bonnet sur la tête, la prit dans ses pattes et la fit tourner dans la salle en chantant.

Jolie Poupée et Gentil Garçon applaudissaient et riaient de la joie de leurs parents. Ils avaient leur cadeau mais ils apprenaient aussi ce qu'était la générosité : ils savaient maintenant que voir la joie dans les yeux des autres était un bien beau cadeau :

— Noël est décidément une belle fête ! dirent-ils en chœur.

Isabelle

Jade et le chaton

Ce mercredi-là, Jade a accepté d'accompagner Claude à la ferme d'un ami. Il s'agit d'une ferme de la campagne normande, où les champs servent aux vaches à paître, les étendues de terre sont consacrées aux cultures céréalières pour nourrir les bêtes et d'une salle de traite, où les 80 vaches sont traitées matin et soir par l'agriculteur.

Elle était contente de voir les vaches, les petits veaux ; même si parfois « ça sentait mauvais » comme elle disait, à cause du fumier et du lisier. Quelquefois elle faisait boire les veaux qui étaient à l'abri sous des niches. Il y avait aussi les chiens de garde de la ferme, qu'elle caressait.

Elle aperçut 3 chatons qui jouaient dans la paille et tomba en amour d'une petite chatte blanche avec des taches noires. Elle est venue vers elle tout de suite et se frotta contre ses jambes. Elle avait des poils très doux, une moustache et une petite queue. Elle l'a prise dans ses mains et la caressa. Elle se mit à miauler doucement.

Elle a voulu l'emmener à la maison mais comme la petite chatte n'était pas encore sevrée, elle n'a pas pu. En attendant, il a fallu lui chercher un prénom. Après plusieurs jours et plein de prénoms différents, elle a choisi de l'appeler « minette » tout simplement. Il a fallu lui procurer tout ce dont elle avait besoin : une litière, un bol, une assiette, des jouets, un griffoir. Nous en avons fait des magasins pour choisir tout cela ! Et quand ce fut le bon moment, Claude et Jade sont allés chercher « minette » à la ferme. Il avait été

décidé qu'elle ne monterait pas dans les chambres sur les lits, mais Jade l'a prise sous son aile et l'emmenait dans sa chambre. Tant pis pour les poils.

Elles font une jolie équipe toutes les deux aujourd'hui.

Léa

La farandole des fruits et légumes

Un petit citron
Qui était pressé
Sur un potiron
S'est écrabouillé

En voyant cela
Une petite carotte
A mis ses grandes
Mais ne l'aïda pas

Le petit citron
S'est mis à crier
Jusqu' à ce qu'arrive
Mademoiselle l'endive

Un gros cornichon
Qui passait en haut
Se dit bien voyons
Quel drôle de tableau

Les légumes et fruits
Font la farandole
Pour se retrouver cuits
Dans la grande casserole

Il en faut cinq par jour
Minimum ou maxi
Pour paraître jolie
Et belle pour toujours

Magali

Fini, pour cette année !

— Bon, c'est fini et je n'en suis pas mécontent ! Une année à marquer d'une croix blanche.

La période de Noël est achevée dans le supermarché et Emmanuel, le directeur, est soulagé. Le chiffre d'affaires a dépassé le plafond visé : les pourcentages sont tous au vert, comme les sapins vendus sur le

parking ; les bûches chocolatées importées d'Amérique sont parties malgré les manifestations de paysans ; le Champagne chinois est arrivé en dehors des contrôles douaniers... Tout s'est écoulé comme des petits pains, eux-mêmes à la composition incertaine ! Emmanuel s'est félicité des "extras" embauchés au lance-pierre, des étudiants heureux de toucher un pécule et acheter à bas prix les cadeaux que le magasin mettait en promotion, avec une belle marge !

Les résultats ont des allures de grand soleil.

Mais un problème est resté en travers de la gorge du directeur. Il croyait avoir tout prévu pour que la féerie saisonnière ressemble à un dessin animé, tout mis en place avec trois mois d'avance pour que les enfants aient les yeux brillants, comme dans le communiqué repris en chœur par les journaux en mal d'inspiration, tout programmé en merchandising, en marketing, en publicité, en sonorisation et même en brumisateurs sur les bûches décongelées, afin de leur donner l'impression de débarquer du pôle.

Il avait tout prévu sauf ça !

En septembre, il a recruté deux pères Noël : deux colosses aux épaules carrées :

— Pas besoin d'oreillers pour qu'ils aient l'air de bibendums polaires, s'était moqué le syndicaliste.

Le premier habillé en rouge était censé rassurer les clients attachés à la version Coca-Cola qui retrouvaient, sans une once de réflexion, leur personnage symbolique :

— Faut pas aller contre les clients, c'est eux qui paient ! avait scandé Emmanuel à sa responsable des ressources humaines.

Le second costumé en vert devait contenter les militants de la tradition typique, ancestrale et séculaire, qui font remonter le célèbre guignol au moyen-âge, à l'antiquité, voire à la pré-histoire :

— Faut pas aller contre les clients, c'est eux qui paient ! avait soutenu Emmanuel.

— Vous l'avez déjà dit, avait osé remarquer la responsable des ressources humaines.

— Je sais, je me répète. Mais n'oubliez pas que les clients sont rois ! avait-il affirmé avec véhémence.

Le directeur avait envisagé de faire bosser les vieillards barbus un jour sur deux ; car le droit du travail contrecarre la magie saisonnière et le délégué confédéral est toujours à l'affût. La répartition des séances avait eu de quoi arracher un à un tous les poils de la tignasse et de la barbe des deux bedonnants. On a tiré au sort. L'intelligence artificielle a tenté de ré-équilibrer la charge. On a coupé la poire en deux. Après trois heures de concertation, un jour, un seul, tenait encore tête, même à la conciliation syndicale : le samedi pile-poil avant la tournée du traîneau.

C'est là que le problème a pris toute son ampleur. En pleine affluence, à l'heure de pointe, les deux pères Noël étaient de service et se faisaient prendre en photo, vêtus des houppelandes aux couleurs attirées, coincés dans des fauteuils inconfortables, la hotte au pied, distribuant les stickers du supermarché et faisant sauter la marmaille sur les genoux. Ça piaillait, ça tirait sur la barbe cotonneuse ou ça débitait une liste incroyable de souhaits électroniques, aperçus en publicité à la télé :

— Pourvu qu'on en ait encore en stock et que les parents aient la bonne idée de les acheter dans le magasin... s'époumonait Emmanuel.

Quand tout à coup, une clameur se fit entendre, plus forte que les sérénades de circonstance. Les clients serraient les rangs pour assister au spectacle improvisé. Les employés interrompirent le rangement des marchandises et se regroupaient, croyant à une mise en scène originale. Même le chef des fruits et légumes, à la voix tonitruante, pensa à une invention inédite. Après un moment d'hésitation, il tenta quand même d'intervenir, mais rien ne semblait pouvoir arrêter les deux lascars.

Le père Noël vert avait agrippé son confrère rouge par le col et lui fichait des baffes dans le bonnet. L'autre, pas en reste, lui retournait son poing dans la perruque qui eut la bonne idée de s'arracher du crâne. En réaction, le bonhomme inspiré des Yankees ficha des torgnoles à l'Européen qui le flageola avec un paquet de poireaux. La magie de fin d'année ressemblait à un pugilat de gladiateurs, à une corrida, à un combat d'amazones en chaleur devant un prince charmant :

— Saloperie, t'as voulu piquer ma place. T'avais pas à t'asseoir sur mon trône.

— Connard, j'étais juste parti aux chiottes.

— Ah pour chier, tu sais y faire...

Les deux personnages surnaturels rappelaient les vicissitudes humaines et ramenaient leur suprématie mirifique à des contraintes basement viscérales.

— On n'aurait pas dû leur promettre une commission sur les photos, osa remarquer la responsable des ressources humaines, ils se chamaillent pour avoir la meilleure place.

Emmanuel était absent du magasin à ce moment-là ; il n'aurait pas survécu à l'épreuve.

Jean-Patrick

Un beau jour d'automne

Olivier m'emmène à la collecte de champignons. Comme à la même époque chaque année.

Que de bonheur, cette cueillette Olivier

Fait bien attention là où tu mets les pieds

Mince Olivier, j'ai renversé le panier par terre. Heureusement, il n'y en a un

Que va dire Olivier, moi qui aurait aimé faire une cabane dans le bois, avec de la mousse et des branches de bois

Lolotte, la cueillette avance ?

Ouï Olivier, il y en a des noirâtres, des blanchâtres, des rougeâtres.

Et tout pis tout

Faisons attention à l'intoxication alimentaire. En moi-même j'avais une confiance en notre récolte

Olivier conclu qu'avec trois œufs notre festin nous attendez toujours

Quel bonheur culinaire.

Laurie

Un territoire sûr



En son infinie sagesse, le doyen de l'atelier a tiré, de sa main innocente, une consigne immédiate.

Elle disait :

Définis un territoire comme "sûr".

Et si...

Il était imposant et tellement obséquieux.

Son regard sans pitié se riva au mien, m'intimant de ne pas bouger. Puis, un grondement menaçant s'échappa de sa gorge puissante. Cela me glaça os. Il semblait me dire : « Je suis là, je t'attaque si je veux et où je veux ». Je retenais mon souffle, consciente du danger qu'il représentait et je me demandais quelle stratégie adopter face à lui. Me sauver en courant me semblait bien délicat. Rester immobile, sans le regarder dans les yeux ? pourquoi pas, bien que... Les solutions n'étaient pas très nombreuses et sa musculature puissante me donnait curieusement une désagréable impression d'infériorité.

Seule une immense baie vitrée me séparait de lui. Elle seule avait vraiment pour mérite de dissiper mon inquiétude et calmer ainsi mon imagination galopante face à ce magnifique tigre du Bengale.

Isabelle

Le nid

Il est unique, inimitable. C'est le premier et le dernier recours. C'est la solution, la résolution de tous les maux. Tant qu'il est tout prêt de soi, la vie est magique. Tout est possible, comme dans un rêve. C'est un miroir où tout est beau. S'y blottir c'est devenir intouchable, éternel. On y trouve compréhension, encouragements, soutien, consolation et réconfort. Un jour, on le perd de vue. Il s'éloigne pour de bon et tout devient plus difficile car le remplacer, c'est compliqué. Il est encore un peu là, mais c'est différent.

Ce refuge c'est le cœur de sa maman !

Pascal

Un chemin tranquille

Par où prolonger ma balade ? Choisir un endroit sans embûches.

Je ne connais pas beaucoup ce paysage de bord de mer. Ce chemin qui descend entre deux falaises, pas très sûr. Si je monte vers les falaises et suis le chemin des douaniers ? Très anxiogène, car le vide m'attire.

Pourquoi suis-je venue dans ce lieu où je ne vais même pas prendre mon pied ! Que faire ?

Si je quitte la côte et me rends dans les champs, je trouverai des chemins plats, boueux, mais sans risques.

Au loin, j'aperçois une petite cabane, tout proche, prête à m'accueillir. Il se met à pleuvoir et voilà un abri sûr, pour un petit repos.

J'imagine même qu'à plusieurs, on pourrait y faire un feu, y prendre un petit goûter. Pour le moment, je vais m'y détendre avant de repartir vers le point de départ.

Nicole

Le château

Sur le bord d'un fossé,
Je me suis approchée.
La terre était parsemée
De cailloux dentelés.
En rapprochant mon nez
Je vis que c'était ma destinée.
Un château délabré
Assurait ma sécurité.
Des moutons y paissaient
Entre les murailles entremêlées,
J'en étais émerveillée.
Dans cette douce matinée,

Soudain l'herbe à mes pieds
Se mit à chanter,
J'en fus toute retournée.
De cet havre de paix,
Je me mis à rêver
Jusqu'à la prochaine rosée.
Quand la nuit est arrivée,
Alors j'ai pleuré.
Tous les animaux m'avaient entourée
De leur pleine bonté.
Je me suis réveillée,
Les larmes me suis essuyées.

Magali

La ville d'été

Une route au milieu d'une vaste étendue de sable. Inquiétant pour ceux qui n'osent pas affronter ce que l'on appelle *le désert*. On quitte la route pour prendre une piste qui descend, des rochers, des crevasses qui obligent à faire des détours. Enfin des maisons, des palmiers, un peu de fraîcheur, c'est le M'zab.

On contourne Ghardaia, la plus connue et arrivons près des autres petites villes : Bounoura, El Atteuf... Il y en a quatre.

De mai à octobre les habitants quittent leur maison et vont se réfugier dans ce qu'ils appellent la ville d'été : des constructions en briques non cuites, chacune entourée d'un petit jardin clos par un mur en terre. Ils y font pousser de la vigne, pas pour le raisin, mais ses feuilles larges protègent des rayons du soleil très brûlant en cette saison. Le jardin fournit les légumes, les palmiers les dattes et un agneau rôti donne la viande certains jours.

Pas de voitures, le silence troublé par le bruit de l'eau s'écoulant des canaux et parfois par quelques disputes relatives à sa distribution.

Une vie simple et tranquille.

Claude

Demi-tour

— Comment se sortir de ce guêpier ?

Max se pose la même question que ses trois compagnons d'expédition. Depuis le matin, ils marchent en suivant les balises peintes sur les murs, les clôtures de la campagne et les arbres de la forêt, mais les marques ont disparu sans que personne ne s'en aperçoive.

— On a dû en louper une et on est hors-circuit.

Le constat court dans toutes les têtes ; Max, avec sa tendance à noircir le moindre problème, avoue ses craintes. Quand il randonne en solitaire, il est sur ses gardes en permanence et, à la plus petite erreur, il sait à qui s'en prendre ; mais en groupe, il n'ose pas accuser l'un ou l'autre, sauf lui-même parfois !

— On revient sur nos pas ? propose-t-il d'un ton qui ressemble à la prière.

Luc redoute de devoir doubler des kilomètres avant de retrouver un repère fiable. Marie imagine lire une nouvelle balise dans quelques pas. Comme toujours, Kevin donne raison au dernier qui a parlé.

Le groupe s'étire sur le chemin du retour, le jour commence à s'assombrir, les esprits cogitent, les yeux scrutent les troncs, les lèvres se taisent.

Au premier croisement, chacun se met en quête d'une marque capable d'indiquer le chemin à suivre.

— Là, crie Marie, des traits ; mais ils sont plutôt décolorés !

— Et ils sont pas jaunes. Ils sont bleus, déplore Max, dont les idées ont déjà la couleur du ciel. On est paumé de paumé, larmoie-t-il.

Quand tout à coup, vingt pas plus loin, Luc se met à hurler :

— Ça y est, j'ai trouvé : une flèche ! Jaune celle-là. On aurait dû tourner à gauche...

Un vent de soulagement souffle sur l'équipée. Heureux d'être ensemble pour une journée de plein-air, plongés dans des conversations au contenu déjà oublié, certains que tous les chemins mènent à Rome, les quatre amis avaient filé tête baissée, en baladins insoucians.

Par chance, Max s'est fait une belle frayeur et l'a partagée avec naïveté.

— Tu vois, lui glisse la maternelle Marie, on va rentrer à la maison, en territoire plus sûr !

Jean-Patrick

Un beau jour d'automne

Les agriculteurs Tréportais, se sont trouvés dans un pétrin.

Les maïs ne pouvaient être ramassés. A l'époque, aucun entrepreneur région Tréportaise ne pouvait faire le travail.

Début années 80

Mon grand père avait le bec adéquat. Une tempête avait couché les maïs.

Il a croché ses becs à chaîne qui seul mon grand père avait.

Le travail était fait.

Pour anecdote, ses clients de la tempête, 40 ans après, avait été présent dans la clientèle du grand père.

4 générations avaient servi cette clientèle.
Quel bonheur ce territoire sûr.

Laurie

Tout à fait possible !

Le petit bar du commerce, dont les murs défraîchis auraient bien besoin d'un bon coup de pinceau, son odeur de tabac froid mélangée à l'eau de javel des sols fraîchement lavés, son flipper, son juke-box, ses fléchettes, semblent appréciés de la clientèle.

Armand, son propriétaire, ouvre tous les matins à 6 h 30.

La gitane maïs au coin du bec, il prépare gentiment les tasses à café.

Avec son tablier bleu indigo et ses cheveux gominés à la brillantine Roja, c'est un homme bedonnant à la carrure imposante qui sans nul doute a fait partie du club de rugby du village, les trophées sur l'étagère au-dessus du comptoir en témoignent.

Tout se met en place pour la journée.

Il accueille le boulanger. Comme tous les matins, il lui apporte les croissants chauds et le pain frais qui servira à préparer les sandwiches jambon beurre cornichons pour les gens trop pressés pour prendre le temps d'avaler un repas chaud en cet hiver glacial de 1960.

Paulo, le garagiste, le plus fidèle client et ami d'Armand arrive.

— B'jour Armand. Un p'tit serré, s'il te plaît !

— B'jour Paulo, ça roule ce matin ?

— Ouais ! du boulot à la pelle aujourd'hui, vais avoir froid aux battoirs.

Le Paulo est célibataire, il a toujours vécu avec sa mère, femme possessive ne laissant aucune place à une autre. Maintenant qu'elle est décédée il est un peu tard pour trouver l'âme sœur, même s'il a déjà essayé à maintes reprises. Son laisser-aller en est sans doute la cause, l'eau et le savon ne font pas parti de son quotidien.

Mais c'est l'ami du patron.

— Hé, la Jeanine, au lieu de bâiller aux corneilles, tu ferais mieux de t'activer avec ton balai, et sans broncher !

Jeanine est une petite bonne femme un peu rondouillette, aux cheveux grisonnants, portant une blouse à fleurs qui n'est pas de toute jeunesse.

— Oui, oui ! y a pas le feu ! répond elle en soufflant.

— B'jour tout le monde !

Là, c'est la Ginette qui arrive triomphante après avoir déposé ses gamins à l'école. Bonne mère de famille respectable qui élève ses trois enfants dans la plus stricte éducation.

Comme d'habitude tirée à quatre épingles, elle porte ce matin un tailleur bleu marine sur un chemisier blanc immaculé, boutonné comme il se doit jusqu'au cou, des talons aiguilles lui confèrent une silhouette élancée malgré sa petite taille.

À son passage, des effluves d'eau de javel reflètent la propreté de son logis.

— Vous savez la nouvelle ? lance-t-elle sans se préoccuper des clients.

— Non, répond Paulo, tout en savourant son croissant.

— Et toi Armand ?

— Hum ! dit-il en soupirant, il est trop habitué aux ragots de Ginette.

Ginette a l'art et la manière de colporter des faits divers, qu'ils soient réels ou faux. D'ailleurs, elle a une réputation de « sale langue », et ce malgré les rappels à l'ordre de son mari, notable dans ce petit bourg de 900 habitants.

— Bah quoi ! le curé et la boulangère ? dit-elle.

— Ha ! répond Paulo

— Té pas bien ! répond Armand en jetant un coup d'œil vers les clients qui n'ont rien perdu de la scène.

— Mais si ! on les a vu ensemble à la foire aux bestiaux...

— Tu parles ! dit Paulo la bouche pleine, s'il y avait anguille sous roche, ils ne se seraient pas montrés en public.

— Oui. Bah, c'est quand même bizarre. C'est ce qu'on m'a dit ! en tout cas, quand le chat dort (elle parle du boulanger) la souris court.

Sur ce, elle part, satisfaite, la clientèle ayant bien suivi la conversation, ne manquera pas à son tour de colporter la rumeur.

— T'en pense quoi ? dit Paulo à Armand ?

— Oh là, tu connais Ginette !

— Mais tu sais, ce n'est pas la première fois que ça arrive, l'ancien curé du village voisin a bien été muté.

— C'est tout à fait possible après tout !

Gisèle

Les mots en liberté



Chacun des participants a offert deux mots qui rimaient.
Puis totale liberté pour les utiliser à son gré.
Un texte en prose, un texte en vers.

S'IL NEIGE

S'il neige,
Mets ton pantalon beige.
L'oiseau s'envole
A côté du bénévole
Je suis prudent quand je vole
Avec mon avion qui bricole.
J'ai du chagrin,
Mon ami devient malin.
Dans les pays chauds
Tout semble beau.
Si tu veux partager mon amour
Il faut que tu sois présente, toujours.
Avec toi, ce sera de la bienveillance
Mais tu seras toujours sous ma surveillance.
Dis-moi l'heure à ta montre,
Ne triche pas, tu es déjà contre.

André

HENRI

Henri regarde sa montre
Il se réveille après une nuit d'amour,
Cela durera-t-il toujours ?
Sa belle est près de lui, tout contre,
Elle le regarde avec bienveillance
Et soulève l'édredon tout chaud.
Pas besoin de surveillance,
Avec elle il fera toujours beau.
Terminés les jours de chagrin,
Avec le temps tout s'envole.
Il l'a compris, il est malin.
Sera-t-il toujours bénévole
Pour aller faire des bricoles
Où déblayer les monceaux de neige ?
Il sort, une mésange vole
Et se pose sur des brindilles beiges.

Danièle

AMOUR, TOUJOURS

Une douce histoire d'amour
Faite pour durer toujours
Chassait au loin les chagrins.
La belle histoire nous montre
Le moyen de lutter contre
Les parents et leur surveillance,
Elle chante la bienveillance
Des Anciens plus bénévoles
Avec les amours qui s'envolent.
Après l'été et les temps chauds
Vient celui de l'automne moins beau
Fini les rires et la bricoles

COMME UN BÉNÉVOLE

Comme un bénévole
Qui s'envole,
Je te montre
Que je suis contre
Cette bienveillance
Qui mérite une surveillance.
Il fait chaud,
Il fait beau,
Mais mon chagrin
Est d'humeur malin.
Il faudrait que je vole,
Sinon ça bricole.

L'oiseau même perd son vol.
Le blanc virginal devient beige
Et les larmes de la neige.

Jean-Patrick

Dans la neige,
Aux reflets beiges,
L'amour
Rime avec toujours.

Magali

LE CHAGRIN

Ce n'est pas malin d'avoir du chagrin contre la montre et les aiguilles qui défilent.

Ce matin, il fait beau mais un peu chaud. La surveillance du ciel indique une journée remplie de bienveillance, par un vol d'oies sauvages qui repart vers le Sud, ça ne bricole pas, elles sont bien réunies en V.

Cela éloigne la neige, mon manteau beige me protège des intempéries.

Le malheur s'envole, même pour les bénévoles, pas l'amour qui dure toujours.

Nicole

LE BONHOMME DE NEIGE

Un bonhomme de neige
Qui se croyait malin
Avait chaud
Il était bénévole
Bourré de bienveillance
Et d'amour
Il n'avait rien contre
Ce qu'on dit la bricole
Ou le vol
Pas celui de la montre
Tirée à la toujours
Bienveillance
Mais quand on s'envole
Après des câlins beaux
D'un chagrin
Sous la couette beige.

Jean-Patrick

Les mots inattendus



Chaque participant a dessiné un cercle et des rayons au centre d'une feuille. Chacun a noté six mots que lui inspirait le mot central, donné par l'animateur.

La consigne : composer un texte avec les six mots, sans parler du thème d'origine.

La fuite

La guerre n'a épargné personne.

Mes souvenirs remontent à ma mémoire, ils sont intacts, j'avais dix ans.

Je suis en CM1, je ne travaille pas trop mal, mes parents sont fiers de moi.

Tous les matins après mon petit déjeuner composé de porridge, je prends le chemin de l'école, mon père rentre, m'ébouriffe les cheveux et monte se coucher avec un « travaille bien fiston ! ». Je me pose souvent la question « mais que fait-il donc la nuit ? ».

Ma mère, quant à elle, vague à ses occupations de femme au foyer : la préparation du souper, le ménage. À cette époque les repas du soir sont frugaux, les légumes frais absents, il faut se contenter d'une soupe dans laquelle nage des croûtons de pain bis, parfois un fruit et très rarement un morceau de porc bouilli. C'est notre quotidien.

Les pommes de terre, quant à elles, sont remplacées par des rutabagas ou topinambours que ma mère essaye tant bien que mal d'agrémenter avec le peu d'ingrédients en sa possession. Je déteste ces légumes, ils me font mal au ventre et me donnent des gaz.

Le gouvernement a émis des tickets de rationnement, cependant il reste difficile de trouver certaines denrées alimentaires tel que sucre, café, riz, pâtes, beurre, lait et fromage, mais aussi vin, tabac, vêtements, chaussures et combustibles.

La viande est pratiquement introuvable, sauf pour les plus malins qui s'aventurent dans la filière du marché noir, comme mon père. Il améliore ainsi l'ordinaire de nos repas.

Ce soir-là, mon père, bon gars mais soupe au lait, est bien calme, trop par rapport à d'habitude. Il débambule le plus discrètement possible entre la porte d'entrée et la fenêtre, sans bouger les rideaux, il guette, mais il guette quoi ? qui ?

Après le repas je réintègre ma chambre pour réviser mes leçons. Avec son papier peint enfantin, je m'y sens bien, c'est mon refuge. Soudain, j'entends cogner à la porte d'entrée, qu'est-ce que ça peut être ? Vu l'heure tardive, et le couvre-feu, c'est inquiétant. Les pas de mon père résonnent sur le parquet ciré.

— Qui est là ? demanda-t-il

— Ouvre-moi vite ! répondit un homme.

Après avoir hésité un moment, mon père ouvre.

— Tu es prêt ? lance l'individu.

— Oui ! répond mon père.

Je me précipite hors de ma chambre, et je le vois, là dans l'encoignure de la porte d'entrée, avec son béret et son cabas. Il transpire à grosses gouttes, son souffle laisse deviner qu'il a dû fuir et courir à en perdre haleine. Ils échangent juste un regard. Sans un mot mon père me prend par la main et m'entraîne hors de la maison, suivis de ma mère en pleurs. Je ne comprends pas !

— Que se passe-t-il, papa ?

— T'inquiète pas mon fils, me répondit-il, nous allons faire un petit voyage !

— Je peux prendre mes affaires ?

— Nous n'avons pas le temps, plus tard !

Une camionnette stationnée au coin de la rue nous fait des appels de phares brefs. Recouvertes de bâches, plusieurs personnes sont déjà installées à l'intérieur, certaines conversent dans une langue que je ne connais pas. Nous prenons place à notre tour. Le véhicule démarre en trombes.

— Maman, j'ai peur !

— Tout va bien, mon chéri, me répond-elle en resserrant son étreinte.

Je m'endors rassuré par ses paroles. Il s'est sans doute passé un long moment, quand la camionnette s'arrête. Il fait nuit noire.

— Où sommes-nous ?

Nous descendons du véhicule, l'homme au béret nous fait signe de le suivre, il n'a qu'une simple lampe de poche, il est difficile de lui emboîter le pas.

Aie ! je me tords les chevilles, Marcel, c'est son prénom, revient sur ses pas et me hisse sur son dos.

— Ça ira plus vite ! dit-il à ma mère.

Tant bien que mal, nous arrivons à l'orée d'un sous-bois où une dizaine de personnes attendent déjà. Mais ils attendent quoi au juste ? Emmitouflés dans des couvertures de fortune, les morsures du froid pénètrent les chairs. Je claque des dents, j'ai froid aux mains, aux pieds, je veux ma maison, mon lit.

— Maman, j'ai faim !

Marcel ouvre son cabas. Il distribue baguette et breuvage bien chaud sorti tout droit de son thermos, c'est de la chicorée, maman m'en a déjà fait goûter. J'aime bien, ça réchauffe.

— Il faut dormir maintenant ! dit-il, le chemin sera long demain.

Nous nous regroupons, le plus près possible afin de nous réchauffer. Mon père, quant à lui, monte la garde avec Marcel.

La nuit fut courte. Je n'ai pas beaucoup dormi, j'ai eu tellement peur, l'ombre des branches d'arbres ressemblait à des grands bras prêts à m'emmener, les craquements, le hurlement des loups me faisait frissonner non plus de froid, mais de frayeur.

— Debout tout le monde, il est l'heure ! dit mon père,

— Dépêchez-vous de rassembler vos affaires, nous partons dans dix minutes.

— Est-ce que nous pouvons avoir quelque chose à manger ? interroge un garçonnet un peu plus âgé que moi.

— Plus tard, nous n'avons pas le temps, il faut partir vite, on nous attend !

Le petit groupe encore ensommeillé se mouve lentement, l'aube commence à se lever.

— Allez, dépêchez-vous !

À travers les bois et les champs, nous marchons environ une heure, le soleil pointe ses premiers rayons, qui nous réchauffent les os après une nuit glaciale. La rosée recouvre les herbes folles, les premiers insectes commence à virevolter pour le plus grand plaisir des oiseaux. Nous arrivons au bout d'une clairière où un individu nous fait signe d'avancer.

— Nous y sommes ! indique Marcel

— Où ? je demande à mon père

— En Suisse mon garçon ! notre pays d'adoption !

— Mais pourquoi ? nous avons déjà un chez nous !

— Nous reviendrons quand la guerre sera finie. Pour le moment, la Suisse sera notre terre d'accueil.
Je compris plus tard que mon père faisait partie d'un réseau de maquisards. Il avait été dénoncé par des collabos, il fallait fuir au plus vite avant d'être arrêté par la Gestapo.

Gisèle

Soirée tranquille

Comme chaque soir vers 19h30, le dîner prêt à être servi, la table dressée, nous allumons la télévision. La journée est passée, les tensions peuvent retomber. J'entends de loin les informations régionales qui ne parlent que du froid. Évidemment qu'il fait froid, c'est l'hiver ! En été, on se plaint de la chaleur, en hiver, d'être congelés. Qu'est-ce qui est encore normal ? Décidément, notre réputation n'est pas volée, les français sont bien les rois des râleurs.

Soudain, les nouvelles changent. Voilà la rubrique "faits divers". La galette a fait son retour sur les étals des supermarchés et dans les boulangeries, c'est à qui trouvera la meilleure méthode pour les refourguer au client. Il paraît même que c'est à cause de cette fameuse galette que je n'ai pas trouvé d'œufs en faisant mes courses aujourd'hui : les pâtisseries ont tout liquidé dans la frangipane et la crème pâtissière.

De la cuisine, une voix me propose une petite bière, pour fêter la fin des vacances. Personnellement, ce n'est pas un événement que j'aime particulièrement célébrer. Eh puis les vacances ont déjà bien été arrosées. Les planteurs et punchs coco étaient bons sous le soleil des Antilles, il est temps de freiner un peu cette consommation. Je réponds donc que j'attendrai vendredi soir, pour fêter le début du week-end.

Après la galette, voilà un reportage sur les anniversaires de l'année 2026 qui débute : une histoire de rallye, d'hélicoptère et de chanteur qui n'est pas un héros, parti trop tôt.

Bon sang, il ne s'est donc rien passé de positif ces derniers jours ! Passé une certaine heure, les mauvaises nouvelles ne devraient plus être diffusées, pour le repos de l'esprit. Avec tout ça, me voilà qui commence à ressasser la journée, à anticiper déjà demain. Vivement que mes pensées se mettent en pause.

Enfin, j'entends les gonds de la porte de la cuisine grincer et monsieur qui arrive avec une casserole chaude entre les mains. une bonne odeur de pesto s'en échappe. Je m'assois face à lui, attrape mes couverts et tandis que nous remplissons nos assiettes, je me permets la déconnexion tant attendue en lui posant la question :

— Alors, t'as profité du soleil pour sortir sur l'eau aujourd'hui ? Il y avait un peu plus d'air qu'hier ?

Agnès

Donnant donnant

— Mes enfants, aujourd'hui, nous allons parler du peuple des Gaulois.

Quand le maître d'école commençait une leçon, on ne savait jamais à quoi s'attendre. Les Gaulois ? Personne n'avait entendu ce nom, sauf peut-être Albert, le premier de la classe, aussi fayot que langue de vipère. Le fils du maire rapportait tout chez lui et l'instituteur avait sans cesse peur de faire une bourde.

— Les Gaulois ont envahi Rome, il y a très longtemps.

Gilles était déçu, ils espéraient que les Gaulois soient une équipe de foot sélectionnée au mondial. Il n'a rien à cirer des histoires du passé :

— Que des vieux trucs qu'on ne verra jamais, crachait-il à la récréation.

— Les Gaulois étaient organisés en une monarchie, mais une monarchie avec des allures de république.

Albert écoutait avec attention, il était bien le seul. Gilles préférait papoter avec son voisin :

— Qu'est-ce qu'on en a à foutre. Il va nous raconter qu'ils ont fait la Révolution ou qu'il se sont mélangés avec les Romaines...

— Que raconte Gilles de si intéressant pour distraire son voisin ?

À ces moments-là de la journée, toute la classe tendait l'oreille : le maître avec toute son autorité, face à Gilles, le bonnet d'âne hors pair.

— Euh, je lui demandais... euh, si Romain était un pays ?

L'instituteur s'approcha, toisa le menteur et se lança dans une grande explication :

— En effet, Romain n'est pas un pays, pas même une nationalité, mais les habitants de Rome.

L'index levé au ciel, il ajouta :

— Rome était plus qu'une ville, tout un empire.

Soixante ans plus tard, j'ai oublié ces nuances un tantinet abstraites, je ne connais rien à l'Histoire, mais j'ai retenu une leçon plus terre à terre : les cancre sont le juste complément des enseignants, que seraient les uns sans les autres ?

Jean-Patrick

L'horloge

Cette nuit, en ce début d'hiver très froid, la neige est tombée en abondance, les toits sont couverts d'un épais tapis blanc, les arbres ont revêtu leurs manteaux de givre, et le ciel gris uniforme ressemble à une peinture délavée. Il y a longtemps que je n'avais pas vu autant de neige.

Malgré cela, je dois sortir, j'ai trop longtemps retardé ma démarche ; aujourd'hui je ne la reporterai pas. Ma grand-mère serait fière de moi ; je me souviens qu'à l'époque où je n'étais encore qu'une enfant, elle me disait :

— Tu vois ma petite, cette horloge je la tiens de ma grand-mère qui de son côté l'avait héritée de sa mère, elle est très importante pour moi et j'espère qu'elle restera dans la famille.

Je la regardais avec mes yeux d'enfants et je savais déjà que je ne la trahirais jamais ; cette horloge je la garderai précieusement quoi qu'il en coûte. Je ferme les yeux et j'entends encore son tic-tac, mais aussi la sonnerie des heures du passage du temps, le feu de la cheminée qui crépite. Je sens aussi la bonne odeur de la soupe mélangée à celle du tabac de la pipe de mon grand-père. Fini de rêver ! il est temps de partir. Je ne risque pas de prendre ma voiture, je chausse alors mes bottes fourrées et c'est parti ! J'avance difficilement, le vent est froid et humide, les nuages sont bien bas, c'est l'annonce d'une nouvelle tempête. Ah, j'aime le craquement de la neige sous mes pas !

— Mais qu'est ce qui m'a pris de sortir par un temps pareil ?

Je resserre mon écharpe, encore quelques pas et j'arrive. Vous allez sans doute vous demander où ? Vous n'avez pas deviné ? mais oui, chez l'horloger, je vais discuter avec lui de la remise en état de mon horloge comtoise, c'est l'héritage de ma grand-mère et j'y tiens comme à la prune de mes yeux.

— Bonjour Monsieur Lorphelin, il fait vraiment un temps de chien aujourd'hui, j'espère que ça va se calmer !

— À qui le dites-vous, bonjour Madame Clément !

— Je viens vous voir pour mon horloge !

— Ah oui, vous m'en aviez parlé à la dernière réunion du Conseil Municipal !

— Pourriez-vous me dire approximativement combien cela va me coûter ?

— Bien Madame Clément, je ne peux pas vous le dire comme ça... sans l'avoir vue !

— Ah !

— Je vous propose de venir la voir, vendredi prochain, bien entendu si le temps le permet ! C'est possible pour vous ?

— Ben oui ! mais si j'avais su, je ne serais pas venue, je vous aurais téléphoné !

— Je suis vraiment désolé, je peux vous raccompagner ?

— Oh je veux bien, mes petits enfants viennent après l'école et je vais leur préparer une bonne galette !

— Miam ! ils en ont de la chance, j'en ai l'eau à la bouche !

Sur ces bonnes paroles, il ferme son magasin et part récupérer sa voiture sur le parking.

— Restez là, je vous récupère au passage !

Nous arrivons temps bien que mal devant ma maison, il se gare et m'aide à descendre.

— Vous voilà arrivée !

— Merci beaucoup Monsieur Lorphelin, si vous voulez, vous pouvez entrer prendre un petit quelque chose ? je ne vous propose pas une part de galette, elle n'est pas encore faite.

— C'est très gentil à vous, mais je préfère ne pas m'attarder je dois récupérer mes enfants à l'école, avec ce temps, je n'ai pas envie de les faire attendre dehors, il fait si froid.

— Une autre fois peut-être.

— Bien faites attention à vous Monsieur Lorphelin, et à vendredi !

— À vendredi Madame Clément !

Gisèle

L'école

L'école est un lieu d'enseignement. les enfants y apprennent l'écriture, les mathématiques ainsi que l'histoire du monde et de leur pays. Institution publique, laïque, et obligatoire, elle forme les futurs citoyens aux valeurs de la République et de la vie en collectivité. L'instituteur y joue un rôle crucial. Il ne remplace en rien un papa ou une maman dans l'instruction de la politesse et du savoir-vivre, mais il forge l'esprit critique de ses élèves.

Lorsqu'un enfant s'intéresse à ce qui lui est enseigné, qu'il en accepte l'histoire, qu'il comprend la richesse apportée par la mixité du patrimoine commun et familial, alors l'instituteur a accompli sa mission. Le futur citoyen qui grandira dans ces valeurs sera conscient des droits, des libertés et des devoirs qui lui incombent. Il aura compris que c'est en trouvant un équilibre entre toutes ces notions qu'il pourra contribuer plus tard à son tour à la construction et à l'épanouissement de la nation à laquelle il appartient.

Agnès

Titre à peu près



Le hasard a attribué à chaque participant un titre ressemblant à peu près à un mot, un nom ou une expression.

Chacun était censé œuvrer à partir du titre attribué, mais des échanges ont été opérés en douce.

Qu'importe le flocon, pourvu qu'on ait l'adresse !

Anchois pommier

Il y a quelques pommiers dans mon verger et je peux faire des crêpes en aumônière, avec des quartiers de pommes à l'intérieur et une boule de glace vanille spéculoos.

Mais pourquoi ne pas y incorporer du salé ? Je n'ai que des anchois sous la main. Et ce mélange me semble invraisemblable. Je cuis donc mes pommes avec du sucre de canne et les flambe au rhum vieux. Pas mal, ma pâte à crêpes est prête !

Je sors la poêle, j'étales et je mets mes pommes à l'intérieur. Je ne ferme pas tout de suite mon aumônière, mais réfléchis :

— Ce ne serait peut-être pas trop mal de retirer les arêtes des anchois, les écraser, mettre du sucre et les incorporer à mon à ma boule de glace au spéculoos ?

Sitôt dit sitôt fait, je ferme mon aumônière et présente ma petite glace à côté ; j'ajoute les biscuits spéculoos pour accompagner le tout. Le tour est joué !

Attention à la dégustation : mes invités sont ravis et apprécient, ou alors ils sont très polis !

Nicole

L'oignon fait la farce

Un jour que papy cultivait son jardin, il me houspillait :

— Reste sur le chemin, viens pas sur la terre !

Du coup, je m'ennuyais à cent sous de l'heure ; je traînais comme une âme en peine entre la cuisine où Mamy préparait le déjeuner et l'allée, ma nouvelle prison.

Tout à coup, mamie m'appelle avec vigueur :

— On va faire une blague à ton grand-père !

Là, j'étais tout ouïe.

— Oh oui, c'est quoi ?

— Demande-lui de m'apporter un oignon de girofle.

Sans comprendre ce qu'il y avait de drôle à réclamer un légume à Papy, je portais la commande mot à mot. Papy, dans une demi colère, râlait que ce légume n'existait pas ou que j'avais compris de travers. Je repartais m'assurer que j'avais bien retenu le nom : un oignon de girofle.

Là, papy ne rigolait plus du tout et il m'envoya paître :

— Occupe-toi de tes oignons. Et si la grand-mère veut quelque chose, elle n'a qu'à venir elle-même !

En fait, à eux deux, ils avaient trouvé le moyen de m'occuper sans en déranger aucun.

Depuis, j'ai appris que le girofle se cuisine en clou, pas en oignon, et que mamie avait fait une farce à Papy. L'anecdote a fait le tour de la famille et reste comme une antiquité des parents disparus. Quand on parle de cuisine, tout le monde rigole en se rappelant que l'oignon fait la farce.

Jean-Patrick

Les gnous et les couleuvres

Les gnous sont des animaux étonnants. Ils sont très rapides, robustes, puissants mais aussi beaucoup plus malins qu'on ne le croit. Il le faut d'ailleurs car il en va de leur survie. Leurs prédateurs sont nombreux et redoutables. Les lions, les léopards, les hyènes en font leur festin. Les guépards aussi, mais eux ne s'attaquent qu'aux petits gnous de moins de six mois. Ils cherchent bien sûr les points d'eau. Au cours de leurs longs déplacements la soif est au rendez-vous. Les crocodiles aussi. Ils les attendent patiemment, immobiles et presque invisibles, tapis dans la vase, l'œil aux aguets. Leurs atouts sont la vitesse, leur vigueur. Ils donnent cher de leur peau. Mais c'est avant tout leur solidarité qui fait leur plus grande force et leur permet de situations très mal engagées.

On pourrait penser que la présence d'un reptile menaçant ou d'un félin peu sympathique suffit à les dissuader de s'approcher d'un breuvage indispensable. Ce n'est pas le cas. Boire est vital et les gnous sont téméraires et courageux. Or, il existe un animal complètement inoffensif qui leur coupe la soif et l'appétit : la couleuvre brune. Elle ne constitue aucun danger pour le troupeau. Il suffit pourtant d'un seul spécimen pour décourager toute une armée. Le troupeau renonce à se désaltérer et poursuit sa quête en faisant un large détour.

Ils vous diront tous : « La couleuvre ce n'est pas pour gnous ! »

Pascal

Ni des lèvres ni des dents

Pascal s'en allait pour la première fois aux sports d'hiver, il accompagnait sa classe de CM1. Il avait 50 ans et toutes ses dents.

C'était le matin, il devait se préparer pour sa première leçon de ski. Il enfila sa combinaison, ses après-ski. Pascal se badigeonna les lèvres d'un baume spécial après s'être lavé les dents. Il avait fière allure, tout le monde se retournait sur son passage, il souriait à pleines dents.

Soudain, il sentit comme un mauvais goût dans sa bouche. Intrigué, il alla aux toilettes de l'hôtel, et là, il découvrit avec étonnement que sa bouche était toute bleue. En effet, ses élèves, avant de partir, lui avaient glissé du bleu de méthylène dans son tube de dentifrice ! Il n'avait ni des lèvres ni des dents, mais une bouche et une mâchoire toute barbouillées de bleu.

Pascal se mit à rire aux éclats, ses sacrés garnements l'avaient bien eu.

Magali

Rodéo et Juliette

6h45, le réveil sonne. Juliette s'extirpe difficilement de son sommeil pour stopper la mélodie qui s'échappe de son téléphone. Elle ouvre un œil, puis l'autre, étire ses jambes, ses bras. Frissonne. Avant même que son corps soit totalement sorti de sa léthargie, son esprit s'est déjà mis en route, elle qui rêve de se réveiller un matin sans se poser de question sur ce qui va advenir de l'heure, de la journée, de la semaine, de l'année à venir. La voilà épuisée par ce flux incessant de pensées. Son Roméo lui dit souvent :

— Ma Juju, ça sert à rien de te tracasser comme ça, ça va te miner et c'est tout.

Ces remarques la fatiguent encore plus. Elle sait bien que se tracasser ne sert à rien. Mais c'est drôlement plus facile quand on gagne bien sa vie et qu'on a le temps et les moyens de la vivre comme on le souhaite. C'est sûr, c'est plus simple et moins fatigant quand on ne pense à rien. Mais il faut bien que quelqu'un réfléchisse au lendemain.

Ce n'est pas lui qui attend dans une maison bien trop grande plus de six mois dans l'année de savoir si sa moitié va bien, s'il n'y a pas eu d'accident à bord, s'il n'a pas sombré par 3 000 mètres de fond, s'il n'est pas en train de donner à manger aux poissons. Ce n'est pas lui non plus qui se retrouve isolé dans un coin de Bretagne, loin des siens, loin du soutien de sa famille dans les moments difficiles, juste pour les beaux yeux de son Roméo.

Et quand il est en vacances, la moitié de l'année, il ne prend même pas la peine de s'occuper des tâches de la maison, elle doit penser à quoi cuisiner le soir, faire le ménage, gérer la vaisselle. Il se contente de lui demander pourquoi elle est si fatiguée et ce qu'il peut faire pour l'aider. Et lorsque la réponse est donnée, il n'est pas capable de cuisiner deux soirs de suite sans appeler pour demander ce qu'il doit prendre aux courses.

Même quand elle est seule, elle croule sous les tâches ménagères, sous les séances d'entraînement qu'elle s'impose, parce qu'il faut bien continuer à plaire, et sous son travail, qu'elle a toujours l'impression de mal faire.

6h50, Juliette, seule au réveil ce matin, n'en peut déjà plus de toutes ces pensées qu'elle sait injustes mais qui lui échappent.

Après tout, il n'a jamais rien exigé d'elle. Au contraire, il lui dit de vivre sa vie comme elle l'entend... mais en lui donnant la majorité de ses congés parce que si elle ne lui consacre pas ses congés, ils ne passent quasiment pas de temps ensemble. Ça y est, ça continue, toujours ces sentiments négatifs qui l'assaillent. Elle ne se reconnaît plus. Alors oui, il n'exige rien d'elle, mais elle a été élevée dans une famille où l'on vit de presque rien et où la valeur de la personne s'exprime par ce que l'on fait pour les autres.

Alors elle s'acharne à essayer d'être là au maximum pour lui, parce que c'est tout ce qu'elle a à donner. Elle a depuis quelques temps, cette sensation de ne pas être assez, malgré tout ce qu'on lui dit.

6h58, elle sort du lit, il faut se bouger. Direction le tapis de gym pour un peu d'étirement. Un minimum d'entretien pour un minimum de batterie. Elle fait cet effort, pour lui aussi. Elle lui doit bien ça, rester en bonne santé pour qu'il n'ait pas de soucis à se faire pour elle. Rester en forme pour donner le change : « oui, tout va bien ». Mais si ça ne tenait qu'à elle, elle serait restée sous la couette.

7h15, Juliette se rend compte qu'elle a réussi à déconnecter pendant ces quelques minutes où la seule action à mener était de suivre les instructions données par son téléphone. Les ruminations s'apaisent un peu, se calent dans un coin de sa tête, toujours prêtes à ressortir. Un rodéo incessant, un combat sans fin pour garder le dessus sur cette bête noire.

Un rayon de soleil passe derrière les rideaux et l'aide à prendre le dessus. Pour continuer sur cette pente ascendante et éviter de se retrouver à nouveau en bord de falaise, elle se met à compter dans sa tête : 200. 197. 194. 191. 188.... Mais bientôt l'anticipation du chiffre suivant se fait trop facilement, le décompte devient automatique et la petite bête noire recommence à s'agiter.

Décidément, la journée s'annonce compliquée.

7h20, il est temps de prendre le petit déjeuner.

Elle s'assoit avec sa tartine beurrée à table et met en route les nouvelles. Mieux vaut les écouter le matin, on a la journée pour les oublier, surtout quand elles sont mauvaises.

7h35, habillage, coiffage, ces cheveux n'en font vraiment qu'à leur tête, brossage de dents. Tout s'accélère, pas le choix.

7h45, il faut ouvrir les volets, vérifier avant de partir que toutes les lumières sont bien éteintes, baisser le thermostat, un degré représente une fortune sur la facture.

7h48, Juliette se rend compte qu'elle a oublié de sortir son déjeuner du congélateur.

Et merde, il faudra bien un quart d'heure pour décongeler tout ça ce midi.

7h52, il est l'heure de partir, et vite !

Elle ferme la route et fait quelques pas avant de se retourner vers la maison et de revenir en vitesse sur ses pas : a-t-elle bien verrouillé sa porte ? Depuis quelques mois, elle a une fâcheuse tendance à tout laisser ouvert derrière elle, parfois même les fenêtres. Elle teste la clenche, c'est bon, c'est fermé.

7h55, c'est reparti, les voitures ont encore les phares allumés et elle se retrouve éblouie. Les enfants crient sur le chemin de l'école. Les pneus crissent sur le bitume. Le vent souffle et lui fait perdre l'équilibre lorsqu'elle marche au bord du trottoir.

Malgré tout, une petite pensée reconnaissante se glisse dans son esprit, comme le lasso qui l'aidera à dompter la bête pour aujourd'hui. Oui, de la reconnaissance, parce que c'est ce trajet chaque matin vers son bureau, et la perspective de voir ses collègues et de croiser du monde, qui la font continuer à avancer.

8h, la journée commence pour de bon.

Agnès

Quad neuf d'acteur !

— Wouah, ça sent le neuf ! Alors Bill, tu te lances dans la compétition ?

— Oui, je viens d'acheter ce quad tout neuf.

— Il est beau, mais la couleur marron et gris !

— J'aime bien et c'est moins salissant.

— Tu vas faire de la compète ?

— Oui, je me suis inscrit à une belle épreuve : le tour de la forêt d'Arques en trois jours.

— En trois jours !

— Ben oui, il faut d'abord que j'apprenne à monter dessus, ensuite à le démarrer.

— C'est facile tout ça.

— Hier, j'ai essayé de le démarrer... mais le vendeur ne m'avait pas dit qu'il fallait de l'essence ! Ensuite, je me suis trompé de clé. J'ai mis celle du réservoir dans le trou du démarreur.

— T'es idiot ou tu le fait exprès ?

— Moi, je suis acteur, pas mécano. On m'a dit qu'un petit quad c'était mieux que les grands couacs que je fais au théâtre.

— On s'est fichu de toi, mon pauvre !

— Possible, mais j'y vois un sacré avantage, avec mon quad, je pourrai filer plus vite et éviter les tomates qui s'écrasent sur mon costume de scène.

Claude

Têtu et vif

Les derniers rayons du soleil lui chauffent encore le visage, une légère brise s'est levée, l'eau est bercée par la lumière crépusculaire illuminant le monde aquatique.

David vient d'attraper sa dernière truite :

— Elle est belle celle-ci, 40 cm !

La maison était encore endormie lorsqu'il est parti, avalant une dernière tartine beurrée trempée dans son café au lait.

Il est arrivé à l'aube près de la rivière. La chaleur emmagasinée pendant la journée et la nuit froide a couvert de rosée les plantes et la terre, les pétales des pissenlits et les toiles d'araignées sont recouvertes de fines gouttelettes d'eau. Papillons, libellules et autres insectes colorent la rive et la forêt.

Qu'elle est belle la nature !

— Six truites pour ce soir ! lui a dit son père. Nous avons les Dubreuil qui viennent manger et la mère va nous concocter sa recette aux amandes avec la bonne crème de Marie-Louise.

Toute la journée il est resté planté là, juste avec un casse-croûte au gras de porc comme seul repas et une gourde de limonade placée dans l'eau glacée de la rivière.

Il est têtu comme une mule, le David, pas question de rentrer sans le compte de truites, c'est le plus fort à la pêche à la mouche.

Qu'elle est belle, la Dordogne, avec ses eaux tumultueuses et imprévisibles. C'est une réserve naturelle avec plusieurs espèces de poissons répertoriées, truites, brochets, sandres, perches ombres, mais aussi des migrateurs tels que les saumons, truites de mer, esturgeons.

Quel bonheur ! Allongé dans l'herbe à l'ombre d'un saule, David rêve en écoutant le clapotis de l'eau, le pépiement des oiseaux. Un milan rode à l'affût d'une nouvelle proie, un martin-pêcheur s'élance et plonge pour attraper le petit poisson qu'il a repéré depuis son perchoir.

L'eau est si claire que les poissons sont apparents, on pourrait presque les attraper à la main, mais il faut être rapide et David n'est pas bon à cette pêche-là.

— Vif comme l'eau, lui dit-on, mais seulement à la pêche à la mouche.

Il est heureux notre pêcheur.

— Le père va être content, j'en ai six !

Gisèle

Content pour rien

Vendredi, 10h du matin

Je vois cet homme depuis quelques jours, lorsque je vais faire mes courses. Il se tient à la sortie d'Intermarché. On pourrait croire qu'il mendie. Mais aucun chapeau, aucune sébile en vue !

À ses côtés se tient un tout petit chien. Il regarde avec attention les passants.

De temps en temps il se lève et se dirige d'un pas décidé vers une personne. Un homme, une femme, un enfant, il ne fait aucune distinction. À tous les coups, l'heureux(se) élu(e) se penche et le caresse. C'est vrai il est vraiment mignon avec son foulard rouge autour du cou. Et puis il est tout propre, comme s'il sortait d'un salon de beauté pour chiens. Enfin, après tout plein de caresses et de gratouillis, il retourne dans son petit panier couleur arc-en-ciel.

Alors la conversation s'engage avec son maître. On veut en savoir un peu sur l'homme au petit chien. Très rapidement, on se rend compte qu'il parle une langue inconnue. Mais de façon surprenante, cela compte peu : par son expression et surtout par ses yeux, il exprime bien mieux ce qu'aucun mot ne saurait

communiquer. Il est heureux et cela est communicatif. Chaque être rencontré repart avec une dose de bonheur en supplément. Même le petit chien semble partager cette félicité !

Qui a goûté à cet échange ne peut que souhaiter à d'autres de vivre la même expérience. Et cela explique probablement pourquoi le petit chien se dirige toujours vers une nouvelle personne.

Samedi 11h

L'homme a disparu ! Il a dû aller ailleurs partager ses étincelles de bonheur. Qui sait ? Sent-il un appel vers l'endroit où il pourra rendre quelqu'un content pour rien !

Annette

Les prénoms



Les prénoms des présents servent à former des expressions, plus ou moins surprenantes, comme ‘

Jean-Patrick aime la musique romantique.

Puis chacun est invité à mettre en scène une des expressions qu’il a imaginées.

L’escabeau bancal de Pascal

Pascal monte sur son escabeau bancal, pour un amateur de bricolage, quelle imprudence ! Arrive ce qui doit arriver : patatras !

— Au secours Gisèle ! crie-t-il.

Affolée, elle accourt pour venir en aide à son bien-aimé. Heureusement rien de cassé, mais que de sang sur le visage ! Vite en voiture, direction la clinique Mégival.

— Une fois recousu, tu auras fière allure avec ta cicatrice toute fraîche. Tes yeux n’ont rien, c’est le principal. Tu seras le centre d’intérêt à l’atelier d’écriture, se moque sa femme.

L’après-midi, une ronde s’est formée autour de lui :

— Oh Pascal, que t’est-il arrivé ? Quelle grosse cicatrice ! Ta joue est gonflée ! Et tes yeux, ils n’ont rien ?

Après maintes explications, il va quand même falloir se mettre au travail.

Danièle

Les laudes de Claude

Claude chante des laudes. Ça, c’est aujourd’hui !

Hier, c’était autre chose. Il avait commencé la journée en allant au Café de la place. Il avait bu un « petit » whisky pour se donner du cœur à l’ouvrage. En effet il avait promis à sa femme de ranger la remise. Il avait bavardé avec ses vieux copains et de fil en aiguille avait proposé une tournée générale ! Quand il sortit du café, il titubait légèrement.

— Tiens, je crois que j’ai besoin d’un petit remontant.

Il traversa la place et entra au Café des amis. Des amis, Claude en avait pleins ! Et il n’avait pas vu Pascal depuis longtemps. Au moins deux jours !

— Hé Claude, viens t’asseoir avec nous. Marcel, sers un petit calva à Claude.

Lorsque Claude s’assit, une image se profila dans son esprit : Un petit fox-terrier tout blanc avec à sa gauche son démon en rouge et à sa droite son ange gardien. Son esprit brumeux s’éclaircit un instant et il

s'exclama : Milou ! Et il faut bien le reconnaître, c'est le petit chien rouge qui gagna ! Pascal et Marcel durent le soutenir lorsqu'ils le ramenèrent chez lui.

Sa femme, très en colère l'obligea à aller se confesser. Et voilà pourquoi aujourd'hui, sur ordre du curé, Claude chantée des Laudes !

Annette

Annette et sa trottinette

Annette est une femme intrépide. Elle cache bien son jeu. On la devine réservée. Elle ne fait pas de bruit, se montre discrète. Sa voix est très douce. Annette inspire calme et sérénité. Quelle erreur ! Vous allez vous aussi découvrir le personnage intrépide et farfelu qui se cache derrière cette apparence si tranquille.

Je circulais l'autre jour dans les rues bien calmes de Saint-Nicolas. La nuit tombait et il faisait déjà très sombre. Soudain, surgie de nulle part, une trottinette passa en trombe sous mon nez ! Heureusement je roulais au pas car je n'ai pas eu le temps d'utiliser les freins. Tout est allé très vite mais j'ai encore à l'esprit cette image sidérante. Dans la lueur des phares, j'ai parfaitement reconnu l'inconsciente qui jouait avec sa vie. Incroyable, c'était Annette ! Bonnet rouge, écharpe jaune, blouson rouge grand ouvert qui volait au vent. Elle riait aux éclats ! Elle ne m'a pas reconnu, c'est impossible. Elle a en plus, avant de disparaître, trouvé le moyen de m'adresser un geste douteux, histoire de bien montrer que l'incident était volontaire ! Je n'ai toujours pas compris son comportement, peut-être pour épater les copines sur les réseaux ? Pari fou ou un défi douteux ?

Quoi qu'il en soit, j'appréhende de la retrouver en face de moi au prochain atelier d'écriture.

Pascal

Le chat de Magali

— Oh, j'irais bien me coucher, se dit Magali à la fin du film. Le sommeil la prend car le long métrage lui a paru un fieffé navet : l'histoire d'un sale type qui élève des chats et qui les empaille pour en faire des peluches !

— Tiens, à propos de chat, songe la maîtresse, il faut d'abord que je rentre Minou qui est sorti !

Magali ouvre la porte et lance un appel, puis deux, puis trois, toujours en vain.

— Où est-il encore passé ?

Le chat de Magali est un cavaleur, il rôde dans tout le quartier et n'en fait qu'à sa tête. Combien de fois a-t-elle dû aller le chercher chez des voisins ? Ils s'affolent dès qu'ils voient ce chat noir traverser leur cours ; Magali a beau leur répéter que son animal n'a plus rien d'un sorcier depuis qu'elle l'a castré, ils n'en démordent pas :

— Il a peut-être des restes mal neutralisés, ronchonnent-ils.

Ce soir, l'affaire recommence. Magali prend sa lampe de poche et fait le tour du pâté de maisons en éclairant chaque porte, chaque fenêtre ; elle surveille les entrées de garage et même les toits.

— Minou, Minou, susurre-t-elle en veillant à ne déranger personne.

À plus de minuit, la pauvre maîtresse en a marre. Elle préfère rentrer, aller se coucher.

— Tant pis pour le chat, se dit-elle, il passera la nuit dehors. Et demain matin, je vais lui passer un de ces savons !

Au moment de glisser un pied dans le lit, elle sent comme... comme une peluche tapie sous les draps !
Les images du film reprennent vie dans sa propre maison, le sale type a empaillé son chat.

— Oh, Minou, s'exclame-t-elle, la respiration coupée.

— Tu étais là, gémit-elle rassurée de retrouver son fidèle compagnon.

En guise de savon, Minou reçoit une marée d'excuses, des caresses à foison et des bisous à n'en plus finir. À tel point que le petit félin songe :

— Qu'est-ce qui lui prend de me réveiller en plein sommeil ?

Jean-Patrick

Expressions expressives



Deux expressions sont attribuées à un personnage fictif.

L'une positive et l'autre plus critique.

Les auteurs sont invités à tout mettre en scène.

Haut comme trois pommes + léger comme une plume

— Marie, tu m'épuises à sautiller partout comme ça. Viens t'asseoir un peu avec moi, que je te raconte une histoire.

Mamoun s'installe dans son fauteuil préféré et Marie le rejoint et grimpe sur ses genoux. Mamoun grimace un peu sous le poids de sa petite fille, mais une fois que tout le monde est calé, l'assise devient confortable. La vieille dame attrape alors l'album photo posé sur le guéridon à ses côtés, comme s'il avait attendu là toute la journée qu'on veuille bien s'intéresser à lui.

— Moun, qu'est-ce que tu me racontes comme histoire aujourd'hui ? Quand maman était petite ? », demande Marie, des étoiles plein les yeux. Elle adore les récits de sa grand-mère, encore plus quand elle les illustre d'images où sa maman est toute minuscule et lui ressemble comme trois gouttes d'eau.

— Non ma chérie, aujourd'hui, je te raconte quand Mamoun était petite.

Marie ouvre de grands yeux :

— Oh ! Tu as des photos avec des dinosaures ?

Madeleine éclate de rire :

— Non Marie, je n'ai pas cette chance. Ils étaient toujours trop rapides pour moi, je n'ai jamais réussi à les photographier.

Elle tourne ensuite la première page de l'album et fait apparaître quatre petites photos. Elles sont en noir et blanc, mais Marie identifie trois personnages différents : une petite fille, un petit garçon et une dame.

— Ma chérie, c'est l'histoire du jour où ma maman nous a emmenés, tonton Jeannot et moi, en forêt, dans les landes, quand nous étions enfants.

Mamoun montre la dame, sa maman, le petit garçon, tonton Jeannot et la petite fille, elle-même.

— Mais Moun, pourquoi vous êtes tout noir et tout blanc sur les photos ? Il n'y avait pas de couleurs quand tu étais petite ?

Madeleine sourit :

— Bien sûr qu'il y avait des couleurs. Ce jour-là, il y avait même beaucoup de couleurs autour de nous. Le ciel était tout bleu, le soleil passait à travers les branches des arbres pour faire de jolis rayons dorés et maman portait une magnifique robe bariolée qu'elle s'était cousue elle-même.

— Bariolé, ça veut dire quoi ?

— Ça veut dire “plein de couleurs différentes”. Tu ne peux pas les voir sur cette photographie parce que quand j’étais une toute jeune fille, on arrivait à capturer que les formes, pas les couleurs. Mais crois-moi, c’était éblouissant !

Marie écoute attentivement maintenant. Elle aime quand sa grand-mère lui raconte les histoires d’avant.

— Tu vois Marie, ce jour-là, maman nous a emmenés en automobile jusque dans les Landes. Le midi, nous nous sommes arrêtés au bord d’un bois, maman a récupéré le panier avec notre déjeuner dedans et nous nous sommes engouffrés sous les arbres à la recherche d’un joli coin où pique-niquer. Avec Jeannot, nous avons slalomé entre les troncs, sans faire attention au chemin. Maman, quant à elle, faisait de son mieux pour ne pas nous perdre des yeux. Aucun de nous n’a regardé où nous allions, nous avançons, c’est tout. Jusqu’à ce que Jeannot aperçoive une magnifique clairière où nous avons étendu une nappe par terre et nous sommes installés pour manger. Comme c’était beau.

La vieille dame montre une photo avec deux enfants assis sur une nappe à carreaux, de gros sandwiches entre les mains.

— Quand on a eu fini, maman a remballé nos affaires et nous nous sommes dirigés vers ce qu’on pensait être le chemin. Après avoir avancé un peu, nous nous sommes tous les trois aperçus qu’on ne reconnaissait pas grand-chose autour de nous, voire rien du tout. Avec Jeannot, nous avions confiance en maman, on ne s’en est pas trop fait. Maman a réussi à garder son calme devant nous, mais elle nous a avoué plus tard qu’elle avait drôlement peur. Nous avançons donc un peu au hasard, quand soudain, j’ai attrapé la manche de maman et me suis exclamée “Regard maman, on dirait la dentelle de ton ourlet, là sur la branche !” et quelques instants plus tard, Jeannot trouvait lui aussi un morceau de dentelle sur un petit arbuste. Maman a alors jeté un coup d’œil au bas de sa robe : il ne restait plus un fil de la dentelle qu’elle y avait cousu en finition. Ça ne l’a pas fâchée, au contraire, nous avons joué comme ça au petit poucet à suivre les morceaux de dentelles laissés par maman, et nous avons fini par retrouver la voiture.

— Et vous n’avez pas eu peur, tonton et toi ?

— Oh non ma chérie, avec Jeannot, on ne s’est rendus compte de rien. On a cru que c’était un jeu.

Agnès

Plein comme une barrique + malin comme un singe

L’âge d’or de la piraterie avait comme point d’ancrage le port de Brest, la ville était un point de rendez-vous pour les corsaires et les pirates qui hantaient les mers du nord-ouest de l’Europe.

Des légendes parlent encore de trésors cachés dans les criques environnantes.

— Embarquez, tous à bord, fiers moussaillons !

— Larguez les amarres, l’aventure nous attend !

Le capitaine de *La Barrique*, c’est son surnom, est déjà sur le pont à donner ses ordres.

Le voyage va être long, nous embarquons provisions, armes, poudre, et canons, sans oublier la barrique de rhum du capitaine la Barrique.

Du courage il va nous en falloir, nous allons au-devant de Barbe Noire, pirate à la jambe de bois, sans foi ni loi, un des plus redoutables dans tout l’Océan Atlantique, il nous faudra du courage. Nos boulets de canon vont l’envoyer par le fonds ce bandit ! Si nous tenons le coup nous rentrerons chez nous couverts d’or.

Le gabier en poste donne le signal du départ, avec son sifflet en laiton nickelé. Nous levons l’ancre.

— Hissez la grand-voile, à nous la mer et le vent !

Le ciel est bleu, la mer d'un calme absolu, rien ne vient perturber notre vaisseau *Le Tonnerre* qui file sans secousse, fendant les flots à une allure de douze nœuds.

Nous naviguons gentiment depuis deux lunes lorsque dans la brume matinale un voilier apparaît dans la longue vue de Max, second du capitaine.

— C'est une frégate, un trois-mâts s'exclame-t-il ! tonnerre de Brest, c'est le *Queen Vengeance* ! Barbe Noire !

— Mille sabords !

Max descend prévenir le capitaine, mais il le découvre ivre mort incapable de bouger. Il porte bien son nom le capitaine il est plein comme une barrique.

— Mon capitaine, bougez-vous, les pirates sont en vue !

Pas de réponse, il ronfle, incapable de diriger le bateau.

Le second prend les choses en mains, il connaît bien la réputation du pirate, le plus souvent il choisit le drapeau d'un quelconque pays afin de se faire passer pour un navire ami, s'approchant du navire visé. Il le change au dernier moment et hisse celui de pirate pour annoncer l'attaque. S'il n'agit pas vite, le bateau et l'équipage seront en péril.

Il est malin comme un singe le Max, il a une idée. Il redescend dans la cabine du capitaine, qui ronfle comme un cochon, il attrape le drap blanc de sa couchette sur lequel il trace à la peinture une grande croix rouge, symbole des pestiférés et s'empresse de le hisser au pavillon.

Il informe l'équipage de se tenir prêt pour simuler une mise en quarantaine du bateau en raison de la présence d'une maladie dangereuse à bord, le but étant de faire fuir les pirates. Sachant que Barbe Noire observe *Le Tonnerre*, certains marins se penchent sur la balustrade simulant la maladie par leur teint blafard blanchi de farine ; ils font peur à voir ! Ça fonctionne les pirates mettent le vent au large.

— Ouf nous l'avons échappé belle !

— Hourra crient en cœur les marins !

— Je suis fier de vous moussaillons !

— En route pour La Réunion !

Le voyage s'est déroulé sans encombre, jusqu'à La Réunion, nous jetons l'ancre pour quelques jours. Les marins s'en donnent à cœur joie, alcool et filles leur faisant oublier Barbe Noire.

Mais il faut bien reprendre la mer.

Nous avons rempli la cale de café, canne à sucre, vanille et rhum. Après quelques larmes des filles un peu trop attachées à leur marin, nous embarquons pour le voyage du retour.

Il fait gris, un vrai temps de matelot, quand *Le Tonnerre* arrive à Brest, Max se dépêche de rassembler son paquetage, pressé de retrouver sa Yolande, tenancière de la *Taverne du Quai*.

Au moment où il descend la passerelle le capitaine le rattrape en lui tapant sur l'épaule.

— Hé Max, je suis un peu confus, j'ai oublié de te remercier pour ton intervention, sans toi nous ne serions sans doute plus de ce monde. Tiens voici ta solde, j'ai ajouté une petite prime supplémentaire, tu l'as bien méritée. Je compte sur toi pour ne pas ébruiter ma défaillance, hein ?

— OK, Capitaine !

Yolande l'accueille avec son sourire édenté. Elle est un peu grassouillette la Yolande, mais Max la trouve à son goût.

— Ah, te voilà mon Maxou, tu prendras bien un p'tit quelque chose ?

— Oh bah oui alors, ça m'a manqué, tu sais, j'en ai bien besoin avec les aventures qui nous sont arrivées !

— Dis, tu vas tout me raconter ?

— Pour sûr, je vais tout te dire !

Paresseux comme un loir + libre comme l'air

Bill a une réputation à double face ; les uns le trouvent flemmard et le lui reprochent, quand d'autres l'envient pour son style de vie baba cool. Plutôt qu'un long discours d'avocat général, suivons le garçon dans sa journée d'hier et forgeons notre propre opinion.

Bill s'est réveillé à l'heure où la majorité des gens ont achevé la moitié de leurs tâches. Sa chambre, où personne n'a le droit de mettre les pieds, ressemble – paraît-il – à un capharnaüm sans nom. Adolescent, quand il habitait chez ses parents, sa mère lui répétait sans cesse : “Tu veux changer le monde, tu n'es même pas capable de ranger ta chambre !” Bill a oublié la première moitié de la sentence, mais il est fier de maintenir avec vigueur la seconde partie.

Levé à l'heure du déjeuner, Bill croque un morceau de pain, qu'il recrache le plus souvent, car il torture ses chicots :

— Dégueulasse, comme d'hab', rugit-il.

Une fois par semaine, le mal réveillé passe chez son copain boulanger qui lui met de côté les croûtons invendus.

L'après-midi, après une toilette sans eau ni savon, il traîne dans les rues en quête d'on se sait quoi ; il somnole sur un banc, profite d'une écharpe oubliée en guise d'oreiller, se nourrit des restes d'un restaurant, d'un traiteur ou des vendeurs du marché et ces repas improvisés exigent une sieste digestive.

Le maire, le curé et même le chef de la fanfare ont tenté de le ramener à une vie plus commune :

— Si je bossais, clame-t-il, je paierais des impôts...

Les prédicateurs ont tous écarquillé les yeux et Bill s'amuse alors à leur clouer le bec :

— Tout le monde se plaint de payer des impôts et tu me reproches de ne pas les imiter !

Ceux qui ont cru ramener à leur raison notre phénomène local rejoignent ensuite un des deux camps : les plaintifs de sa paresse ou les envieux de sa liberté.

Jean-Patrick

Deux pour tous

Même consigne, avec deux expressions identiques pour tous.

Têtu comme une mule + vif comme l'eau

Hercules

J'aime bien, quand je rentre chez les parents, feuilleter les albums photo. J'en ai toute une collection, quasiment un par an jusqu'à mes 18 ans. Ma mère a passé des nuits entières à les assembler. j'y retrouve des photos de nous enfants, mais pas que : au détour d'une page, on découvre des rubans de cadeaux d'anniversaire, de vieilles punitions et autres documents divers. Je reconnais des visages et me remémore de bons souvenirs. Sur une des photos qui défilent sous mes yeux, je nous revois, toutes les trois, assises en cercle dans la cour, les jambes en triangle avec au milieu Hercules qui se balade.

Hercules, c'était notre hamster nain. Il est arrivé chez nous par hasard. Tellement par hasard qu'on n'avait rien pour le recevoir. Alors avec les filles, on a récupéré une vieille cage à lapin qu'on a tapissé de grillage plus fin. Maman n'était pas très fan de cette organisation, mais ça a marché un temps. Le soir, on l'observait grimper le long des parois de cette maison improvisée, venir poser son museau tout en haut comme s'il cherchait la piste de la sortie et même parfois se retrouver la tête à l'envers à avancer cramponné au grillage du dessus de la cage. Quel cascadeur ! Cette tête de mule cherchait une sortie, inlassablement. Notre montage était cependant efficace. Son grand moment de liberté arrivait le week-end, lorsqu'au moment de changer la litière, nous le laissions courir sur le bitume de la cour, utilisant nos jambes pour créer un barrage qu'il ne devait pas franchir.

Un soir, papa nous a fait la surprise de revenir à la maison avec une vraie cage, toute belle, spécialement conçue pour les tout-petits rongeurs. Maman était contente, ça la rassurait et ça faisait plus propre dans la salle à manger. Nous trois, on était ravies pour Hercules, qu'il ait enfin une maison à son image. Avec cette nouveauté, nous allions bientôt comprendre que notre petit animal était non seulement une tête de mule, mais aussi sacrément futé.

Maman s'en est aperçue la première. Un jour de nettoyage de printemps, alors qu'elle vidait le placard sous l'évier de la cuisine, tout au fond et bien cachée, elle a découvert une réserve de friandises pour hamster. Il s'agissait là de la première preuve de la défaillance de la cage « adaptée ». Hercules était capable d'en sortir en se glissant à travers les barreaux. Le plus extraordinaire est qu'il en retrouvait le chemin avant le lever du jour, car au réveil, nous le trouvions toujours endormi dans son petit nid. De ce jour, j'ai fermé la porte de ma chambre chaque soir avant d'aller dormir. Maman n'a pas pris les mêmes précautions et je ris encore, devant cette photo avec Hercules, de la fois où il a dû avoir la peur de sa vie en voyant son pied s'avancer dans la jambe du pantalon où il avait élu domicile pour la nuit.

Agnès

Ginette

Ginette a du caractère, les amis, voisins et autres connaissances le savent et personne n'oserait l'affronter bille en tête. Loïc, qui lui fait office de mari, raconte à qui veut l'entendre l'aventure qu'il a vécue quand il lui a demandé sa main.

— Si tu veux ma main et tout le reste, tu n'as qu'à m'attraper ; avait-elle rétorqué en prenant les jambes à son cou, s'enfuyant comme une gazelle devant le lion.

Loïc s'était plié au jeu, mais ce jour-là, il dut déclarer forfait. Le prétendant avait donc insisté, car il tenait à Ginette comme à la prune de ses yeux. À chaque supplication, la jeune fille athlétique lançait la même provocation et adoptait la même attitude.

Le pauvre garçon, qui avait d'abord cru à une plaisanterie, eut le sentiment d'un défi à vaincre. Après trois tentatives infructueuses et l'impression d'un pari un tantinet gamin, il chercha à comprendre ce comportement bizarre. Un jour, qu'il passait devant la maison de ses futurs beaux-parents, il a poussé la porte :

— Pourquoi Ginette ne m'accepte pas franchement et qu'elle veut que je lui coure derrière ?

Les parents se sont interrogés du regard avant d'éclater de rire :

— Une satanée manie, a dit le père. Elle veut toujours montrer son fichu caractère et la souplesse de son âge. On te souhaite qu'elle calme sa tête de mule, mais sois tranquille, avec le temps, elle filera moins vite.

Aujourd'hui, force est de reconnaître que le père de Ginette avait vu juste !

Jean-Patrick

La partie de pêche

Les derniers rayons du soleil lui chauffent encore le visage, une légère brise s'est levée, l'eau est bercée par la lumière crépusculaire illuminant le monde aquatique.

David vient d'attraper sa dernière truite.

— Elle est belle celle-ci, 40 cm !

La maison était encore endormie lorsqu'il est parti, avalant une dernière tartine beurrée trempée dans son café au lait.

Il est arrivé à l'aube près de la rivière. La chaleur emmagasinée pendant la journée et la nuit froide ont couvert de rosée les plantes et la terre, les pétales des pissenlits et les toiles d'araignées sont recouvertes de fines gouttelettes d'eau. Papillons, libellules et autres insectes colorent la rive et la forêt.

Qu'elle est belle la nature !

— Six truites pour ce soir ! lui a dit son père. Nous avons les Dubreuil qui viennent manger et la mère va nous concocter sa recette aux amandes avec la bonne crème de Marie-Louise.

Toute la journée il est resté planté là, juste avec un casse-croûte au gras de porc comme seul repas et une gourde de limonade placée dans l'eau glacée de la rivière.

Il est têtu comme une mule, le David, pas question de rentrer sans le compte de truites, c'est le plus fort à la pêche à la mouche.

Qu'elle est belle, la Dordogne, avec ses eaux tumultueuses et imprévisibles. C'est une réserve naturelle avec plusieurs espèces de poissons répertoriées, truites, brochets, sandres, perches ombres, mais aussi des migrateurs tels que les saumons, truites de mer, esturgeons.

Quel bonheur ! Allongé dans l'herbe à l'ombre d'un saule, David rêve en écoutant le clapotis de l'eau, le pépiement des oiseaux. Un milan rode à l'affût d'une nouvelle proie, un martin-pêcheur s'élance et plonge pour attraper le petit poisson qu'il a repéré depuis son perchoir.

L'eau est si claire que les poissons sont apparents, on pourrait presque les attraper à la main, mais il faut être rapide et David n'est pas bon à cette pêche-là.

— Vif comme l'eau, lui dit-on, mais seulement à la pêche à la mouche.

Il est heureux notre pêcheur.

— Le père va être content, j'en ai six !

Gisèle

Les dragonneries



Mets en scène un dragon
dans la vie quotidienne,

celle que tu vis
ou une vie fictive... mais crédible !

Confession d'un dragophobe

Je n'aime pas les dragons, depuis toujours. Il n'y a jamais eu de traumatisme. Ils ne me font pas peur. Ils ne m'intéressent pas tout simplement.

Je n'ai bien sûr jamais cherché à les introduire dans les univers de mes enfants, ni par le jeu ni par l'image. Les *trois petits cochons* et le *Grand Méchant Loup*, là d'accord ! J'ai parfois aperçu dans leurs coffres à jouets, un dragon en peluche ou en plastique, une bande dessinée évoquant la bête. Plus tard, je détournais le regard quand je surprenais mon fils exterminant ces monstres dans un jeu vidéo de peu d'intérêt.

Les dragons asiatiques superbement conçus et animés lors des carnivals ou fêtes populaires m'ont un peu réconcilié avec cette faune imaginaire. Je n'irai pas toutefois à la rencontre du monstre du *Lochness* et je zappe de longs passages de *Game of Thrones* lorsqu'un dragon s'invite à l'écran.

Suis-je dans le déni ? Existont-ils vraiment ? Vous comprendrez donc que je n'apprécie pas du tout les plaisanteries sur le sujet. Ne venez pas me dire avec un sourire narquois que j'ai tous les jours un dragon à la maison !

Pascal

Raymonde

Ma femme Raymonde est un véritable fléau, c'est un dragon. Elle veut tout commander à la maison et à l'extérieur aussi. Elle passe ses journées à vociférer. Elle crache du feu, du venin sur nos voisins.

Hier par exemple, avec ses cheveux hirsutes, elle s'en est pris au pauvre Victor.

En effet, il avait mis sa brouette dans une partie de notre jardin pour ramasser ses pommes. Elle s'esclaffa :

— Eh toi Victor, vire-moi ta brouette de là... sinon tu auras affaire à moi !

Victor, sans dire un mot, s'exécuta. Il connaissait bien la fureur de Raymonde.

Elle le sermonna :

— T'as vu ta brouette ? Elle a fait une trace sur mon terrain ! Tu as intérêt de réparer. Gare à toi, je te surveille.

Victor haussa les épaules d'un air las, il avait l'habitude.

Elle pestait pour un oui ou pour un non.
Quant à moi, je ne bronchais pas, trop content qu'elle s'en prenne à quelqu'un d'autre.
Je sais je suis lâche mais c'est elle qui porte la culotte à la maison.
Les enfants avaient fui depuis longtemps. Je restais seul avec mon dragon de femme, j'étais devenu son esclave.

Magali

Les lavandières

Ce matin, il n'est pas là. Je le cherche partout, sous mon lit où il a l'habitude de dormir, dans la cuisine où je retrouve tous les matins le pain qu'il m'a gentiment fait griller, rien. Je m'inquiète.

Avant de replanter, nous avions prévu de brûler les cèpes de vigne pour éradiquer le mildiou qui malheureusement a ravagé tous les pieds. Que vais-je faire ?

Mon dragon est le seul à effectuer ce travail de titan, il a une force et une robustesse qu'aucun humain ne peut égaler. S'il ne revient pas je serais obligé d'entreprendre manuellement cette besogne ce qui me demandera un temps fou et du personnel. Je n'en ai pas les moyens.

Tu ne manques pourtant de rien. En plus je te rappelle que je t'ai sauvé la vie ! tu as la mémoire courte.

Mais où es-tu mon gentil dragon ? créature fantastique, meilleur ami, confident.

Ma vie a été bouleversée quand je t'ai rencontré. Rappelle-toi : tu étais pris en chasse par l'armée royale, ta maman avait été tuée, tu étais seul, blessé, malheureux et vulnérable. J'ai dû faire des pieds et des mains pour leur prouver que j'allais t'apprivoiser, tu deviendrais ainsi l'ouvrier qui rendrait service à tous les habitants du hameau.

Les dragons et les humains s'affrontent depuis des siècles. Je devais démontrer que nous pouvons cohabiter, nous respecter et essayer de nous comprendre. J'ai réussi, mais je dois cependant avouer aujourd'hui que c'était sans grande conviction. Pourquoi me fais-tu faux bond aujourd'hui ? Les paysans comptent sur toi.

Ah, enfin, je t'aperçois ! mais qu'est-ce que tu fabriques au bord de la rivière ? Les villageoises rient aux larmes tout en frottant et battant leur linge, je ne comprends pas !

Ah ça y est, j'ai compris : tu craches tes flammes devant le lavoir afin de réchauffer l'eau. Ce qui évitera ainsi aux lavandières les engelures qu'elles endurent l'hiver dans l'eau glacée.

Il est extraordinaire mon dragon !

Gisèle

Dans ma tasse de thé

Un dragon, jamais vu en vrai. J'imagine un animal avec un corps très long, une grosse tête et des yeux globuleux.

— Tu en as déjà aperçu, toi, des dragons ?

— Oui, en Chine, plus que dans ma tasse de thé tous les matins et qui pourraient avoir un rapport avec ma vie quotidienne (c'est Jean-Patrick qui l'a dit). Mais j'ai eu l'occasion d'en admirer, de les voir évoluer dans les airs.

Un matin j'ai décidé d'aller me promener sur la plage et là, très surpris d'en apercevoir un dans le ciel. Énorme, très coloré, il ondulait dans le vent et semblait voler : c'était un cerf-volant.

Que se passerait-il si je devenais un dragon dans la vie, moi qui suis intrépide ? Celui du démon ? Mais ça fait peur. Non, mon imagination n'est pas fertile à ce point.

J'adore faire rire, c'est plus chouette.

André

Le dragon en jupon

Un vrai courant d'air, elle arrive dans la salle, crie, en apostrophe quelques-uns.

— Je vous donne deux heures pour que tout soit rangé... et dans le bon ordre ! Sinon, vous devrez recommencer et serez privés de sortie.

Son énorme queue de cheval flotte dans l'air et frappe ses épaules à chaque pas. Ses yeux noirs scrutent chaque visage. Elle se déplace rapidement, se retourne, revient sur ses pas, inspecte chaque endroit.

Les élèves baissent la tête, craignant d'être pris pour cible et quand enfin elle claque la porte en sortant, tout le monde pousse un ouf de soulagement.

Le dragon en jupon est sorti !

Certains, la connaissant un peu mieux, racontent des histoires sur son compte : elle aurait renversé des meubles, agressé de grands élèves, terrorisé des plus petits qui en seraient tombés malades.

Malgré les réclamations de plusieurs parents, elle n'a jamais été inquiétée, bénéficiant du soutien sans faille de sa hiérarchie, car elle seule est capable de faire respecter cette discipline de fer qui règne dans l'établissement.

Des tags sur les murs la représentent bouche ouverte crachant le feu et avec des griffes en guise de doigts.

En passant elle regarde ces dessins, fière de l'idée que l'on a d'elle.

Claude

Le défilé de la Saint-Michel

Dans les années 80, le jour de la Saint-Michel, un corso fleuri défilait dans les rues de Saint-Nicolas.

Les membres des associations confectionnaient les chars : les hommes sortaient les outils pour fabriquer des armatures posées sur des remorques. Les femmes découpaient des bandes de papier crépon, les pliaient pour former des fleurs et les accrochaient pour décorer le tout.

Cette animation attirait beaucoup de monde, la foule admirait les majorettes, la fanfare et les tracteurs décorés.

À cette occasion, alors que les spectateurs applaudissaient, se lançaient des confettis et riaient très fort, un intrus profita du charivari pour se glisser derrière un char.

La tête recouverte d'un masque de dragon, deux ailes au bout des bras, il avançait parfaitement intégré au défilé. Il réussit à doubler l'un des tracteurs et rattrapa les majorettes. Alors, une d'elles recula discrètement, passa sous son costume et continua à avancer avec lui.

Cette jeune fille, élevée de façon très stricte, trouva là l'occasion de s'éclipser et passer un moment avec son bien-aimé.

Merci le dragon.

Danièle

Mardi gras

On m'a toujours dit de baisser la lunette des toilettes, en partant de chez moi : si un serpent arrivait dans le coin, il pouvait remonter par les canalisations et atterrir dans notre maison ! Voir cela est improbable, même si quelques originaux ont des nouveaux animaux de compagnie, apprivoisés mais capables de s'échapper.

Voir un dragon est aussi rare chez nous. Imaginer la scène me remplit de peur, à part si c'est le mardi gras, quand tout le monde se déguise. Les dragons sont sympas dans les carnivals, sur des chars, ils sont alors magnifiques, colorés ; ils se trémoussent sans faire peur. Ils nous divertissent et nous donnent envie de danser avec des musiques entraînantes. Ils font le concours de celui qui sera le plus impressionnant ou le plus gentil ; ils ont des yeux rieurs, envoûtants et je suis sous le charme.

Nicole

Butin de chaises

Les copains se retrouvaient pour une séance d'écriture. Le rituel les réunissait tous les 15 jours et personne n'aurait raté ce rendez-vous, malgré les défauts de l'animateur, qui leur interdisait par exemple de rester dans leur zone de confort, leurs routines ou leurs habitudes.

— Oh merde ! s'exclamèrent d'un même cœur les écrivains du mardi.

L'expression familière ne s'appliquait pas aux toilettes, mais à la salle commune : ils trouvaient les larges tables, mais aucune chaise. Où étaient-elles passées ? Qui les avait subtilisées ?

Par chance, l'équipe n'était pas seule au monde. Juste à côté de leur salle, le service social s'agitait dans ses bureaux. L'animateur alla implorer l'emprunt de quelques meubles où poser leurs artistiques séants.

— Ne m'en parlez pas, s'excusa la secrétaire.

Dans une longue explication, un tantinet larmoyante, elle exposa les circonstances récentes. Pendant le week-end, les lieux étaient fermés, les lumières éteintes, aucun bruit dans les couloirs. Quand soudain, un voisin sentit une forme d'agitation dans les bâtiments !

Il se pencha à sa fenêtre et aperçut un énorme animal glisser dans la cour, traverser les murs comme s'il n'existait pas, s'envoler au-dessus des toits les bras chargés, revenir et pénétrer de nouveau, avant de ressortir avec un nouveau butin.

L'animateur a de graves défauts dont l'incrédulité : il ne croit que ce qu'il voit !

— Un tel animal n'existe pas, lâcha-t-il sûr de lui.

— Le témoin a parlé d'un dragon...

— La chose est plus terre à terre, trancha-t-il de son faux air autoritaire. C'était des voleurs, voilà tout. La mairie propriétaire des locaux n'a qu'à porter plainte. Qu'est-ce qui a été volé ?

Et la secrétaire dressa une liste invraisemblable : les kimonos des judokas, tout le papier des toilettes et même la réserve, les biscuits et les bouteilles des buvettes associatives, une photocopieuse, un paquet de serpillières neuves... et les chaises de la salle de réunion !

— Et la mairie reste les deux pieds dans le même sabot ! éructa l'animateur.

— Ils ont voulu porter plainte, avança la secrétaire, mais quand ils ont parlé de dragon à la gendarmerie ; les pandores leur ont ri au nez !

Jean-Patrick

Les deux vies de Caroline

Maël sort de la salle de bain alors que son réveil indique 6h45.

Un quart d'heure auparavant, il a sans grande difficulté quitté la chaleur rassurante de son lit pour se préparer à cette nouvelle journée. Le vendredi, c'est presque sa préférée : le dernier jour de cours avant le week-end. Il descend les escaliers qui mènent à la cuisine, habillé et coiffé, pour y trouver sa mère affairée à passer un coup de balai. Son bol est déjà prêt, rempli juste comme il faut de ses céréales favorites et de lait. Une clémentine sur le côté et un grand verre d'eau avec ça. Sa mère a pensé à tout.

L'adolescent baragouine un « b'jour » qui a du mal à sortir. S'il se réveille facilement, en général sa bouche est plus lente. À 7h, il a encore du mal à articuler. Ça ne freine pas sa mère qui passe derrière lui et colle un bisou sur son front, comme lorsqu'il était enfant.

— Bien dormi ? lui demande-t-elle.

Il acquiesce de la tête, incapable de répondre après avoir commencé à mâcher ses céréales. Elle ajoute quelque chose, mais le bruit de la mastication l'empêche de tout saisir, alors il se contente de la regarder et de hocher la tête.

Caroline est debout depuis 5h30.

Depuis que son mari est parti au travail. Il lui a dit plusieurs fois qu'il fallait qu'elle se repose et qu'elle cesse de se lever en même temps que lui, dès 5h. Elle a surtout bien compris qu'il aime petit-déjeuner seul et tranquillement en écoutant les nouvelles et qu'elle ne ferait que lui traîner dans les pieds alors qu'il a ses petites habitudes bien ancrées du matin. Elle a cessé de se lever en même temps que lui, elle le reverra ce soir, après le boulot et sa séance de squash entre copains. Avec un peu de chance, elle le verra avant 21h et ils débiteront le film du vendredi ensemble. Mais elle ne pense pas encore à ça.

Eric est bien gentil de vouloir qu'elle se repose, mais hier soir, il lui a demandé d'arrêter de s'agiter à 20h30, alors qu'elle allait juste commencer à vider le lave-vaisselle.

— Tu auras bien le temps de faire ça demain, viens t'installer avec moi maintenant, détends-toi un peu.

Alors, pour ne pas le chiffonner, elle a tout laissé tomber. Sachant qu'elle aurait deux fois plus de tâches à accomplir le lendemain entre son boulot et l'entretien de la maison. Elle est allée s'installer avec lui dans le canapé, ils ont regardé une émission qui ne l'a pas captivée, il a passé son temps sur son téléphone.

Et ce matin, pour ce moment de peu de qualité mais qui lui a évité bien des soupirs et des regards énervés, elle s'est levée à 5h30 parce qu'avant le réveil de son adolescent, elle devait vider le lave-vaisselle et suspendre le linge de la machine, qui a tourné durant la nuit. Elle a aussi pu passer la lingette par terre dans le salon et ranger un peu la cuisine. Tout ça dans la plus grande discrétion afin de ne pas réveiller Maël.

Et pour toute récompense à son acharnement à maintenir la maison à flot, ce matin, elle a reçu un bonjour à moitié avalé et un regard encore endormi qui la suit pendant qu'elle continue de s'affairer.

— Je monte finir de me préparer, dit-elle à son fils, on part à 7h30 pétantes, je ne peux pas être en retard ce matin, j'ai une visio au bureau.

Maël hoche la tête.

Lorsqu'elle redescend dans la cuisine 15 minutes plus tard, Maël n'y est plus. Il a dû monter récupérer ses affaires et certainement se brosser les dents, maintenant que la salle de bain est libre. Mais sur la table trône encore son verre et les épluchures de la clémentine, tandis que le bol et la cuillère ont atterri dans l'évier, ratant le passage par le lave-vaisselle.

Caroline n'a ni le temps ni l'envie de s'énerver ce matin, elle attrape les déchets sur la table pour les jeter dans la poubelle de compostable et s'énerve d'y trouver un papier.

— Combien de fois faudra-t-il répéter à Eric que les papiers vont dans le bac d'à-côté, merde !

Elle met ensuite verre, bol et cuillère dans le lave-vaisselle. Cinq minutes avant le départ, elle attrape une pomme, une banane et un carreau de chocolat qu'elle glisse dans son sac. Elle mangera plus tard, quand la visio sera terminée et qu'elle aura un moment pour prendre un café avec ses collègues et échanger sur ce qui s'est passé durant la semaine et ce qui est à faire pour la semaine suivante.

Quelque chose la démange dans le dos. Juste au-dessous de la nuque. Comme si une bête l'avait piquée. Elle essaie d'atteindre ce point quand Maël débarque, fin prêt à partir.

— C'est bon maman, on peut y aller.

Enfin, il parvient à articuler correctement. Il aperçoit la tentative de sa mère de se gratter dans le dos :

— Maman, tu as une drôle de tâche dans le dos. Je ne l'avais jamais vue avant. C'est marrant, on dirait un peu une écaille.

Mais Caroline n'a pas le temps de répondre :

— Aller, on y va, on verra le reste ce soir, assène-t-elle, et tout deux sortent de la maison pour monter dans la voiture.

Caroline s'assoie à son bureau.

8h10, c'est tout pile pour se connecter à la visio, mais il y a eu des embouteillages près du collège. Tous les parents étaient en retard aujourd'hui semble-t-il, ça faisait donc du monde à la même heure. Pas de chance, le PC est un peu lent ce vendredi matin.

Après tout, ce n'est pas une catastrophe si elle loupe le début, mais ça le met toujours dans l'embarras quand elle n'est pas à l'heure. Elle apprécie la ponctualité, c'est le respect de ses collègues. De plus, lorsqu'elle manque le début d'une conférence, elle a toujours du mal à suivre la suite. Et cette démangeaison dans le dos, c'est insupportable.

Enfin, tout est allumé, la connexion est établie. Elle insère dans l'onglet « nom du participant » « musée de la céramique » et c'est parti. Pendant une heure, elle écoute des confrères et consœurs débattre sur la médiation participative. Elle se retient d'intervenir. On lui rabâche sans arrêt que mettre des projets en place ne nécessite pas grand-chose, juste de la détermination et de bonnes relations, puis arrive la question budgétaire. Et tout bloque.

Elle est frustrée dans son travail, de ne pouvoir proposer davantage de projets et de nouveautés à ses publics. D'être sans arrêt à attendre sur un partenaire qui ne répond jamais. D'être payée une misère pour un investissement personnel à 200 %, mais « c'est la fonction publique, c'est comme ça, on ne peut rien y faire » lui dit-on sans arrêt. Voilà que son esprit a quitté la visioconférence et elle se surprend à gratter un peu plus bas dans son dos. La démangeaison s'est déplacée, ou plutôt, elle s'est étalée. Maintenant, au moins, elle peut l'atteindre.

Un petit courant d'air lui fait enfiler un gilet par-dessus le débardeur qu'elle a choisi ce matin. Voilà l'heure de l'échange du vendredi qui arrive. Chacun de ses collègues fait le point sur ce qu'il a pu mener cette semaine comme action, ce pour quoi il a rencontré des difficultés, ce qu'il a été contraint d'abandonner. Chacun annonce aussi ce dont il va avoir besoin pour la semaine suivante. Son patron lui demande alors :

— Caroline, jeudi, il y a des techniciens qui doivent venir pour la ligne internet. Avec tous ces problèmes de téléphonie qu'on a en ce moment, il était temps. Pouvez-vous rester un peu plus longtemps pour pouvoir fermer derrière eux ? Je serai en télétravail, Patricia est en congés et je crois que Bernard est en déplacement.

Plusieurs informations passent à l'esprit de Caroline. Jeudi soir, c'est son jour de boxing. Le soir où elle se défoule et où elle peut oublier pendant une heure les soucis du boulot et de la maison. L'heure de la semaine où elle n'a pas besoin d'être décisionnelle, celle où on lui dit quoi faire et qui la libère. En plus, avant ça, elle devait passer faire les courses, car si elle veut pouvoir jardiner mercredi avec le beau temps

annoncé et sortir avec ses copines vendredi, il fallait que le reste soit fait avant le week-end. Pourtant, la seule réponse qui franchit ses lèvres est :

— Oui, pas de soucis.

Encore une fois, cette vieille habitude. Après tout, c'est elle qui habite le plus près du musée, pourquoi aller demander à quelqu'un d'autre qui devrait se déplacer exprès ? Eh puis ça lui fera des heures supplémentaires. Peut-être réussira-t-elle à reprogrammer une autre séance de sport à un autre moment de la semaine. Et les courses, elle les fera rapidement avant de retrouver les copines vendredi, il faudra juste qu'elle pense à la glacière pour tout garder au frais jusqu'à son retour à la maison. Et si elle est en retard, personne ne tiquera, elles ont l'habitude de la voir débarquer avec une demi-heure de retard, elle a toujours un autre empêchement, qui la retient quelque part.

C'est dingue cette démangeaison dans tout le dos, ça s'étale, ça prend de l'ampleur, elle n'arrive presque plus à penser à autre chose.

Eric rentre à la maison à 19h30. Maël est déjà là depuis 17h.

Il est resté un peu plus longtemps au collège et a profité de ses heures de perm pour faire ses devoirs et avoir un véritable week-end. C'est sûr, il va pouvoir profiter du beau temps pour sortir faire un peu de vélo avec ses copains, peut-être même leur proposer de venir manger à la maison demain soir. S'il a bien suivi la discussion de ses parents, ce sera barbecue, trois personnes de plus autour de la table ne changera pas grand-chose.

Quant à son père, il aime bien quand les garçons sont tous à la maison, ils parlent VTT et ligue des champions, ça lui change des discussions entretient de la maison avec sa femme. À peine franchie la porte, il dépose son manteau sur une chaise de la cuisine, se sert un verre d'eau qu'il dépose ensuite sur le bord de l'évier. Ah, mince, il avait de la terre sous les chaussures et en a laissé quelques miettes tomber au sol. Il retire ses chaussures pour les ranger dans l'entrée, Caro ne saura pas que c'est lui. De toute façon, elle passe l'aspirateur tous les jours. Au moins elle ne le passera pas pour rien.

— Caro, t'es là ? On mange à quelle heure ? J'allume le feu ?

C'est Maël qui lui répond. Maman n'est pas à la maison, elle est passée en coup de vent à la fin de sa journée. Elle a un dîner qui s'est programmé avec sa mère et sa sœur. Elle a prévenu Maël en sortant en vitesse qu'elle n'avait pas eu le temps de préparer le dîner, mais que son père trouverait certainement de quoi les nourrir pour ce soir. Elle l'a embrassé sur le front, comme ce matin et a filé.

Eric est confus, un peu vexé d'être laissé à la maison avec son fils, mais effectivement, il va trouver de quoi préparer le dîner de ce soir, même si cela l'agace de devoir tout faire. Il a eu une longue journée au boulot, il aurait aimé n'avoir pas encore à penser à la popote en rentrant. Heureusement, il fait beau, en vitesse, il allume le feu sur le barbecue. Maël sort deux blancs de dinde du frigo, un sachet de laitue et allume le four pour y mettre des pommes dauphines surgelées. Tandis que son père fait griller la viande, il prépare la vinaigrette de la salade et met la table.

À 20h15, ils sont tous les deux installés sur la terrasse à dîner de ce barbecue improvisé.

La porte de la maison grince un peu quand Caroline l'ouvre à 22h30.

Elle s'en fiche, on est vendredi et les garçons ne sont certainement pas encore couchés. Mais elle est aussi agacée, cela fait un moment qu'elle en parle à Eric, il ne s'est toujours pas occupé de graisser ces foutus gonds. Elle retire ses chaussures dans l'entrée pour enfiler ses tongs, beaucoup plus confortables. Elle passe par la cuisine pour se servir un verre d'eau.

La soirée s'est plutôt bien passée. Sa mère et sa sœur étaient vraiment en forme, elles avaient envie de profiter de ce beau temps pour sortir et l'ont prévenue un peu à la dernière minute. Elle a failli dire non, elle n'avait rien préparé pour les garçons ce soir, et finalement, elle a changé d'avis à la dernière minute, enfilé ses talons et rejoint sa famille. Elles ont fait un tour en ville, puis se sont assises à la terrasse d'une

brasserie où elles ont bu un apéritif, avant de dîner d'excellents burgers. Un dîner pas très équilibré qu'elle corrigera demain matin avec une séance de course à pied.

Elle est encore dans cet état d'esprit au moment d'allumer la lumière de la cuisine. Quand la lumière se fait, cette insouciance et cette détente retombent d'une traite. Dans l'évier, assiettes, couverts et l'énorme grille du barbecue. Des gouttes de gras ont goutté par terre. De la terre un peu partout dans la cuisine. Elle pose son sac sur une chaise et commence à s'activer derrière l'évier. Ranger ce qui va au lave-vaisselle et commencer à gratter la grille poisseuse. Eric débarque dans la cuisine.

— Ah, je me disais bien que j'avais entendu du bruit. C'était bien cette soirée entre filles ?

— Oui, maman était ravie de nous avoir toutes les deux avec elle. Elle m'a dit que je ne la voyais pas assez souvent... elle a joué de chantage affectif pour que je les rejoigne ! Je suis bien contente d'y être allée, c'était vraiment une belle soirée.

— Ah, bah c'est bien ça.

Caroline lève la tête et voit que son mari est en train de regarder son téléphone. Il a posé la question, c'est déjà ça, mais n'a pas tenu à écouter vraiment la réponse, c'est une autre histoire. Eric lève alors les yeux :

— Oh, mais Caro, c'est pas une heure pour faire la vaisselle. Viens, lâche la grille, je m'en occupe demain.

Il l'entraîne au salon où la pub de son émission vient de prendre fin. Caroline l'abandonne juste le temps de monter enfiler une tenue plus confortable. Un petit short et un t-shirt en coton pour la nuit. Elle s'aperçoit alors qu'une drôle de tâche est apparue sur son bras, qui semble lui descendre depuis la nuque. Ça la démange, mais elle n'y prête pas attention. Elle a souvent des réactions cutanées en été, ce doit être une allergie à une plante qu'elle aura frôlée de trop près.

Elle retourne au canapé où Eric attend qu'elle vienne se blottir dans son bras. Ce n'est pas sa position préférée, quand elle se tord ainsi, elle finit toujours par avoir mal dans le cou. Mais c'est un contact qui lui semble précieux. Ils ne se voient pas souvent, si elle boude son bras ouvert, ils seront encore séparés par une barrière invisible. Alors elle se met dans ce bras tendu, par habitude.

Le réveil sonne sur la table de chevet à 8h.

Le samedi, c'est un peu plus tard que le reste de la semaine. Caroline est réveillée depuis une bonne heure, mais elle reste toujours au lit le samedi matin, pour qu'Eric se réveille à ses côtés. C'est leur petit moment à deux. Et s'il n'émerge qu'à 8h, ce n'est pas grave, elle sortira courir un peu plus tard. Il ouvre les yeux.

— Ça fait longtemps que tu es réveillée ?

Elle lui répond :

— Une petite heure.

— Tu aurais dû me pousser.

Mais non, elle connaît sa réaction, après ça, il est ronchon toute la journée. Elle l'embrasse donc pour couper court à la discussion. Après être restés dans les bras l'un de l'autre quelques instants, ils se lèvent et descendent à la cuisine. Eric se sert un café, met l'eau à chauffer pour Caroline. Il s'assoie en face d'elle à la table de la cuisine. Elle sort le pain et le beurre, un pot de confiture.

C'est samedi, elle prend un vrai petit déjeuner. Lui se contente de couper une tranche dans un cake industriel. Elle n'a jamais compris pourquoi il préfère ce truc hyper sucré et transformé à une bonne tranche de pain, mais elle ne le questionne plus là-dessus depuis longtemps. De temps à autre, quand elle trouve le temps, elle lui cuisine elle-même un marbré ou un quatre-quarts.

L'eau a fini de bouillir, Caroline se sert un thé. Quand elle finit son petit déjeuner, elle ramasse la vaisselle sur la table pour aller la ranger dans le lave-vaisselle. Eric est toujours assis à table. Elle monte en-

suite à l'étage enfile son jogging et se brosse les dents. Elle en profite pour regarder si elle a eu des messages de sa mère ou de sa sœur depuis qu'elles se sont quittées la veille.

Il est 8h45, si elle veut avoir le temps de faire son ménage ce matin avant d'avoir à préparer les repas de la semaine, c'est maintenant qu'elle doit partir courir. Elle redescend, son mari est maintenant assis sur la terrasse en train de finir son café.

— Chéri, je pars faire un tour. Tu pourras réveiller Maël vers 9h30 s'il n'est pas descendu d'ici là ?

— Pas de souci » répond Eric.

Il est presque 10h quand Caroline rentre à la maison.

Les démangeaisons qu'elle sentait la veille ont presque disparu et elle se sent plus légère, même si elle n'a fait qu'un tiers de son parcours en course à pied et a marché le reste du temps. Elle rentre détendue.

Pourtant, quand elle rentre dans la cuisine pour se servir un verre d'eau, elle déchant vite. Son dos se remet à la démanger, elle a les épaules toutes crispées et ses yeux la grattent affreusement lorsqu'elle découvre, trônant dans l'évier, la grille du barbecue, toujours à attendre d'être nettoyée, ainsi que la tasse du café de son mari. La maison lui semble trop calme aussi.

Quand Maël est réveillé, en général, il y a au moins un peu de musique quelque part le samedi. Elle se dirige vers l'escalier pour monter se débarbouiller à l'étage et croise Eric au salon :

— Tu as pensé à réveiller Maël ?

— Oh mince, j'ai oublié. Bah, c'est pas si grave, c'est samedi, lui répond-il avant de repartir à ses occupations.

Caroline sent son cœur qui s'emballe. Ce n'est jamais grand-chose. Mais Maël a besoin d'avoir un sommeil régulier et un sommeil régulier passe par un réveil régulier. Elle commence à en avoir franchement marre de toutes ces petites remarques, petits oublis. Elle ne devrait pas avoir à penser pour deux, bon sang ! Elle respire profondément et passe sa tête dans l'entrebâillement de la porte de la chambre de son fils :

— Maël, il est 10h, il est temps de se réveiller. Tu as ta séance de code à 11h.

L'adolescent répond et commence à se retourner dans son lit. Pour éviter qu'il ne se rendorme, Caroline ouvre son volet et laisse la porte ouverte.

Elle passe à la salle de bain, profite d'une bonne douche. En en sortant, elle s'observe dans la glace. Elle constate une sacrée éruption cutanée sur ses bras et son dos, elle a l'impression que ses yeux sont plus foncés que d'habitude. Elle enfle un haut léger à manches longues pour cacher les marques sur sa peau et se rince une nouvelle fois le visage, comme si ça allait pouvoir raviver la couleur de ses yeux.

En sortant de la salle de bain, elle constate que Maël s'est bien levé, il a même pensé à ouvrir la fenêtre de sa chambre pour l'aérer un peu. C'est un bon adolescent, souvent réceptif à ce qu'elle lui dit, plus que son père.

Elle descend le rejoindre à la cuisine. Pendant qu'il avale son bol de céréales, elle lave la grille qui prend encore toute la place dans le lavabo et met la vaisselle restante au lave-vaisselle. Il va bientôt falloir le faire tourner, il est presque plein. Eric entre alors dans la pièce :

— Oh, tu as fini par la laver ? Je venais justement le faire.

À cette remarque, tout se met à bouillir en elle, son cœur s'emballe. Soudainement, elle a très chaud. Les vêtements qu'elle porte lui collent à la peau. Elle sent son corps qui la démange de partout. Des larmes lui montent aux yeux.

— Oh ma chérie ! mais qu'est-ce qui t'arrive ? Faut pas pleurer pour si peu.

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Sans prévenir, la Caroline toujours calme qui encaisse s'écroule. Elle s'écroule et à la place de la femme et de la mère aimantes, un monstre gigantesque se dresse. Couvert d'écailles, prêt à cracher du feu. C'était trop.

L'enveloppe parfaite a craqué. Le dragon a pris la place. Sans un mot, sous le regard ébahi de ses deux hommes, la bête ouvre la porte donnant sur la terrasse et s'échappe vers le ciel bleu, dépourvu du moindre nuage, de ce samedi matin de juin.

Agnès

La couleur des dragons

Des dragons, il y en a de toutes les couleurs : vert, bleu, rouge, marron... Tout dépend de la culture dont ils sont issus. En Chine par exemple, le dragon azur est un signe sacré. Il fait partie de la mythologie chinoise depuis plus de mille ans. Il représente la puissance. C'était d'ailleurs l'emblème des empereurs.

En Europe, le dragon revêt différents aspects. Dans les légendes nordiques, c'est un animal malfaisant et il garde souvent un trésor maudit. Pour les celtes, c'est un symbole de puissance et de fertilité. Et encore aujourd'hui, un magnifique dragon rouge est l'emblème du Pays de Galles.

Le moyen-âge a fait du dragon le symbole du mal. Dommage !

Le mien est d'un très beau bleu saphir. Il me fait penser à un ange. Je le considère comme un ami. Parfois il m'apparaît en rêve. D'autres fois lorsque je me repose dans mon fauteuil favori. Une fois il m'accompagna pour entrer en scène pour un concert ! Il peut être coquin ! Je l'apprécie beaucoup dans les moments difficiles, il me redonne espoir.

Annette

Fais ta valise



Un mot-valise est un terme issu de deux mots réels, qui reçoit un sens particulier.

Paratonnerre, par exemple, vient du verbe *parer* (protéger) et de *tonnerre*.

Bien des mots de la langue française ont été construits de cette façon.

Imagine un nouveau mot-valise et utilise-le sans en livrer la définition.

Le dièmol

En novembre dernier j'ai trouvé, à la Bibliothèque nationale, un manuscrit datant du XVI^e siècle. L'auteur, anonyme, y décrivait les fondements de la musique. Avec des exemples à la clé ! Ce musicologue avant la lettre y insérait des extraits de madrigaux de diverses provenances : Italie, Flandres, France... Je me mis au piano afin d'entendre clairement ce qui était noté. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je déchiffrais un extrait venu des Pays-Bas espagnols : j'y trouvais un signe étrange appelé le dièmol !

Lors de mes études à la Sorbonne, je n'en avais jamais entendu parler. Ainsi cette altération avait existé, à un moment donné, dans un lieu donné : le manuscrit en témoignait. Un siècle plus tard, en coupant en deux le ton, deux fois quatre et demi, au lieu de cinq sur neuf et quatre sur neuf, Jean Sébastien Bach annulait la différence entre dièse et bémol. Ce système, appelé tempérament, existe toujours aujourd'hui.

Le manuscrit révélait la liberté d'interprétation laissée au(x) musicien(s). Ils pouvaient choisir : dièse ou bémol, rendant rendait difficile la musique à plusieurs, car si tous n'étaient pas d'accord, l'interprétation donnait lieu à des cacophonies ! L'utilisation du dièmol fut bien vite interdite.

Combien de temps les compositeurs purent-ils l'utiliser ? Peu de temps probablement. Mais un lettré avait eu le temps de l'insérer dans son manuscrit et grâce à lui nous donner à voir toute l'inventivité de ce temps-là.

Annette

Un vrai petit ange

Céleste est assise en tailleur au milieu du salon, entourée d'une barricade formée de Kaplas, de peluches et de quelques coussins qu'elle a rassemblés pour se protéger. Dans une de ses mains, une poupée Barbie s'agite, les cheveux en bataille, une jolie robe rose mal boutonnée et une seule chaussure aux pieds, qu'importe. Dans l'autre main, se tient une peluche en forme de cheval, la robe alezane, la crinière autant en bataille que celle de sa voisine.

Quand Mariette s'avance, elle entend que la petite fille est en train de parler, en même temps qu'elle agite les deux personnages de son jeu :

— Madame Barbie, vous auriez dû vous laisser faire une tresse avant de monter à cheval, voyez comme votre belle chevelure est toute ébouriffée... Monsieur Cheval, vous pouvez bien parler, regardez donc votre tête. On dirait que vous êtes passé sous une tornade. Venez donc que je vous recoiffe.

La petite pose au sol sa poupée et attrape la brosse en plastique qu'elle a glissée à ses côtés. Elle se met alors à brosser vigoureusement les poils de sa peluche, en arrachant quelques-uns au passage.

— Oh la la, mon pauvre cheval. J'espère que je ne te fais pas trop mal. Mais il faut bien te coiffer de temps en temps. Sinon, tes cheveux vont tous tomber d'un coup. C'est maman qui l'a dit.

La vieille dame sourit en entendant ces mots. Céleste ne l'a pas encore vue approcher, elle continue son jeu et sa mamie s'amuse de la voir si concentrée dans l'entretien de ses jouets. Captivée par la jolie frimousse de sa petite fille, elle n'a pas prêté attention aux obstacles qui se dressent sur son chemin et entre soudain en collision avec une tour d'avant-garde, aussitôt réduite en pièces. Céleste lève alors les yeux.

— Mamie, tu tombes bien, viens. Madame Barbie a besoin d'une nouvelle coiffure. Elle a fini avec les cheveux tout décoiffés après avoir monté monsieur Cheval.

— Bien sûr ma chérie. Je veux bien être sa coiffeuse officielle pour aujourd'hui. Que dirais-tu que je lui fasse une jolie tresse ?

— Tu ne veux pas plutôt lui en faire deux ? Comme ça, elle sera comme moi.

La vieille dame sourit. Comme c'est beau de voir une enfant jouer avec autant d'insouciance. Plus tard, elle cherchera peut-être à ressembler à cette poupée, alors qu'aujourd'hui elle a encore l'innocence de vouloir être le modèle. D'ailleurs, elle est beaucoup plus calme depuis que sa maman lui a dit qu'elle allait avoir un petit frère. Elle s'est assagie et se prépare déjà à jouer à la petite maman. À 5 ans, cette fillette est un vrai petit ange.

Elle attrape donc un peigne au milieu des jouets, ainsi que la poupée, et commence à mettre un peu d'ordre dans sa chevelure avant de se lancer dans le tressage.

— Tu sais mamie, je suis contente que tu sois là. Maman est trop fatiguée depuis qu'elle a mon petit frère dans son ventre rond, et en plus, elle n'arrive plus à rentrer dans mon fort. Je sais qu'elle est parfois triste de ne pas réussir à jouer avec moi, mais j'ai de la chance de t'avoir, toi.

— Oh, tu sais mon ange, moi aussi, parfois je suis fatiguée et ton fort est un peu serré pour nous deux. Si tu veux, on pourrait l'agrandir un peu et quand maman rentrera du travail, on pourra l'y inviter.

Céleste lève les yeux, le visage illuminé :

— Oh oui mamie, viens, on fait ça !

Elle se lève alors sans hésiter, lâche sa peluche et son peigne et se met à détruire la barricade qui les entourait. Mariette est un peu plus lente à se redresser. La fillette et la grand-mère se mettent alors en quête de ce qui pourrait leur servir à agrandir le fort. Un tabouret par-ci, une pile de coussins par là, le dossier du canapé duquel elles tendent une couverture jusqu'au petit meuble à côté. Bientôt, le salon entier prend les airs d'une cabane de tissu géante. Au milieu, Céleste s'efforce de traîner le fauteuil préféré de sa maman, à bascule.

— Céleste ma chérie, si on veut que maman soit vraiment heureuse quand elle rentrera, il faudrait ranger un peu. Si tu mettais de l'ordre dans ce fort ? Tous les jouets et toutes les peluches dans la boîte, hop.

La petite fille se met immédiatement au travail et en un rien de temps, le fort est nettoyé. Un vrai petit coin de paradis.

— Il est presque 4 heures. Maman va bientôt rentrer. Si on lui préparait un petit goûter ? propose encore Mariette.

— Oh oui, des cookies, elle adore ça !

Parfait, la vieille dame a justement tout ce qu'il faut dans les placards pour les confectionner. De plus, cela ne prendra pas trop longtemps. En dix minutes, la pâte est faite et agrémentée de gigantesques pépites de chocolat découpées par Céleste. Il n'y a plus qu'à former des petits tas sur la plaque de cuisson.

— Ma chérie, maintenant que tout est prêt, si tu veux, tu peux aller jouer un peu. Maman ne devrait plus tarder. On prendra le goûter ensemble quand elle sera là.

Effectivement, alors que Mariette finit de ranger la cuisine et de laver la vaisselle, un quart d'heure plus tard, la porte de derrière, qui donne directement sur le jardin, s'ouvre et sa fille, Marie, entre. Son ventre est effectivement bien arrondi et ses yeux un peu fatigués, elle soupire même. Mais son teint resplendissant révèle une future maman radieuse. Elle s'avance et salue la sienne, lui dépose un baiser sur la joue.

— Ah maman, c'était une belle journée, mais qu'est-ce que je suis fatiguée.

Elle s'arrête soudain de parler, hume l'odeur de la cuisine :

— Ne me dis pas que tu as fait des biscuits. J'en ai rêvé toute la journée !

— Eh bien oui, mais je ne les ai pas faits seule, ton amour de Céleste m'a donné un coup de main du tonnerre.

Les deux femmes se sourient. Oui, quelle chance elles ont d'avoir une petite si adorable avec elles. Évidemment, il y a des jours où elle râle, comme tous les enfants, mais la plupart du temps, elle est sage et porte bien son nom : Céleste, un vrai don du ciel. Elles se dirigent ensemble vers le salon, l'une un plateau chargé des cookies juste sortis du four sur les bras, l'autre avec trois verres et une carafe d'eau entre les mains.

En arrivant à destination, elles découvrent que Céleste a placé, à côté du fauteuil à bascule, un petit guéridon et deux tabourets. Tout est prêt pour accueillir le goûter.

Mariette s'exclame :

— Quelle enfant adorable !

Marie renchérit :

— Un vrai petit ange.

Céleste les corrige :

— Un enfante alors !

Agnès

Dur, dur d'être élu

Les élections sont maintenant derrière nous, la campagne va retrouver son calme. Bientôt le printemps sera le seul souci des habitants, qui oublieront vite tout ce que les candidats ont pu affirmentir.

Le père Jules n'est pas du même tonneau, il prétend avoir de la suite dans les idées, en vérité il conserve les engagements imprimés par les candidats et tient à voir, de ses yeux vu, la mise en place des promesses qu'il a sous les lunettes.

— Laisse tomber ! lui répètent les copains quand il se fiche en pétard.

— Tout ce qu'il a dit, répond le malin paysan, il a pu qu'à le faire...

Au café, dès que Jules est sorti, les conversations vont bon train à son sujet. Les uns le plaignent :

— Pauvre gars, il est bien brave, mais il gobe tout ce qu'on lui affirme.

Les plus rudes se moquent de lui :

— Tu veux dire qu'il est crédule. On sait bien qu'aux élections, c'est à qui va affirmentir le plus.

La discussion suit son cours sans mettre tout le monde d'accord. L'ambiance redevient bon-enfant chaque fois qu'il s'agit de casser du sucre sur le dos de celui qui a été choisi dans les urnes :

— L'avait qu'à pas se présenter !

— T'avais qu'à te présenter à sa place.

— J'ai pas que ça à foutre...

La démocratie piétine à longueur de rasades, surtout quand un client offre une tournée conciliatrice :
— Je lui ai dit à Jules de se présenter lui-même ; mais il ne veut pas. Il a plutôt envie de tenir ses promesses et il se sent pas capable d'affirmentir sans culpabiliser !

Jean-Patrick

Le soltemps

Le soltemps fait de plus en plus son apparition, les bourgeons poussent, l'herbe est tondue. Les abeilles et les mouches virevoltent dans les fleurs. Les chaises longues sont de sortie. Ça fait du bien au moral.

Léa

2° exercice : imaginer un texte à partir du mot valise *Tomaternel*, utilisable comme un nom ou comme un adjectif

Quel parfum !

La première fois que je l'ai vue, j'en suis tombé amoureux. Elle m'est apparue comme la femme de ma vie. Ses yeux langoureux, sa voix mélodieuse, sa peau tomaternelle et son sourire dévorant !

Oh, je sais ce que vous allez dire : un amoureux a du cœur, mais il a perdu la raison.

Vous n'êtes qu'une bande de jaloux. Je vous écoute, mais je suis le seul à pouvoir la toucher, je ne m'en prive pas. Quand elle est dans mes bras, je l'embrasse à pleine bouche, je la suce comme un nectar rafraîchissant, je tète ses seins à la façon d'un nourrisson vorace. Elle me rassasie et me gave.

Voilà de quoi vous êtes jaloux et si vous m'avez bien écouté, vous saurez quel délice qualifie sa peau.

Jean-Patrick

Au jardin

Claude va bientôt travailler au jardin. Il va bêcher la terre et introduire du fumier de cheval pour l'enrichir. Il va planter de l'échalote, de l'oignon et va installer des tuteurs afin que les tomaternels puissent bien se développer comme chaque année. Il espère avoir une bonne récolte.

Léa

Fais-nous rêver



L'expression écrite d'un rêve est un exercice créatif.

Il consiste à donner vie à des images et à des émotions confuses pour la raison.

La tortue et le pêcheur

Poursuivie par un chasseur, la tortue crapahuta sur le sable et plongea dans l'eau juste au moment où elle allait être capturée. Elle s'enfonça dans les profondeurs marines où un mérou s'approcha d'elle, bien décidé à la manger. À grands coups de bec, elle se défendit, et sa carapace la protégeant des dents du mérou, celui-ci comprit que ses attaques étaient vaines et il s'enfuit.

Fatiguée, la tortue s'installa sur un rocher d'où surgit un crabe :

— Ça ne va pas, d'arriver comme ça, tu m'as réveillé ! dit-il.

— Excuse-moi, mais le mérou m'a fait très peur.

Arrive alors un grand requin blanc.

— Je quitte l'Atlantique et pars dans le pacifique, déclare-il.

La tortue en profite, et saisissant la nageoire caudale du cétacé avec son bec, elle s'installe sur le dos du squal, et c'est parti !

Épuisée par ce long périple, elle alla se reposer sur le sable d'un atoll.

— D'où viens-tu ? lui demanda un petit garçon qui se promenait sur la plage. Tu sais : ici, il fait chaud. Enlève cette carapace qui t'emprisonne et viens avec moi cueillir des noix de coco pour jouer aux boules.

C'est ce qu'elle fit, et elle gagna même la première partie.

Un pêcheur, qui passait par là, se saisit de la coquille vide et l'offrit au curé qui en fit un bénitier.

Claude

Mon fils

Mon fils n'est pas décédé, il est là, il joue avec ses cousins, il court, il a beaucoup d'humour et toujours entouré de plein de copains. Sportif, il essaie toutes les disciplines. Cela passe par le tennis, les raquettes sont prêtes, puis mises de côté ; le basket, le rugby, la boxe, tout l'intéresse, mais il ne se fixe pas.

Quel bonheur, il est enjoué, tout l'intéresse. Son plus grand plaisir : les voyages et il prend le « guide du routard » et c'est l'Inde. Ce sera une quantité de destinations, le Vietnam, la Thaïlande, l'Australie, etc. Je ne revois pas tout, mais déjà c'est magnifique. Madagascar, c'est drôle.

Le voyage s'achève, je ne perçois plus de vies et de superbes paysages, différents les uns des autres mais tout aussi dépaynants. J'attends les prochains avec impatience.

Nicole

Antoinette

Paul avait vingt quand il circulait avec sa bien-aimée. Les deux amoureux partageaient volontiers leurs baisers. Ils se retrouvaient chaque samedi et s'isolaient dans la forêt voisine où ils se prouvaient leur affection.

Ce premier samedi de printemps, ils prirent la route de Saint-Nicolas, certains de trouver une allée forestière calme et douce, à l'abri des yeux indiscrets toujours prêts à colporter des médisances.

Au second virage pourtant bien connu des tourtereaux, ils eurent la surprise d'apercevoir une silhouette qui ressemblait à une auto-stoppeuse.

— En plein virage ! s'étonne Paul, décontenancé par l'incongruité.

— Oh, je la connais, c'est Antoinette ! réplique aussitôt la fiancée. Arrête-toi.

Le chauffeur surpris voulait surtout satisfaire sa petite amie. Celle-ci baissa la vitre et questionna l'apparition aux allures familières.

Antoinette prétextait une contrariété qui l'obligeait à traverser la forêt à pied. Malgré le dérangement de leur projet, les deux amoureux lui proposèrent de la véhiculer jusqu'à destination. Aussitôt installée sur le siège arrière, la passagère se mit à geindre à chaque virage, à expirer à chaque accélération, à se crisper à chaque ralentissement.

Parvenu à la sortie de la forêt, Paul jeta un coup d'œil excédé dans le rétroviseur. Il ne put voir qu'une banquette vide, entendre un silence profond.

Déconcerté, il regarda sa douce voisine qui n'avait qu'une idée en tête : l'étreindre tendrement !

Jean-Patrick

Dans les airs

Après avoir fait cuire des crêpes pour les enfants, je sors sur la terrasse avec mon balai en paille de riz et commence à enlever les feuilles mortes accumulées depuis quelques jours.

L'idée me vient alors de chevaucher ce balai. Miracle : Il se soulève et me voilà dans les airs. Quelles sensations agréables, le vent caresse mes cheveux, les rayons du soleil m'enveloppent et les oiseaux battent des ailes pour m'applaudir.

Soudain, un bruit de moteur annonce l'arrivée d'un hélicoptère piloté par Harry Pottère. Il me double, ce tricheur ! Il espère arriver avant moi pour la livraison de ses crêpes aux enfants.

Par chance, le sorcier se trompe de chemin et bifurque à droite.

J'atterris alors au milieu du groupe de marmots.

Aussitôt, je les préviens :

— Surtout ne mangez pas les crêpes qu'Harry Pottère va vous apporter, les miennes sont meilleures et excellentes pour la santé. Afin qu'elles soient faciles à avaler, j'ai enrichi la pâte avec de la bave d'escar-

got, ça glisse mieux et pour entretenir vos jolies petites dents, les autres contiennent des toiles d'araignées, elles serviront de fils dentaires.

— Beurk ! Crient tous les enfants.

Quelle déception !

Au revoir !

Danièle

La maison vide

Je suis seule comme tous les mercredis dans cette grande maison sinistre louée par mes parents.

— Ferme bien la porte à clé me dit ma mère en partant travailler, on ne sait jamais !

Je ne lui dis pas, mais ces jours-là j'ai peur, peur de quoi, je ne sais pas, mais cette maison m'effraie.

Je me réfugie dans ma chambre que je ne quitte pas de la journée avec un morceau de pain et du chocolat en guise de déjeuner.

J'écoute les bruits qu'une petite fille transforme en monstres, loup garous, lutins et autres êtres imaginaires.

Ce jour-là, l'escalier craque plus que d'habitude, des pas résonnent, se rapprochent de ma chambre, je me terre sous mon lit, j'écoute, les battements de mon cœur s'accélèrent.

Et puis plus rien, j'hésite longtemps à sortir de ma cachette, puis je prends mon courage à deux mains et doucement je passe légèrement ma tête, puis les bras et enfin mon corps entier.

Toujours rien en vue d'anormal.

Je me dirige vers l'escalier, au passage je prends ma lampe de chevet en guise d'arme, « on ne sait jamais », maman, me l'a dit.

Je descends les marches une à une lentement comme un chat, et tout d'un coup au milieu de l'escalier les murs se mettent à trembler et se rapprochent inexorablement de moi, un gouffre s'ouvre sous mes pieds, un tunnel m'aspire, je crie, mais aucun son ne sort de ma gorge.

J'étouffe, un brouillard devant les yeux me fait perdre connaissance.

Quand j'ouvre enfin les paupières je suis dans ma chambre, bien au chaud dans mon lit, les rideaux sont tirés, il fait nuit noire, je veux ouvrir la lumière pour regarder l'heure, mais ma lampe a disparu.

Gisèle

Sans retour

Je savoure l'instant, les yeux fermés, le corps irradié par les derniers rayons de ces vacances réussies. Le soleil généreux, le sable chaud, une petite brise friponne, le clapotis discret de l'eau qui glisse sur le sable, le bourdonnement lointain de rouleaux réguliers, tout invite à la sérénité, à l'abandon.

Comme chaque soir, je me lève doucement et j'observe l'horizon. Il m'aspire. Quelques pas et je sens les premières caresses d'écume au bout de mes doigts de pied. L'eau est presque tiède, accueillante, je me sens si bien ! J'avance en gonflant mes poumons de cet air iodé bienveillant. La vie est si belle ! L'eau me claque doucement les épaules désormais. J'avance encore un peu. L'impression set bizarre. Mes yeux sont de nouveaux fermés, plus aucun contact à mes pieds, mes bras, mes mains, que l'eau ! Rien ne me retient, c'est très doux. J'ouvre à nouveau mes yeux : tout est bleu maintenant. J'ondule, je tourne sur moi-même,

je frétille, je bascule. Mes nageoires se meuvent lentement, je m'enfonce vers les profondeurs. Le moment est enfin arrivé !

Pascal

De l'ombre à la lumière

Céline est au fond de son lit. Elle vient de se réveiller. Il doit être encore très tôt, les premières heures de la nouvelle journée qui s'annonce. Elle ne comprend pas pourquoi elle a été tirée du sommeil de cette façon. A côté d'elle Jean-Baptiste dort profondément, elle l'entend à sa respiration lente et profonde. Il dort du sommeil du juste, il a eu une longue journée sur un chantier. Elle n'a pas le droit au même sommeil. Pourtant, sa journée a été aussi éprouvante, d'une autre manière. Entre les rencontres au travail, les dossiers à remplir sur son ordinateur, les courses, la marche, la cuisine, elle n'a pas chômé. Elle s'est posée vers 20h, juste avant le retour de son compagnon. Ils sont allés se coucher vers 23h, comme chaque soir. Ils se sont endormis l'un contre l'autre. Tout allait parfaitement bien. Et pourtant, elle vient à se retourner dans le lit, elle a chaud, une boule vient se loger dans sa poitrine. Elle hésite. Surtout, ne pas regarder l'heure, ce réflexe qu'elle avait avant ne fait qu'aggraver la situation. Elle se lèverait bien pour aller chercher un verre d'eau et avaler un comprimé à la mélatonine, mais s'il la nuit est déjà bien avancée, elle sera dans le coton à 6h30 quand le réveil va sonner. Elle se retourne encore une fois. Heureusement que le lit est bien large, au moins, Jean-Baptiste ne se rend compte de rien. Elle sort jambes et bras de sous la couverture, elle suffoque. De plus quelle que soit la position qu'elle prend, sa nuque lui fait terriblement mal. Elle se tourne et se retourne, elle finit par choisir la position sur le dos. La tête bien calée dans l'oreiller, une main sur la poitrine, l'autre sur le ventre, elle compte sa respiration. Cette technique ne marche qu'une fois sur deux, mais ça vaut toujours le coup d'essayer. Alors que son esprit commence à s'apaiser, au rythme d'une respiration volontairement allongée, elle voit des ombres se dessiner au plafond. Peut-être les lumières de la rue font-elles jouer les branches des arbres de la cour avec leurs rayons. Pourtant, il ne semble pas y avoir de vent. Les volets ne claquent pas, tout est particulièrement calme. Même la respiration de Jean-Baptiste ne se fait plus entendre. Heureusement, il bouge à côté d'elle, se retourne à son tour. Il est bien vivant. Ce mouvement au plafond pourtant la perturbe. Elle se lève alors pour se rendre dans le salon adjacent, vérifier qu'il ne s'y passe rien. Toutes les lumières sont-elles éteintes ? A-t-elle bien pensé à souffler la bougie qui était allumée dans la pièce à vivre avant d'aller se coucher ? Elle ne tient plus et se lève pour passer dans la pièce d'à côté. S'il se passe quelque chose, elle le verra bien.

Alors qu'elle passe la porte de la chambre, laissant derrière elle son compagnon, elle a l'impression de tomber. Des fourmillements dans les mains et les jambes, le tournis, comme lorsqu'elle se lève trop vite. La sensation de vertige. Elle se retient au mur un instant et au moment de relever la tête, elle se retrouve face à une scène inattendue. Au milieu du salon, des lumières flottent un peu partout autour d'elle. Elle a l'impression de se retrouver projetée sur Pandora au milieu de la nuit. Elle croiserait un Na'vi à l'instant qu'elle n'en serait pas surprise. Mais ce n'est pas un grand être bleu qui danse devant elle. Au milieu de toutes ces lumières et de toutes ces couleurs, c'est une silhouette indéfinissable, à peu près de sa taille, qui se dandine au milieu du salon. Elle a l'impression d'entendre une musique, elle jurerait qu'un air résonne dans la maison, pourtant, elle est bien incapable de le reconnaître. Elle ne comprend pas comment cela est possible que ce bruit et cette lumière n'ai pas encore réveillé son cher et tendre. Elle sait bien que Jean-Baptiste a un sommeil très profond. Il dit toujours que la maison pourrait être cambriolée qu'il ne s'en

rendrait pas compte (très rassurant au passage). Mais là, tout de même, c'est la discothèque dans le salon et il reste profondément endormi. C'est surprenant tout de même.

Soudain, l'ombre qui se dandine en face d'elle n'est plus toute seule. Céline a l'impression qu'elle se multiplie. Et toutes ces ombres semblent venir d'elle. Comme si plusieurs gros projecteurs étaient positionnés derrière elle et que ses ombres se retrouvaient projetées dans le salon. Elle se surprend d'ailleurs à bouger au rythme des ombres en face d'elle. Elle baisse ses yeux pour observer ses pieds. Oui, ses pieds bougent aussi. Des filets noirs semblent y être accrochés et les mouvoir. Une sensation étrange, désagréable, s'installe en elle. Elle observe ses mains, elles aussi sont liées par des filets sombres qui les font danser. Tout son corps s'est transformé en poupée de chiffon, manipulée par une ribambelle de fils noirs. Face à elle, les lumières et les couleurs qui lui rappelaient *Avatar* sont bientôt cachées et remplacées par un amas d'ombres et de fils. Une sourde angoisse monte en elle. La même boule qu'elle avait dans la poitrine allongée dans son lit, elle la retrouve là. Elle a envie de hurler, mais aucun son ne sort de sa bouche. Elle sent des larmes de détresse couler le long de ses joues. Pourquoi s'est-elle levée ? Pourquoi a-t-il fallu qu'elle soit trop curieuse et vienne jusqu'au salon au beau milieu de la nuit ? Pourquoi s'est-elle réveillée ? Elle sent les filets noirs qui la tiennent et la manipulent petit à petit la recouvrir, lui verrouiller la bouche, s'enrouler autour de sa tête. Elle commence à disparaître.

Elle se met alors à trembler. Elle entend cette fois un bruit, une voix, au loin, plus claire que le reste des sons, trop feutrés, du salon. C'est son prénom. *Céline. Céline.* Elle entend cette voix qui devient de plus en plus forte, une lumière éblouissante s'éclaire soudain au-dessus de sa tête.

« Céline, réveille-toi. Tout va bien. Je suis là. »

Jean-Baptiste. C'est Jean-Baptiste qui la tire progressivement de cet horrible cauchemar. Les rires étouffés des ombres du salon s'éteignent. Elle sent les larmes couler le long de ses joues. Elle se redresse dans le lit. La chambre est éclairée par la lumière que son compagnon vient d'allumer. Il la prend dans ses bras. « Tout va bien ma chérie. Ce n'était qu'un mauvais rêve ». Un mauvais rêve oui.

Déjà les images commencent à s'effacer, seule l'angoisse sourde, bien installée dans la poitrine, au niveau du plexus, persiste.

Agnès

La citrouille

Cette nuit, je suis une petite citrouille qui a la trouille !

Je suis orange, ce n'est pas étrange.

J'aimerais grossir ; tel est mon désir.

Aussi gros que papa ? Je n'irais pas jusque là !

Plus joufflu que maman, j'en rêve tant.

Mais voilà je suis moi.

Je suis minuscule et incrédule.

Jamais je ne grandirais.

Au détour du jardin, j'ai rencontré un lapin,

Puis un mouton qui avait l'air glouton.

Alors je me suis caché pour ne pas être embêtée,

Derrière un potiron qui était grognon.

Soudain le fermier est entré dans le potager.

Il a regardé émerveillé.

Les légumes lui paraissaient bien frais.

Je vous donne ma parole : j'ai fini à la casserole !
Moi si petite, je lui avais ouvert l'appétit.
Je me suis réveillée en sueurs, j'avais des vapeurs.
J'étais tout rabougrie dans mon lit.
J'ai fini en boule en me disant que je n'étais pas maboule.

Magali

Rêve en aveugle



La vue est le sens le plus utilisé du corps humain... et dans l'écriture !

Par conséquent, l'évocation visuelle est la forme la plus facile, classique et banale ; l'originalité réclame de forger des "images" tactiles, auditives, olfactives, voire gustatives... alors là, bravo !

Raconte un rêve qui se déroule dans un endroit sombre, où on ne voit rien.

La falaise

Quel est ce trou dans la falaise, béant ? Je rentre à tâtons. Les toiles d'araignée se prennent dans mes cheveux. Je continue malgré le dégoût et la peur.

Je tâte, c'est de la craie ! À mes pieds, un petit cours d'eau, très froid. Je suis ce chemin humide.

La paroi devient dure. Des aspérités me font mal aux mains. Que vais-je découvrir ? Des squelettes ou la lampe d'Aladin ? Pour l'instant c'est le noir complet et j'ai horreur de cela : ça sent l'humidité... mais impossible de faire demi-tour. Il faut continuer d'explorer.

Le chemin rétrécit, de gros cailloux jonchent le sol, il est de plus en plus pénible d'avancer. Je devine des crevasses dans les murs, y a-t-il des hiéroglyphes ? Sans clarté, impossible de se rendre compte.

Je continue l'exploration coûte que coûte, en marche.

J'aperçois une petite clarté, voici le fond du tunnel. Avec l'érosion un trou s'est formé dans la falaise et apparaissent la clairière et une pâture toute fleurie. Enfin la lumière ! Le jour, la délivrance et la découverte du printemps : le soleil, les jonquilles, les primevères, les oiseaux, un monde réel et apaisant.

Ouf le bonheur existe.

Nicole

La cave

Papa m'a toujours interdit d'aller tout seul dans la cave de la maison. Alors je me demandais à quoi elle pouvait ressembler ; j'y songeais avant de m'endormir.

Un soir, au printemps de mes six ans, je réussis à y entrer. La porte grince sur ses gonds, je suis obligé de lui donner un coup d'épaule pour qu'elle accepte de s'ouvrir. Aucune lumière ne permet de voir l'intérieur, je cherche un quelconque bouton, en vain ! J'avance à tâtons, les murs rugueux suintent d'un liquide frais. Des toiles d'araignée s'enfuient entre mes doigts et cherchent à les unir. Un bruit métallique tombe par terre ; je pense qu'un souris a dû bousculer une boîte. Le silence revient envahir l'endroit moite, je tends l'oreille et n'entend que battre mon cœur. L'odeur moisie glisse dans mes narines.

— Pourquoi Papa et Maman y viennent ? Ça pue trop !

Mes idées tournent en rond. J'hésite entre avancer et déguerpir, mais n'arrive plus à bouger ni la main ni le pied. Au bout d'un moment, je sens une espèce de sueur mouiller ma peau et descendre le long du bras.

Soudain, la porte claque dans mon dos. Je reste prisonnier, certain d'être puni.

Jean-Patrick

Le gouffre

Je suis dans la forêt, je déambule entre les arbres, il fait noir. Même la lune est absente.

Soudain le sol se dérobe sous mes pieds. Je tombe dans un gouffre. J'essaye de m'agripper aux branches mais rien n'y fait.

Le sol est dur, jonché de racines et de cailloux. Je marche à tâtons. Je tends l'oreille car j'entends comme des clapotis. Serait ce de l'eau ? Je vais dans cette direction, le bruit est de plus en plus fort. Mes genoux me font mal. Je me penche et tape le sol. C'est bien de l'eau !

Me voilà rassasié et rassuré même si l'odeur est nauséabonde. C'est de l'eau croupie. Je ne décéderais pas de soif. Mes yeux essaient d'observer, mais je n'y vois rien. Je me lève et marche lentement pour tenter de m'échapper de ce lieu si glauque.

Au loin, des chiens aboient ! Je me souviens d'une pancarte lumineuse à l'entrée du bois qui indiquait une chasse en cours. Seront-ils mes sauveurs ?

Je tente de crier mais aucun son ne sort de ma bouche. Comment faire ? je n'ai pas envie de mourir. Je bute contre les cailloux. Je réussis à en prendre une pleine poignée que je lance en l'air. Ceux-ci me retombent sur la tête.

Et là je m'évanouie.

Magali

Un endroit sombre

Le tonnerre gronde, les éclairs zèbrent le ciel, je vais aller chercher une lampe-torche, car on ne sait jamais.

J'ai bien fait, quelques instants plus tard c'est la panne. Il faut que je m'assure que toutes les fenêtres sont bien fermées.

Tiens, d'où vient ce bruit ? On dirait de l'eau qui coule. Je pense que ça vient de la cave. Je soulève la trappe et inspecte la pièce avec ma lampe. Je ne vois rien, mais le bruit vient de là. Je vais descendre pour contrôler. En savates je m'engage dans l'échelle.

Et merde ! C'est bien le moment, j'ai glissé sur une marche et me voilà couché sur le dos sur le sol de cette fichue cave ! Cerise sur le gâteau, dans ma chute j'ai perdu mes savates et lâché la lampe qui s'est éteinte. En plus, entraînée par l'échelle la trappe s'est refermée.

Bon, rien de cassé, je me relève. Il faut d'abord que je retrouve cette fichue torche.

Je tâtonne ça et là, rien. Ah enfin la voilà... oui mais sans le verre ni l'ampoule !

Je vais essayer de retrouver l'échelle pour chercher une autre lampe. J'avance doucement, les mains écartées devant moi. Aie, mon pied vient de buter sur quelque chose ! Je trébuche, bouscule une étagère et renverse des pots en verre dont certains se brisent en tombant. Décidément, ce n'est pas mon jour !

Maintenant, pieds nus, il va falloir que j'évite les tessons. Je pars à gauche, à droite, cette cave me paraît immense. Au bout d'un moment, je me rends compte que je suis complètement perdu. Que faire ? Je commence vraiment à paniquer.

La sonnerie du réveille-matin me sort du sommeil. Effectivement le tonnerre gronde au loin. Ouf ! C'était un rêve, mais quel cauchemar.

Claude

L'heure est grave !

Le froid me tire brutalement d'un sommeil profond. Mon corps n'est que douleur. J'ai beaucoup de mal à respirer. L'air est froid, j'ai les côtes brisées. Il m'est très difficile de bouger. Je suis comme pétrifié.

Allongé sur le dos, le contact avec le sol me glace. Sous mes doigts je sens la roche. J'ouvre les yeux mais je ne distingue rien, c'est le noir absolu. Ces ténèbres sont effrayantes. Où suis-je ? Que m'est-il arrivé ?

La terreur m'envahit, je sens mon cœur exploser dans ma poitrine. Des douleurs extrêmement vives ne laissent aucun doute, la situation est dramatique. Tâtant mon corps, je m'aperçois que mes vêtements sont déchirés, lacérés, poisseux aussi, car j'ai saigné en abondance. C'est comme si ma peau était en feu, la souffrance irradie, m'arrache des gémissements. J'essaie de les étouffer car j'ai maintenant la certitude d'être en danger.

Je dois tout faire pour ne pas révéler ma présence. Le moindre bruit peut me condamner. J'essaie de glisser mes mains sur le sol pour explorer l'espace qui m'entoure. Je suis sûr de reposer sur un gros rocher, mais je n'ai toujours pas le moindre souvenir de ce que je faisais, pas le moindre indice pour deviner l'origine de mes misères. Je retiens mon souffle, tous les sens en éveil.

Mes yeux s'habituent à la pénombre, mais ne me sont d'aucune utilité. Une odeur fétide m'enveloppe, forte, nauséabonde. Mes doigts effleurent une masse, je la saisis et la porte à mes narines. Horreur ! c'est de la chair ! D'autres effluves plus tenaces encore me parviennent, elles émanent d'une bête sauvage. Je perçois aussi un léger souffle. Il m'apporte un peu de chaleur mais aucun réconfort bien entendu. Cette respiration devient plus envahissante. Je discerne un mouvement. Je ne suis pas seul, c'est sûr !

Mais après tout, si l'on avait voulu me faire du mal, ce serait déjà du passé non ?

— Il y quelqu'un ?

Pas de réponse.

— Mais dites quelque chose, bon sang !

Cette fois un grognement énorme retentit. Une patte velue s'abat sur mon épaule et me déchire, provoquant une douleur similaire aux précédentes. Je vais mourir.

C'en est un et bien sûr il est pour moi !

Pascal

Mine de charbon

Où suis-je ?

Après une chute vertigineuse de plusieurs mètres dans une cavité souterraine noire où un être bien portant se retrouverait bloqué, je me retrouve assise dans une espèce de matière sableuse.

Je ne vois rien du tout, il fait froid. Je cherche mon smartphone pour m'éclairer. Malheureusement, je l'ai perdu dans ma chute. Mince ! ça va être compliqué. J'écoute, rien.

Je sens comme une odeur de suie, du charbon, oui c'est ça du charbon ! je suis dans une mine. Je me lève à tâtons cherchant un appui pour avancer, je bute, je m'obstine, et patatras me voici à nouveau sur les fesses, la bouche pleine de charbon. Je m'essuie, mais le goût est tellement infect et écœurant que je m'étouffe, j'ai beaucoup de mal à reprendre mes esprits, je commence sérieusement à m'inquiéter, j'ai tellement froid, l'humidité pénètre mes os, je suis asthmatique : l'air qui se dégage commence à me gêner sérieusement. Qui pourrait venir me secourir ? Personne n'est au courant de mon expédition. Je décide d'appeler, de crier à en perdre haleine, rien.

Puis j'entends un bruit sourd, le tonnerre ? non, des machines ? non, alors qu'est-ce-que c'est ?

Au moment où je me pose ces questions un énorme tremblement se produit, un éboulement de pierres ouvre une brèche où je peux enfin voir la lumière du jour. C'est une bonne nouvelle.

J'essaie de m'extirper de mon sarcophage, mais mes membres ne répondent pas, je suis prise au piège, je ne peux plus bouger, j'ai soif, chaud, j'appelle encore et encore, rien, j'ai peur, je vais mourir. Au secours !

Tout à coup j'entends un grognement provenant de cette entrée providentielle, les battements de mon cœur s'accélèrent, il se rapproche de moi, je sens un souffle près de mon visage, un reniflement, une odeur chaude et musquée que je reconnais facilement pour l'avoir mémorisée quelques mois plus tôt, je cherche... oui, j'ai trouvé ! C'est lui, l'ours pourchassé que j'ai sauvé des chasseurs à l'automne dernier. Aide-moi je t'en prie !

Sans plus attendre, je ne sais par quel miracle, je me retrouve rapidement extirpée de ma prison, je suis à l'air libre, enfin délivrée de mon cauchemar. J'aperçois dans le brouillard l'ours et son petit se dirigeant vers la montagne.

Gisèle

Parole de femmes



Raconte l'aventure d'une femme légendaire...

de son point de vue à elle !

La maudite

Je franchis le portail de mon magnifique manoir du 18^e siècle, celui dont je rêvais quand je n'étais encore qu'une enfant, un peu comme dans un conte de fées, mais version Halloween. Cette ancienne commanderie, dans laquelle furent célébrées mes noces, me laisse aujourd'hui un goût amer.

En effet, je n'aurais jamais imaginé me retrouver veuve si jeune : mon époux, le seigneur Fulbert des Baux de Provence, s'étant fait éventrer par un sanglier lors d'une chasse. Après de longues recherches, nous n'avons jamais retrouvé son corps, mais au vu des traces de sang, il était improbable qu'il soit encore en vie. À 35 ans, le bonheur fut de courte durée, mais me laissa malgré tout une fille que nous avons prénommée Cunégonde. Je suis belle et riche, cependant je laisse mes prétendants sur leur faim.

Ce soir, c'est la nuit de Noël, une nuit où je serai encore seule sur ma couche à chercher celui que mon âme aimera jusqu'à ma mort. Dans l'âtre de la cheminée gigantesque, la traditionnelle bûche de bois, choisie avec soin afin de porter chance pour l'année à venir, brûlera toute la nuit. La décoration de la table est faite de simples houx et conifères, quelques fleurs séchées viennent se mêler aux plats dignes des grandes tables seigneuriales pour festoyer comme il se doit : oies rôties, tourtes garnies de viande, volailles, sangliers, biches et bien d'autres, ainsi que les emblématiques treize desserts, tradition de Provence.

C'est la pleine lune, elle est blafarde et ressemble à une vieilleuse géante autour de laquelle lutins et farceurs maudits font leurs plans de bataille pour effrayer les villageois. Mes gens s'empiffrent, boivent, chantent. Moi, je reste morose. Je me lève, me dirige lentement vers la fenêtre. La neige tombe en abondance ce soir, c'est féerique avec la lune scintillante.

Soudain un aigle vient frapper son bec contre la vitre. Effrayée, je me recule un peu car les légendes disent qu'un oiseau qui tape au carreau est un message de l'au-delà. Serait-ce vrai ? Les yeux écarquillés, j'aperçois à l'orée de la forêt une ombre sur un cheval. Il est minuit, comme une folle je me précipite dans l'escalier, suivie de ma fille, nous scellons nos chevaux et nous élançons à travers bois dans les ténèbres glacés, suivis des fidèles chiens de mon défunt époux.

Le lendemain matin, l'ambiance est moins festive. Après avoir passé toute la nuit à nous rechercher, les villageois en viennent à la conclusion que nous avons disparu sans laisser de traces, comme Fulbert des Baux de Provence. Les chiens des contrées voisines ont suivi les traces qui se sont arrêtées au cimetière devant la tombe du seigneur. Les villageois ont décampé en se signant et criant à qui voulait l'entendre que la forêt était hantée.

Aujourd'hui encore, cette légende est contée à la veillée de Noël. Surtout ne vous aventurez pas dans la forêt surnommée « la maudite », car les soirs de pleine lune, vous pourrez apercevoir les ombres de trois chevaux surmontés de formes humaines suivies d'une meute de chiens.

Gisèle

La petite fieuse

De mon vivant, j'étais une pauvre femme. Toute ma vie, j'ai été pauvre : deux moutons fournissaient la laine que je filais au rouet et les bourgeoises de la paroisse achetaient les tricots. Pas de quoi devenir Crésus ! Juste assez pour acheter une miche de pain pour ma fille et moi, remplacer une bête quand elle était devenue trop vieille et n'avait plus de poils sur le dos. La misère était mon sort ; elle a accompagné mes ancêtres, elle ne m'a jamais quittée et elle poursuit ma descendance.

Quand j'ai senti ma dernière heure arriver, j'ai conseillé à ma fille d'écarter les dépenses inutiles : aucunes funérailles n'étaient nécessaires, autant me laisser reposer en paix et ne m'offrir qu'une simple messe en souvenir. Ma chère enfant a tout promis.

Par malheur, la pauvreté a continué son œuvre après ma mort. Son mari malade, son nourrisson à allaiter, la misérable enfant courait à hue et à dia en oubliant sa promesse d'une messe.

Elle ignorait que saint Pierre me faisait poireauter à la porte du Paradis. Fatiguée d'attendre, je pris le taureau par les cornes et une nuit, je suis redescendue dans notre cahute, faire chanter le rouet de sa mélodie monotone. Ma fille l'a entendu ; j'en suis certaine, puisqu'elle gémissait dans la chambre. Mais aucune mémoire ne lui rappelait son engagement !

Alors la nuit suivante, j'ai insisté ; puis la suivante encore. Pour finir, j'ai enlevé mon petit-fils et l'ai emporté avec moi, au pays des songes et des regrets oubliés.

À ce moment-là, les parents ont réagi : le père et la mère, privés de leur nourrisson, sont allés par la campagne implorer l'enfant. Trois jours de vaines recherches et trois nuits de profonde angoisse ont éclairé la mémoire de ma satanée fille. Dès le matin, elle alla prier le curé de dire une messe à mon intention, regrettant de n'avoir aucun sou à lui offrir en échange.

Par chance, l'abbé m'avait connue comme paroissienne fidèle, respectueuse des saints, même si je les confondais ! Par charité, il accepta de dire une prière, une simple prière, pour moi. La nuit suivante, saint Pierre m'expédia une dernière fois sur Terre, avant de m'ouvrir la porte du Paradis. J'avais pour devoir de rendre le chérubin, le déposer dans son berceau et ne le quitter qu'après avoir entendu ma fille pousser un cri de soulagement. Bon gré, mal gré, elle avait tenu sa promesse.

Jean-Patrick

La fée verte du Mont Pinçon

Ce jour-là, dans mon nid douillet, au sommet du plus haut, du plus majestueux des chênes de la forêt du Plessis, je somnolais, bercée par les bruissements des feuilles et les chants merveilleux de mes petits amis à plumes. Un brouhaha diffus et lointain vint s'immiscer dans cette douce harmonie. Peu à peu il s'intensifia. Je distinguais des chants et des cris. Ces intrus indiscrets semblaient venir de Campandré. Je reconnaissais des bruits de sabots et même une mélodie entraînante jouée par quelques violons, flûtes et accordéons joyeux. Sortant de ma torpeur, je devinais qu'un mariage traversait la forêt. Cette fois, j'aper-

cevais le cortège. À moi de jouer ! J'écartai le feuillage qui dissimulait mon joli « chez moi ». Un enfant leva alors les yeux vers moi et s'écria :

— C'est la fée, la fée verte !

La longue file s'immobilisa, les instruments se turent. Tous les convives m'accompagnèrent de leurs regards bienveillants. Ma robe de feuilles et de rameaux et ma longue chevelure rousse s'épanouirent au vent et je vins me poser juste devant la mariée, en repliant mes grandes ailes de cygne sauvage.

Belle comme le jour dans sa robe noire avec son bonnet de dentelle et son grand nœud, son sourire illuminait les lieux. Le marié, juste derrière, la mangeait des yeux, fier comme un coq. Je déposai deux doux baisers sur ses joues de satin puis lui passai au doigt l'anneau d'argent qu'elle attendait.

— Enfant, tu es jeune et jolie, tu mérites le bonheur et tu l'auras !

Le rouge lui monta aux joues, heureuse de recevoir la bénédiction de la fée verte qu'elle espérait mais sans trop y croire. Bien peu avaient la chance de la recevoir. La laissant savourer son bonheur, je souris à la compagnie et disparus bien vite dans la cime des grands arbres.

Je ne le savais pas mais c'était ma dernière noce. Quelques jours plus tard, quelques bûcherons abat-tirent mon chêne et les arbres les plus hauts de mon domaine. Ils se trouvèrent tout penauds et fort honteux en découvrant mon petit nid au cœur de la couronne du roi de cette forêt. Ils craignaient d'attirer ainsi le malheur sur les mariés à venir. Mais le mal était fait. Désespérée, vexée aussi, je partis bien loin poursuivre mes féeries.

Pascal

La dame blanche de Coutances

Sous une fine pluie d'automne, je marche seule sur la route nationale qui mène à la ville de Coutances. Vêtue d'une longue robe blanche, bientôt complètement trempée, le premier automobiliste aura pitié de moi. La première voiture s'arrête.

— Montez vite, c'est imprudent de se promener seule par ce mauvais temps. Où allez-vous ? me demande l'homme au volant.

— À Coutances. Merci d'accepter de m'y emmener.

Pendant le trajet, je me remémore tous les virages de cette route que mes parents empruntaient lorsque j'étais enfant. Je crie :

— Attention ! Là c'est dangereux, ralentissez !

Un grand coup de frein donné par le chauffeur projette la voiture contre le talus. J'en profite pour ouvrir la porte et me glisser en contrebas. Un chemin se dirige vers la forêt, je m'éclipse.

C'est la direction qui mène au village de mon enfance. J'aimerais tant retrouver la maison de mes parents et tous ces bons souvenirs qui me rendaient heureuse jusqu'à ce terrible accident. Le décès de ma mère bouleversa ma vie.

Je continuerai à chercher et finirai bien par revoir cet endroit. Cela me permettra alors d'être apaisée.

Danièle

Trembler



Fais trembler le lecteur qui osera lire
ce qui est arrivé à ton héroïne
ou les frayeurs qu'elle a provoquées.

L'accident

La dame blanche monte dans la voiture qui l'accueille. Dans la montée vers Balleroy, le chauffeur perd le contrôle et s'écrase sur le talus.

La dame blanche aperçoit sa jambe gauche éclatée en mille morceaux. Ses bras sont sanguinolents. Sa main droite a disparu ; elle est étalée sur le pare brise. Ses os sont sortis de leur habitacle.

La dame blanche voit à peine, son œil crevé pend. Ses longs cheveux en bataille cachent une plaie béante au niveau du front. Sa robe blanche, maculée de salissures, est déchiquetée.

La dame blanche s'extraît du véhicule avec difficulté. Ses pieds sont restés bloqués sous le moteur de la Simca 1000. Elle a du mal à respirer, car son nez est brisé et, de sa bouche, des jets de sang dégoulinent. Elle n'arrive plus à parler. Seuls des gargouillis sortent de sa bouche.

La dame blanche entend au loin une voiture. Alors elle se met sur la route, tant bien que mal, elle rampe sur son genou droit et cherche à avertir de sa présence. Au milieu de la route, de sa main gauche encore valide, elle fait signe au véhicule qui arrive à vive allure. Mais celui-ci ne la voit pas, il l'écrabouille. Il ne reste plus qu'un linge blanc sur le sol.

La dame blanche a disparu.

Magali

La revenante du rouet

Ces jeunes ! Comment leur faire confiance ?

Étant pauvre, je ne pouvais pas laisser grand-chose en héritage à ma fille. Je lui ai donc donné mon rouet pour filer la laine et, plutôt que de payer des obsèques hors de prix, je lui ai demandé de faire dire une simple messe à mon intention. Le bon Dieu comprendra et m'accueillera dans son Paradis.

Mais voilà, entre promesse et réalité, il y a tout un monde. Et moi, pendant que je poireautais dans la salle d'attente de Saint-Pierre, ma fille peinait à joindre les deux bouts et en arrivait à laisser sa promesse de côté.

Alors, un soir, j'en ai eu marre. Je suis revenue sur Terre, dans ma maison, et, pendant que tout le monde dormait, je me suis remise à filer la laine. J'avais plaisir à retrouver le bruit du rouet, le grincement du mécanisme dans la nuit noire, le couinement de la pédale dans l'obscurité totale. Tous ces sons

familiers arrivaient aux oreilles de ma fille et plus je formais ma quenouille, plus je l'entendais trembler, pleurer, gémir.

Une fois revenue dans les cieux, j'ai vite déchanté, j'étais obligée de reconnaître que mon aller-retour à Appeville-Annebault n'avait servi à rien. Je n'avais plus qu'à recommencer !

Un soir, deux soirs, trois soirs, je redescendais filer et entendre ma fille se lamentait. Elle avait beau dire à son mari qu'elle était certaine qu'un voleur, un intrus ou un fantôme hanter sa maison, elle ne parlait jamais d'aller commander une messe au curé. En me creusant la tête, j'en ai déduit qu'il fallait passer à la vitesse supérieure.

Là, j'ai enlevé son gamin ! Comme je vous le dis, je l'ai subtilisé, kidnappé. Les journalistes répétaient les deux ou trois mots à leur maigre disposition ; en tous cas, moi, j'ai embarqué mon petit-fils et je les ramenai dans le pays où aucun vivant ne vient nous emmouscailler.

Ah, vous auriez vu le spectacle : sur Terre, tous ceux qui ont la langue facile s'agitaient, ils avaient l'air trouillomètre en furie, ils fouinaient dans tous les recoins possibles et imaginables sans parvenir à expliquer ce qui leur arrivait. Mais après quelques jours de remue-ménage, ma fille a fini par aller vers le presbytère, la queue entre les pattes, et supplier le curé de dire une messe à mon intention.

Permettez-moi de donner un bon conseil à tous les macchabées qui ont le sens de l'humour : nos descendants se chamaillent pour savoir si on existe encore ou pas, alors inutile de vous fatiguer à déambuler dans les lieux de votre agonie ; non. Le plus drôle est de détourner un seul des vivants de son troupeau... l'effet est garanti à cent-pour-cent !

Jean-Patrick

Le démon fantôme

Dans ce château, on y entre si l'on n'a pas peur des fantômes, il y a le « démon » fantôme, très grand, constitué de pattes, une multitude de bras, d'un cou couvert de fleurs blanches, un visage desséché, âgé, arborant un sourire, des yeux cousus, il a une grande chevelure noire.

Il pince, il frappe, il fait trébucher les visiteurs, il peut déplacer des objets très lourds, les meubles, les portes, il fait claquer des objets en métal pour effrayer les gens. C'est horrible, les personnes partent en courant, il est capable de tuer, de blesser avec tout ce qu'il peut trouver.

S'il attrape quelqu'un, il le transpercera. Certains ont vu ressortir des êtres complètement couverts de sang, les yeux crevés, un bras ou une jambe en moins, le crâne transpercé d'un énorme couteau. Une horreur !

Je déconseille aux amis de ne jamais entrer dans ce lieu maléfique.

Nicole

Le plumage blanc

Elle était haute comme un garçon, couverte d'un plumage blanc dans lequel la lune se reflétait.

Je l'aperçus et mes cheveux se dressèrent sur ma tête. Elle ressemblait à une dame blanche.

Ses yeux énormes et jaunes m'effrayaient. La tête, au regard fixe, faisait un tour complet, impressionnant.

Ma terreur ne fit qu'accroître lorsqu'elle poussa un cri strident, semblable à celui d'une femme qu'on égorge. Ses griffes, démesurées, pouvaient transpercer le corps d'un jeune mouton.

Elle fixait un endroit lointain et s'envola brusquement.
Terrorisé, je m'allongeai sur le sol et protégeai ma tête avec mes bras, complètement paralysé.
L'effraie ignora ma présence.

André

Revoir mon père

Je suis invisible et mystérieuse sous ma longue robe blanche. Ces imbéciles se sont arrêtés pour me laisser monter dans leur voiture. Ils sont gentils et justement, je n'aime pas les gentils, ça tombe bien.

Sur la banquette arrière, un enfant dort à côté de moi. Ma main plaquée sur sa bouche pour l'empêcher de crier, je lui inflige une morsure. Il s'évanouit, c'est parfait.

— Vous allez bien à Coutances ? me demande le conducteur.

— Oui, je veux retrouver la maison de mon enfance. C'est là que mon père a assassiné ma mère en lui tranchant la gorge.

La femme assise à l'avant se retourne alors et aperçoit mes dents ensanglantées. Elle crie et essaie d'attraper son enfant. Je lui plante un couteau dans le bras.

Le mari, horrifié, panique ; il donne un coup de volant et la voiture finit sa course contre le talus.

Je me glisse par la porte entr'ouverte et m'éloigne en laissant derrière moi des blessés ensanglantés et gémissants.

Cette scène paraît horrible à certains, mais je continuerai jusqu'au jour où je retrouverai mon père pour lui faire subir le même sort.

Danièle

L'auto-stoppeuse

J'aperçois sur le bord de la route une jeune femme qui fait du stop. Je ne prends jamais d'inconnues, mais elle paraît si frêle, désespérée, et c'est la nuit, il pleut à verse. Bref, j'ai pitié, je m'arrête. Elle ouvre grand la portière et s'assoit au fond du siège.

— Où allez-vous ?

De son bras décharné, elle m'indique la route.

Surpris, je redémarre et surveille la route, car avec ce temps de chien, il faut faire très attention. Je jette un coup d'œil rapide sur ma passagère. Blanche, livide, elle est toujours recroquevillée sur son siège.

— Je vous dépose où ?

Toujours pas de réponse. On verra bien, je renonce à poser des questions.

Soudain, elle se jette sur le volant qu'elle braque avec une force incroyable.

— Mais arrêtez, vous êtes folle !

Je découvre alors son visage, des yeux injectés de sang et un rictus effrayant. De toutes mes forces j'essaie de redresser le volant, mais trop tard, la voiture part dans le fossé, et dans un bruit de ferraille vient percuter un arbre. Assommé, je me rends compte que mon véhicule est sur le toit. Du sang me brouille la vue, j'essaie de dégrafer ma ceinture, mes jambes sont coincées. Une odeur de gasoil arrive dans l'habitacle. C'est la panique, je vais finir carbonisé !

Enfin, je réussis à me libérer, je ne sens plus mes jambes, mais à la force des bras j'arrive à m'extraire de la carcasse, et je me retrouve dans le fossé rempli d'eau. Après avoir échappé au feu, je vais peut-être mourir noyé. Glacé, je perds connaissance.

On me soulève, m'enveloppe dans une couverture, j'entends parler : Bizarre, ça fait trois fois qu'il arrive un accident à cet endroit !

— Et la jeune femme, comment va-t-elle, demandé-je

— Quelle jeune femme ? On a vérifié, il n'y a personne dans votre voiture.

— Mais non ce n'est pas possible, j'avais pris une jeune femme en stop à la sortie du village, où est-elle ?

— Ça doit être le choc dit une personne.

— Tenez soufflez fort dans ce tube, m'ordonne quelqu'un.

Des bras puissants me relèvent, mais j'ai le temps d'apercevoir cachée derrière l'arbre une silhouette blanche qui s'éloigne en ricanant.

Claude

La forêt enchantée

Sire Geoffroy de Belloc était un grand seigneur passionné de chasse. Il possédait les plus beaux arcs du royaume de France. Ses compagnons l'enviaient secrètement mais ne l'aimaient pas beaucoup. Aimant s'enivrer, il s'entourait d'une cour qui profitait de ses libations. Ce sire venait d'épouser Damoiselle Héloïse, une jeune noble du comté voisin. Sa réputation d'innocence et de pureté avait traversé les frontières.

Le lendemain des épousailles, il lui proposa de l'accompagner à la chasse. Ils seraient seuls et il lui ferait connaître les endroits les plus giboyeux. La gente Dame, soumise, accepta. Lorsqu'ils furent arrivés dans une magnifique clairière, Sire Geoffroy fit halte, puis avec un calme machiavélique banda son arc et, se tournant vers sa Dame lui décocha une flèche qui l'atteignit en plein cœur !

Lorsqu'il s'en retourna au château, il prétendit avoir réussi à échapper à des bandits mais que sa malheureuse épouse avait péri. Le crut-on ? Comme il était le puissant chef du comté, on n'osa pas le soupçonner, ou du moins pas ouvertement. Il échappa donc au procès.

L'histoire aurait pu en rester là...

Une semaine après les funérailles de Dame Héloïse, il invita ses compagnons à une partie de chasse. Les trois années de deuil étaient loin d'être terminées, et bien que choqués, ils enfournèrent leurs chevaux de peur de déplaire à ce puissant seigneur. Lorsqu'ils arrivèrent dans la clairière, le ciel s'obscurcit et ils aperçurent, à moitié cachée par un arbre, une femme vêtue tout de blanc. Elle tenait entre ses mains un magnifique arc étincelant de mille feux. La troupe ralentit, hésita. Quelle était cette apparition ? Seul Geoffroy le savait. La gente Dame dirigea son arc dans sa direction et une flèche atteignit au cœur. Ses compagnons, effrayés, s'enfuirent. Du corps de Geoffroy il ne resta qu'une tâche noirâtre sur l'herbe. Le lendemain, lorsqu'un des compagnons revint pour ramener le corps au château, il vit, là où était tombé Geoffroy, un arbre dont le feuillage sombre tombait jusqu'au sol.

Quelques années plus tard, un chasseur égaré pénétra dans ce lieu. Lorsqu'il s'approcha de l'arbre maudit, une jeune femme en blanc surgit et lui envoya une flèche qui l'atteignit au cœur. Un nouvel arbre apparut. La forêt s'épaissit petit à petit de telle manière qu'elle devint impénétrable.

Nul ne connût jamais la raison de la croissance inexplicable de la forêt.

Annette

Le mot fatidique

Cela fait bientôt dix ans que je suis devenue châtelaine, l'épouse du comte d'Argouges. Je le surveille comme le lait sur le feu, mon époux, car il est bien gentil, mais de temps en temps, il s'embarque dans des propos abracadabrants ! Il sait pourtant qu'il y a ce mot à ne jamais prononcer sous peine de me perdre.

Ce soir, nous avons des invités. Il a fallu mettre les petits plats dans les grands. Le comte a revêtu son bel uniforme de chasseur à cheval, et il piaffe d'impatience en attendant ses hôtes.

J'ai tout surveillé, à la cuisine et sur la table, afin que rien ne choque la belle ordonnance des lieux. Maintenant, je vais aller revêtir ma plus belle robe. Il me faut du temps pour la choisir, ajuster la coiffure qui va avec, mettre mes plus beaux bijoux ; bref me faire belle.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? me lance le comte, tu en mets un temps ! Ma parole, tu le fais exprès pour m'énervier, ça fait une heure que je t'attends.

— J'arrive, j'arrive !

— Fais vite, je n'aime pas les temps morts, moi !

Et crac, ça y est : il a prononcé le mot « mort », négligeant qu'il était fatidique ! Immédiatement, je disparaissais dans les ténèbres.

Cet idiot n'a pas pu tenir sa langue. Je me plaisais bien en châtelaine, passant les soirées au coin du feu, et patatras, je redeviens une pauvre fée ! Surtout qu'après dix ans passés au château j'ai pris des rides et pas mal d'embonpoint, alors pour retrouver un autre époux, ça ne va pas être de la tarte maintenant.

Claude

La dernière fois



La consigne de la “première fois” est un grand classique des ateliers d’écriture.

À l’occasion de l’ultime séance 2025-2026, les participants sont invités à parler de
LA DERNIÈRE FOIS...
sans autre précision.

Jour de classe

Comment savoir que c’était la dernière fois ? Je ne l’imaginais pas, que je déserterais ma petite école primaire où j’avais passé toute ma vie scolaire jusqu’à mon certificat d’études. Cela paraît puéril, mais rester dans son village natal, faire toujours la même route à pied pour se rendre en classe. Croiser les mêmes personnes, ça réduit tout de même le champ de l’avenir, on ne peut guère faire de projets.

C’est sûr, on apprend, on découvre, mais une seule personne ou un point d’intérêt. Fort heureusement cet instituteur, je ne saurais le décrire, tellement il m’impressionnait. Je suis très consciente d’avoir appris bien plus que si j’étais allée en secondaire, au point de vue morale, il nous a appris le respect, la politesse, il nous a ouvert sur la vie.

Et je ne me souviens plus de la dernière fois.

Nicole

Un départ réussi

Je quitte Béthioua demain. Comme je me méfie des autorités locales, j’ai envoyé discrètement toutes mes affaires par fret aérien il y a deux jours, et c’est arrivé en France. Soulagé, il me reste à dire au revoir aux copains.

— Oh Claude, tu ne vas pas nous quitter comme ça, disent en arrivant Edmond et Jean-Claude.

— Tu pars demain en fin de matinée, ajoute Jean-Claude.

— Oui, avec un peu de regret de vous quitter, dis-je.

— Alors pas question de partir sans faire la fête. On se regroupe et on finit cette journée en beauté !

— Mais la maison est vide, plus de meubles, plus de vaisselle, à part ce qui appartient à la société... regardez, j’ai conservé juste cette petite valise avec slip, chaussettes et chemise.

— Tu *soucoupes* de rien, on *soucoupe* de tout, dit Hervé en riant.

Pour la sono, Edmond fait entrer à demi sa voiture par la porte-fenêtre du séjour. La radio et les cassettes mettent une ambiance de fête.

Sur la pelouse, Jean-Claude a installé un barbecue récupéré de chez les voisins. Brochettes et côtes d’agneau commencent à griller. D’autres s’occupent de la boisson, anisette et rosé local coulent à flots dans toutes sortes de verres.

Les épouses arrivent en riant. On danse, certaines miment une danse du ventre. On raconte des histoires drôles, des souvenirs. On mange et on rit beaucoup.

J'ai dû m'endormir. Quand Moktar, le chauffeur, vient pour me conduire à l'aéroport, j'ai un peu mal au crâne. Je constate que la maison est propre, aucun reste de la fête, à part deux traces de pneu sur le pavé du séjour.

Je n'ai pas le temps d'aller saluer mes copains qui à cette heure doivent ronfler. Mon dernier soir se termine en départ réussi !

Claude

La révélation

La dernière fois que monsieur le curé est monté en chaire, les fidèles rameutés pour l'occasion étaient partagés : les uns pariaient qu'il se lancerait dans un règlement de comptes avec le maire et les pires paroissiens, les grenouilles de bénitier noyaient leurs rides avec de fausses larmes sèches. Quant aux enfants de chœur, ils s'impatienzaient, car on leur avait promis des dragées à la sortie de l'église.

Maryse s'interrogeait. La préférée des garçons du village avait longtemps espéré que l'éternel curé bénirait son mariage ; lui qui avait entendu et pardonné ses nombreuses fiançailles sans lendemain. Le successeur allait-il avoir la même patience ? Saura-t-il qu'un bon numéro se tire rarement du premier coup ? Comprendra-t-il que tester un futur époux avant de s'engager devrait être une règle plutôt qu'un péché ?

Maryse rêvassait pendant que le curé bedonnant énumérait, comme un chapelet, ses trente années de sacerdoce. Enfin, il tenta de relier ses lointains débuts à son état final ; une phrase puis deux accrochèrent l'attention de la donzelle.

— J'entends encore, dit le pasteur de sa voix chevrotante, j'entends encore ces jeunes demoiselles venir à mes premières confessions. Elles m'avouaient sans gêne qu'elles avaient commis le péché honteux... Jeune abbé, je leur pardonnais cet écart de jeunesse. Que pouvais-je faire d'autre ? Mais je leur conseillais aussi de veiller à leur morale, ne pas sombrer dans la turpitude, ne pas se vouer au diable ! Trente ans plus tard, hier encore, je confessais leurs propres filles. Oui, mes amis : leurs propres filles ! Et pour la même faute !

— Ah, se dit Maryse, si ça se trouve : maman...

Elle ne termina pas sa pensée ; le doute traversait son esprit, la consolait et l'inquiétait en même temps :

— Si je suis comme maman, c'est qu'on a ça dans la famille... Alors, ce n'est pas de ma faute. Et ce ne sera sûrement pas la dernière fois !

Jean-Patrick

La couche culotte

Enfant, j'ai mis ma dernière couche à l'âge de 3 ans. J'étais enfin propre pour aller à la petite école. Mes parents étaient aux anges, car cela faisait un sacré budget pour le maigre salaire de mon père. J'étais fier de mon arrière-train moins rembourré. Il restait quelques couches dans le sac à langer. Je me précipitais dessus, tel un trophée.

À la télévision, j'avais vu que l'on pouvait en faire des marionnettes, en les associant avec de l'eau. J'allais chercher une bassine et le balai. Les couches-culotte devenaient une pâte. J'en fis une grosse

boule, en laissant couler l'eau entre mes mains. Une forme ronde apparut, je l'enfonçais sur le manche à balai, et mettais des boutons en guise d'yeux. Ma marionnette était prête, plus qu'à sécher.

J'attendis jusqu'au lendemain matin pour voir mon œuvre. Quelle fût ma déception en voyant un gros tas flasque au pied du balai ! Il ne faut toujours pas croire les émissions. Cela ne marche pas.

Quand ma mère est entrée dans ma chambre elle s'esclaffa :

— Mais bon sang, Victor, tu as fais pipi dans ta couche, et tu l'as déposée devant la porte avec le balai.

Je me sentis penaud et ne bronchais pas. Je ne voulais pas contredire maman. Ce fût la première fois et dernière fois que je fis ce genre d'expérience.

Magali

Péage d'autoroute

Monsieur et madame Toulemonde partent en vacances. Pressés d'arriver sur leur lieu de villégiature, ils empruntent l'autoroute. Raymond, le mari, prend le volant pour la première partie du trajet. Geneviève, son épouse, levée très tôt, baisse le dossier de son siège et termine sa nuit.

Un coup de frein brutal la réveille, les pneus crissent sur le bitume.

— Que se passe-t-il ? crie-t-elle.

— Encore un imbécile qui ne sait pas conduire, il m'a fait une queue de poisson, un conducteur du dimanche, répond Raymond, de mauvaise humeur.

— Tu crois peut-être que tu es irréprochable, moi je trouve que tu roules beaucoup trop vite.

— Mais non, je suis sûr de moi, et puis je n'ai jamais eu d'accident. Si tu n'as pas confiance, tiens, conduis à ma place, à mon tour de me reposer.

Il s'allonge sur la banquette arrière pendant que sa femme s'installe derrière le volant. La conduite plus souple de Geneviève permet à son mari de s'endormir.

À l'approche du péage, elle n'est pas rassurée, ses petits bras ont du mal à atteindre la borne et la dernière fois sa carte bancaire était tombée. De peur de s'approcher trop près, de bigorner la voiture et de contrarier Raymond, elle décide de se garer juste derrière une voiture en stationnement afin que son mari reprenne le volant.

Aussitôt un gendarme furieux, surgit :

— Partez immédiatement !

— Mais pourquoi ? demande timidement la pauvre femme, j'ai le droit de m'arrêter ici.

— Partez tout de suite ! hurle l'homme au képi.

Raymond se redresse, les cheveux hérissés.

— Tu ne fais que des bêtises, tu n'as pas vu que tu étais juste derrière la voiture banalisée, équipée d'une caméra. Je ne peux vraiment pas te faire confiance, se moque-t-il.

Depuis ce jour, Mme Toulemonde a toujours refusé de conduire en présence de son mari.

Danièle

La première fois

Je suis rentrée à l'université. 18 ans, mes derniers pas à un pénible assujetti.

25 septembre 2000. Le jour de mes 18 ans. L'arrivée devant l'universitaire que je ne me doutais pas. Je ne me doutais pas que le parcours en ce lundi du mois de septembre 2000 m'entraîner sur mes sept années de faculté.

Un parcours avait été du bout du bout terminé. Une trouille au ventre. Mon père m'avait interdit de fêter mes 18 ans mais il estimait que le travail de rentrer universitaire était bien mieux.

25 ans après mes premiers pas. Mon père avait été fier de moi. Une semaine de fête que jamais j'aurai eu compris en ce jour de 25 septembre 2000

Laurie